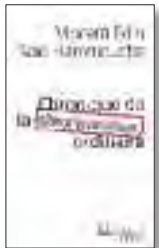


4 ET 5 JANVIER > **ESSAI** France

Le mal français

Esther Benbassa s'en prend aux nouvelles mythologies nationales qui dénaturent l'esprit français.



Le rôle du bouc émissaire tenu par le Juif au XIX^e siècle est aujourd'hui tenu par l'immigré. C'est le constat désabusé établi par Esther Benbassa dans ce livre réquisitoire, *De l'impossibilité de devenir français*. Cette intellectuelle issue de la bourgeoisie juive d'Istanbul estime en effet que la France ne fait plus rêver. En cause, le néonationalisme, qui gagne du terrain et qu'elle identifie à une forme de communautarisme.

Esther Benbassa est universitaire. Directrice d'études à l'EHESS, elle travaille depuis des années sur l'histoire du peuple juif et l'histoire comparée des minorités. On lui doit, notamment avec Jean-Christophe Attias, quelques ouvrages de référence sur ces sujets. Mais elle est aussi depuis septembre 2011 sénatrice du Val-de-Marne sous l'étiquette Europe Ecologie-Les Verts. C'est donc sur ce double terrain, scientifique et politique, qu'elle aborde la situation vécue par les étrangers en France.

« Si au XIX^e siècle, le Juif était tenu pour responsable des malheurs du temps, dans les décennies suivant la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale, c'est l'immigré qui l'a remplacé. » Et avec lui bien évidemment sa religion.

« L'islam d'aujourd'hui a remplacé le judaïsme qui, hier, fit couler tant d'encre et suscita tant de rejet. »

Dans l'installation sournoise de ce néonationalisme, elle égratigne vivement Ségolène Royal et son encadrement militaire pour les délinquants mineurs, ou Caroline Fourest, « notre "croisée" des temps modernes » contre l'islamisme. Elle se demande pourquoi la France ne sait plus « fabriquer » de Français, et de rêves non plus du même coup, pourquoi elle a perdu cette insoutenable légèreté qui faisait son charme ? On aura d'ailleurs une illustration concrète de cette situation avec les manifesta-

« **L'islam d'aujourd'hui a remplacé le judaïsme qui, hier, fit couler tant d'encre et suscita tant de rejet.** »

Esther Benbassa



DR/LES LIENS QUI LIBÈRENT

tions du racisme ordinaire listées par **Vincent Edin** et **Saïd Hammouche** dans *Chronique de la discrimination ordinaire*.

Tout n'est pourtant pas si sombre dans ce bilan inquiétant, avec une école qui accomplit tout de même sa mission d'intégration « malgré ses nombreuses défaillances ». Et le monde associatif qui se débrouille comme il peut avec ce terrain social abandonné par les politiques, ce qui inquiétait un Pierre Bourdieu dès les années 1990.

Dans le contexte d'une campagne présidentielle déjà marquée par les débats sur l'identité nationale, l'intégration et l'immigration, l'essai d'Esther Benbassa propose finalement une réconciliation avec

une France historique inspirée par les véritables valeurs républicaines. « *Etre autre et français, français et autre, voilà le défi.* » C'est aussi de la part d'une femme qui vit en France depuis trente-huit ans une fouguese déclaration d'amour envers un pays qu'elle imagine autrement qu'à travers les images de Babar et Astérix...

LAURENT LEMIRE

Esther Benbassa

De l'impossibilité de devenir français. Nos nouvelles mythologies nationales.

LES LIENS QUI LIBÈRENT

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-918597-38-4
SORTIE : 4 JANVIER



Vincent Edin et Saïd Hammouche
Chronique de la discrimination ordinaire

GALLIMARD, « FOLIO ACTUEL »

TIRAGE : 14 000 EX.
PRIX : 3,50 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-07-044548-6
SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > ESSAI France

Mabanckou décoiffe

OLIVIER DION



Alain Mabanckou

Dans un ensemble d'essais raisonnables, l'écrivain tord le cou aux idées reçues et au politiquement correct.



Malgré lui d'une certaine façon, grâce à son charisme, à son franc-parler et à la notoriété que lui ont valu ses livres (surtout *Mémoires de porc-épic*, paru au Seuil en 2006, prix Renaudot), **Alain Mabanckou** est un peu considéré comme le « grand frère » idéal, le porte-drapeau de tous les Noirs de France. Position pas toujours aisée, dans un pays qui se vit « en mal de repères », se complaît dans le repentir et les excuses tout en tentant de transformer en rempart une supposée « identité nationale ». Vieille lune de toutes les extrêmes droites récupérée par des démagogues de tous bords. Alors, au risque de décoiffer autant les rasés que les dreadlocks, Mabanckou a décidé de mettre quelques points sur pas mal de i, dans ce recueil de douze courts essais au titre, déjà, volontairement provocateur.

L'auteur expose sa propre situation : Alain Mabanckou, de Pointe-Noire, au Congo ex-Brazzaville, est un Noir de nationalité française, parce que ses parents, nés avant les indépendances, étaient citoyens d'une colonie française, donc français. Lorsqu'il est arrivé à Nantes, à la fin des années 1980, il a dû expliquer à ses frères sans-papiers qu'ils pouvaient ainsi réintégrer légitimement la communauté nationale. Mabanckou vit aux États-Unis où il enseigne, grâce à la carte verte, la littérature française *en français* à des étudiants américains. Là-bas, il est perçu, malgré lui encore, comme un porte-parole de la France et de sa littérature. Statut qu'il assume. Mais la France moderne ne saurait être cantonnée à un espace géographique, à un repli « identitaire ». La patrie, c'est avant tout une langue, le français, qu'Alain Mabanckou illustre avec talent et défend avec vigueur.

N'en déplaie d'ailleurs à certains de ses confrères africains, qui voudraient écrire « *sans le français* », dans leurs langues d'origine. Une absurdité, et une erreur face à l'histoire. Sauf dans les fantasmes de certains, l'Afrique n'est pas une, mais plusieurs. Il y a des Afriques, aussi diverses que les autres continents. Autre idée reçue : la prétendue « communauté noire » française. Un leurre ! Quel point commun, interroge Alain Mabanckou, entre Antillais, Haïtiens, Guyanais, Malgaches, Africains, Indiens, d'origines, de langues, de religions différentes, si ce n'est leur couleur de peau ? Laquelle, justement ne doit jamais être un critère de définition. « *C'est le Blanc qui a inventé le Noir* », écrit-il fort justement en invitant les Noirs à ne pas se complaire dans les larmes sur l'esclavage – pratiqué d'abord sur le continent par les Noirs eux-mêmes et les Arabes, sujet longtemps tabou – et le ressentiment contre l'ancien colonisateur, ni en faire le bouc émissaire de tous les maux actuels de l'Afrique. « *Les Africains aussi sont responsables de leur faillite* », précise-t-il. Et les indépendances ont été pour la plupart de sinistres mascarades. Combien de pays d'Afrique noire, ex-colonies françaises, vivent dans la liberté, la démocratie, la prospérité ? Le constat est accablant, et la fin du livre plutôt pessimiste. Alain Mabanckou n'est pas un homme politique. Il ne prétend pas avoir de solutions aux problèmes. En revanche, c'est un écrivain dans son siècle, qui réfléchit librement et pose des questions essentielles. Une démarche salutaire, civique, en cette précampagne électorale où les vieilles lunes resurgissent, afin de susciter la peur de l'autre, donc la haine. Ça, ce n'est pas français.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Alain Mabanckou

Le sanglot de l'homme noir

FAYARD

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 180 P.

ISBN : 978-2-213-63518-7

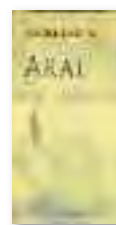
SORTIE : 4 JANVIER



9 782213 635187

4 JANVIER > ROMAN France

Quand la mer se retire



Ecrivaine de tête et de cœur, **Cécile Ladjali** aime inscrire dans l'histoire des grandes passions intemporelles dont elle accompagne le romantisme de sa belle langue classique. Pour son sixième roman, l'auteur d'*Ordalie* (Actes Sud, 2009)

installe la tragédie – une fiction dans un environnement contemporain réel – dans les années 1970 et 1980 au Kazakhstan, sur les rives nord de la mer d'Aral, ce lac salé d'Asie centrale autrefois grand comme deux fois la Belgique et menacé d'assèchement total. Le narrateur, Alexei, fils d'immigrés orthodoxes arrivés d'Ukraine en 1950, est né dix ans plus tard dans une ville qui fut portuaire, l'année où le gouvernement russe a décidé de détourner deux fleuves pour irriguer des champs de coton, provoquant le siphonnage de cette mer intérieure. Quand le récit débute, en 1982, le jeune homme qui a commencé à devenir sourd dès l'âge de 10 ans, est pourtant devenu violoncelliste et compose depuis l'adolescence,



Cécile Ladjali

cherchant « la huitième note, celle qui existe au-delà des sept notes connues ». Il est marié à la rousse Zena, qu'il adore depuis ses plus jeunes années. Elle est ingénieure et s'occupe de la vitale question des eaux dans la région. Le couple habite une maison de bois, « *posée dans le désert* ». Parmi les multiples désastres écologiques qui frappent ces berges de sable et de sel sinistrées, les habitants vivent sous la menace que fait peser la présence, sur l'île russe de Vozrozhdeniya, d'anciens laboratoires de fabrication d'armes biologiques. En 1984, un accident provoque la contamination de la ville par les spores de la peste, et Zena annonce à son compagnon qu'elle quitte le pays pour un poste à Paris... Abandonné à la désolation, doutant en outre de ses origines, le jeune homme tente de trouver refuge et salut dans sa musique, puisque l'art, nous rappelle la romancière, à l'inverse des amours, ne s'use pas. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Cécile Ladjali

Aral

ACTES SUD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-330-00228-2

SORTIE : 4 JANVIER

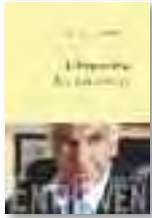


9 782330 002282

4 JANVIER > ROMAN France

La méprise

Avec *L'hypothèse des sentiments*, Jean-Paul Enthoven signe une habile variation amoureuse sur fond de littérature et de cinéma.



La scène se déroule à Rome, « où les prétextes lyriques se bousculent », en un début d'été italien. Rome, Max Mills s'y rend à la même date depuis neuf ans. Le héros de Jean-Paul Enthoven porte beau. Il s'agit là d'un « homme en pleine existence. Sans graisse. Avec un regard droit et des lèvres pleines ». Ce scénariste célibataire et optimiste jouit de tout « sans illusion ». Sur place, il a ainsi pour maîtresse Lucrezia. La brune épouse infidèle d'un sénateur à laquelle il envoie des roses après leurs étreintes.

Le bagagiste étourdi de son hôtel le met en présence d'une valise rouge qui n'est pas la sienne, valise rangée dans le coffre d'un taxi à la place d'une autre. Outre deux paires d'escarpins à talons hauts, un arsenal de somnifères et de tranquillisants ainsi qu'un portrait de l'actrice Audrey Hepburn « emballé dans des déshabillés soyeux », elle contient un petit cahier manifestement tenu par une femme, cahier qu'il ne peut s'empêcher d'ouvrir. Et nous voilà alors en face

de Marion, une baronne à la « splendeur désolée d'un cristal ou d'un lys ». La dame est née trente-cinq ans plus tôt, également un mois de juin, sous le signe des Gémeaux. Elle se trouve être l'épouse du sixième représentant d'une dynastie de banquiers, un dénommé Sixte d'Angus qui n'a manifestement plus toute sa tête.

Comment ne pas succomber à une excentrique qui consulte une voyante et un psychanalyste qui lui a recommandé de lire *Anna Karénine* ? Marion picore bio. Elle est « lasse de vivre dans un monde intérieur en désordre », se met à croire en Dieu dès qu'elle monte dans un ascenseur. Sur sa route, il y a désormais un Max Mills résolu et arborant la même moustache que Clark Gable. Leur rencontre ne peut donner que des étincelles, provoquer de terribles excès... L'excès, Jean-Paul Enthoven l'assume et avec panache, se jouant ici du romantisme et du kitsch avec un art consommé. Fier hommage à la littérature et au cinéma, son *Hypothèse des sentiments* galope allégrement hors des modes et du temps. ALEXANDRE FILLON

Jean-Paul Enthoven
L'hypothèse des sentiments
GRASSET

TIRAGE : 14 000 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 416 P.
ISBN : 978-2-246-76041-2
SORTIE : 4 JANVIER



5 JANVIER > PREMIER ROMAN France

La nage française

Les éditions P.O.L publient l'imposant premier roman de Pierre Patrolin, *La traversée de la France à la nage*.



C'est assurément l'ovni de la rentrée littéraire de janvier. Chez P.O.L, voilà que s'annonce *La traversée de la France à la nage*, un gros volume de plus de sept cents pages reçu par la poste. L'éditeur explique juste que l'auteur de ce premier roman hors normes habite le Quercy et qu'il gagne sa vie en filmant pour Canal + des matchs de rugby.

Quand on le découvre, le narrateur se trouve dans l'eau. Il nage sans réfléchir et sans se fatiguer, alors que « Martine, les amis et leurs enfants » sont restés près de la berge. « J'avais lancé en riant que je rentrais à Paris à la nage, avant de plonger, résolu à me diriger vers l'amont, vers la bouche où la Meuse disparaissait dans un long rive », dit-il, semblant persuadé de n'avoir besoin ni de carte ni d'itinéraire. Juste de suivre le cours de l'eau.

Le lecteur l'accompagne d'abord dans la Garonne ou lors d'une étape à Loures-Barousse. Notre homme n'est pas tout le temps immergé, il lui arrive de se sustenter d'une sicilienne chez

Pizza's Up, de dormir au coin d'un feu ou dans le lit d'un hôtel. Nous voici ensuite dans le Lot qui « semble nourrir un projet plus ambitieux » que la Garonne. A Villeneuve, Fumel ou Cajarc. Le nageur croise en chemin des canards, des anguilles, des gendarmes ou une Fabienne qui habite une maison au bord de la rivière...

Pierre Patrolin nous fait suivre un personnage énigmatique qui voyage en solitaire avec son baluchon. Il entretient une ambiguïté permanente, joue sur les ruptures de ton, les couleurs et les images, la répétition des mouvements. Son livre n'évoque rien de connu. Pas même *The swimmer*, le film de Frank Perry adapté d'une nouvelle de John Cheever, où Burt Lancaster se déplace de piscine en piscine.

Les amateurs de narration classique doivent passer leur chemin. Les curieux, ceux qui aiment les détours sinueux et les ambiances atmosphériques, seraient quant à eux avisés de plonger au plus vite dans cette mémorable *Traversée de la France à la nage*. AL F.

Pierre Patrolin
La traversée de la France à la nage
P.O.L

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 25 EUROS ; 720 P.
ISBN : 978-2-8180-1400-4
SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Quand tombent les badistes



Seuls ceux qui y ont joué, les badistes, savent combien, loin de n'être qu'un aimable divertissement pour jeunes filles en fleurs, le jeu de volant, ou badminton, est un sport, et des plus exigeants. Jeremy Kumarsamy a payé

cher le prix de sa passion. Ce champion international de badminton, d'origine mauricienne, est tombé sur le court une fois de trop. Il ne s'est plus relevé, et cette chute initiale n'est que la métaphore de celle sans fin qui l'amène, reclus dans la maison de sa mère, à revisiter ses souvenirs et à renouer le fil rompu de son enfance.

Jeremy Kumarsamy, homme et sportif déchu, est le héros de *En chute libre*, le cinquième roman du Mauricien Carl de Souza. Depuis *Le sang de l'Anglais* (Hatier, 1993) jusqu'à *Ceux qu'on jette à la mer* (L'Olivier, 2001), il



n'a pas cessé de se faire le sismographe inquiet des tensions communautaires et linguistiques qui traversent son pays (partagé, rappelons-le, entre une langue officielle, l'anglais, et une langue usuelle, le français, son pendant créole). Après plus de dix ans de silence, il y revient encore avec le plus sourdement douloureux de ses livres où le badminton, métaphore d'un dialogue impossible, d'une réconciliation continuellement différée, agit comme le miroir brisé du réel. Le sport joue ici le même rôle de révélateur que le cricket dans *Netherland* de Joseph O'Neill (L'Olivier, 2009). De Souza, lui-même ancien badiste de haut niveau, dit ne pouvoir écrire que ce qu'il a vécu dans sa chair. Ce *En chute libre* est en effet d'abord un portrait de l'artiste en homme blessé. C'est aussi une interrogation sur la paternité et la maternité. Qui renvoie aux destins joints d'un homme et de son pays et aux tours de passe-passe par lesquels la liberté peut s'enfuir encore. En ce sens, *En chute libre* est avant tout un grand et beau roman politique. OLIVIER MONY

Carl de Souza
En chute libre
L'OLIVIER

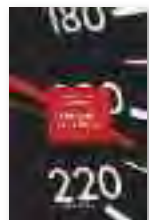
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 320 P.
ISBN : 978-2-87929-819-1
SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > ROMAN France

Le cocu magnifique

Un thriller loufoque où Jean-Pierre Gattégno fait vrombir son imagination.



Maître du suspens psychologique, souvent porté à l'écran (comme *Mortel transfert*, paru en 1997, par Beineix, ou *Une place parmi les vivants*, publié en 2001, par Raoul Ruiz), Jean-Pierre Gattégno est un écrivain aussi discret qu'imaginatif, qui cultive le farfelu, le décalé. On se souvient encore, par exemple, de son réjouissant *J'ai tué Anémie Lothomb* (Calmann-Lévy, 2009). Le voilà de retour avec un thriller loufoque, un *road-novel* moqueur et grinçant, sombre histoire dont la double morale pourrait être qu'il ne faut jamais se fier aux apparences et qu'on n'échappe pas à son destin. Et quel meilleur cobaye, pour démontrer tout cela, que le type le plus anodin ? Un médiocre que le romancier embarque, à l'insu de son plein gré, dans une folle aventure, la seule de toute sa triste existence. Mais les caves, quand ils se rebiffent, restent-ils des caves ?

Pierre Raustampon est un petit prof de lettres obscur dans un collège de province, si mal payé qu'il est obligé de corriger des copies en plus pour un cours privé. Chahuté par ses élèves, méprisé par sa hiérarchie, humilié par sa femme, Madeleine, qui le fait cocu avec tous les « *amants friqués* » qu'elle peut trouver. Avec cette particularité qu'elle les sélectionne tous sur le même modèle,



celui du *Portrait de jeune homme* du peintre Savitry, qu'elle admire particulièrement, et qui se trouve au musée des Beaux-Arts de Dijon, sa ville natale. C'est là qu'ils se sont connus, Pierre et elle. Lequel n'ignore rien de ses déboires conjugaux, mais supporte son karma. Par lâcheté. Jusqu'à ce jour où, rentrant à l'improviste au domicile conjugal, il tombe en pleine partie de jambes en l'air, croit-il, entre son épouse et son coquin du moment. Un certain Prosper Martineau, un bellâtre, un parvenu qui roule dans la toute nouvelle Mercedes-Benz, se sape en alpaga, se balade avec des milliers d'euros en liquide dans les poches. Et accessoirement un Walther P38 dans sa boîte à gants. Ça, Pierre ne le saura que lorsqu'il aura perdu la raison, s'enfuyant au volant de la superbe auto, non sans avoir piqué le portefeuille, le grisbi, le portable dernier cri et les

cartes de crédit bling-bling de son rival. Pierre, devenu Prosper et prospère, se lance dans une dérive absurde et sans but, savourant une espèce de revanche sur sa vie d'avant. Cocu peut-être, mais magnifique, il se métamorphose un temps. Jusqu'à ce qu'il découvre sur le vrai Prosper des choses qui ne vont pas sans l'inquiéter : qu'est-ce que l'homme d'affaires trafique avec l'inquiétant Vassili ? Pourquoi Muriel, sa femme, lui laisse-t-elle des messages si pressants ? Et pourquoi, à plusieurs endroits de sa route, retombe-t-il sur l'énigmatique Magdalena ?

Pierre n'a pas les épaules assez larges pour son costume d'emprunt. Tout va partir en vrille ; et le vaudeville, on s'en doute, virer au cauchemar. A moins que tout ça ne soit qu'un mauvais rêve... On laissera au maestro Gattégno le soin de livrer au lecteur le fin mot de son histoire embrouillée à plaisir, servie par une écriture nerveuse et très visuelle, avec même quelques clins d'œil personnels. Il y est par exemple question, à une étape de la cavale, de la célèbre Anémie Lothomb, assassinée en plein salon du livre de Saint-Dié, dans les Vosges, par son amant japonais... Pierre Raustampon, lui, préfère Modiano. C'est plus gris, plus passe-muraille. J.-C. P.

Jean-Pierre Gattégno

Le seigneur de la route

CALMANN-LÉVY

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-70214-279-0

SORTIE : 4 JANVIER



9 782702 142790

4 JANVIER > ROMAN France

Ouest terne

Témoin des débuts d'un fait divers criminel qui va bouleverser la vie d'une petite ville française, Alain Defossé revient par la plume sur les lieux du crime.



Juillet 1999, un cycliste découvre dans le fossé d'un chemin de campagne, non loin de Châteaubriant (Loire-Atlantique), le corps sans vie d'une jeune fille de 19 ans. L'enquête, rapidement menée, fera apparaître que cette élève infirmière a été assassinée quelques jours auparavant par le patron du bar La Louisiane, où la victime avait passé son ultime soirée. Parmi les clients de l'établissement, ce soir-là, un homme installé depuis peu dans la région, habitué solitaire et discret, déclarant volontiers entretenir des relations



Alain Defossé

d'amitié avec le tenancier. Il quittera les lieux quelques minutes avant que ne se déchaîne la folie meurtrière. Si, dix ans plus tard, une émission de télévision consacrée à ce fait divers n'était venue rappeler à cet homme l'imprescriptibilité des cas de conscience, il aurait pu faire ce que l'on fait en général des moments de honte et des mauvais souvenirs, les oublier peu à peu. Au lieu de quoi, puisque cet homme, Alain Defossé, est écrivain, il lui consacre un livre, *On ne tue pas les gens*, impressionnant de tenue, dans la tristesse comme dans le malaise.

Auteur de sept récits et romans (dont le très beau – et nantais – *Retour à la ville*, initialement publié chez Salvy en 1995 et réédité en ce début d'année 2012 aux éditions Joca Seria), traducteur de Bret Easton Ellis, John King ou du merveilleux J. R. Ackerley (entre

beaucoup d'autres), Alain Defossé nous offre cette fois-ci bien plus qu'un acte de contrition ou son *De sang-froid* à l'usage des lecteurs de *Ouest-France*. *On ne tue pas les gens* est un magnifique requiem pour un pays abandonné à sa nuit et à ses craintes. Ce sont des jeunes femmes qui meurent (deux, puisque l'assassin confessera un crime similaire commis dix ans avant celui de Châteaubriant), c'est aussi la province qu'on assassine, celle de Simenon, de cette douceur un peu terne d'un Ouest rural, de la chanson douce des jours qui passent, des petites villes et de ses enfants laissés aux seuls prestiges de la folie et de la mort. Defossé n'aurait rien pu empêcher de tout cela, ni le crime ni la fin du ou d'un monde. Et cette impuissance le révèle en ce qu'il est : un écrivain que submerge, à l'orée du soir, le chagrin des temps. a. m.

Alain Defossé

On ne tue pas les gens

FLAMMARION

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-0812-5585-2

SORTIE : 4 JANVIER



9 782081 255852

5 JANVIER > ROMAN France

Poupée du pire

Chloé Delaume réinvente le genre de l'autofiction en en faisant le roman noir de l'identité. Résolument postmoderne, à la fois désespéré et ludique, et même drôle.



Chloé Delaume est un pseudo. C'est aussi le nom d'un vrai écrivain. L'auteure, éponyme de la narratrice d'*Une femme avec personne dedans*, a su au fil des livres développer un style bien à elle, hybridant la préciosité d'une langue recherchée avec la scansion nerveuse du slam. En 2000, elle fait son entrée littéraire avec de l'autofiction, *Les mouffettes d'Atropos* (Farrago, repris en Folio) où elle racontait comment son père avait tué sa mère devant ses yeux lorsqu'elle avait 10 ans. Douze années ont passé, et Delaume est encore dans le registre du récit personnel. A l'exception notable de *Certainement pas* (Verticales, 2004), un vrai faux policier sur le principe du jeu de société Cluedo, elle ne l'avait au fond jamais quitté. Ici Delaume s'écrit : « *Livre et vie s'entremêlent, mon Moi en trois parcelles, auteur, narratrice, héroïne.* » Elle s'est prostituée, s'est mariée deux fois, et toujours schizo, suicidaire, incapable de cohabiter avec qui que ce soit parce que incapable de vivre avec elle-même, c'est « *Saison 10 en Enfer* », avec « *silhouette plus qu'alourdie depuis le dernier*



épisode, une quinzaine de kilos ». Et de se raconter mais en réinventant le genre de l'autofiction, le mâtinant de structuralisme façon Barthes – « *Si l'on supprimait l'œdipe et le mariage, que nous resterait-il à raconter ?* » – ou de psychanalyse version Lacan – ne s'agit-il pas de l'illustration parfaite du principe lacanien selon lequel l'amour consiste à offrir quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ? L'écrivaine sait injecter une bonne dose d'humour aussi. Pour preuve, ce petit test qu'elle glisse au cœur de sa narration : « *A ce stade du récit vous êtes : a) Plutôt satisfait ; b) Plutôt insatisfait ; c) En train de vous faire chier, mais grave.* » Autodérision nécessaire

pour désamorcer le traumatisme d'une enfance où son père l'embarquait en voiture quand il allait « aux putes » et lui faisait choisir la prostituée. Mais l'horreur n'est pas là, pour l'auteure-narratrice-héroïne, l'horreur c'est le Réel qu'elle nomme l'Epreuve. Cette supposée normalité qui nous dicte « l'encouplement » et nous garantit le « Bonheur™ », ce modèle d'épanouissement marketé, siglé universel. Chloé Delaume s'est pourtant rangée. Domicile conjugal, deux chats, va même à l'église. Igor est gentil, patient, compréhensif. Et dans le même temps : « *Ce qu'elle éprouvait pour lui, ce n'était plus de l'amour, c'était de la tendresse teintée de lassitude. Elle sentait la rancœur pousser en métastase à la moindre remarque, or elles étaient légion.* » Jusqu'au jour où surgit un autre personnage qui va faire voler en éclats le modèle à deux. Une jolie brune baptisée La Clef, qui lui ouvre des portes et surtout les yeux. Chloé tombe amoureuse. C'est un ménage à trois. Du bonheur du vrai, pas long. Pas grave. Ça donne une très belle fiction de l'intime : « *Maquiller le réel, au fond ça changera quoi. Ci-gît quoi que j'y fasse, je le sais, un roman d'amour.* » SEAN J. ROSE

Chloé Delaume
Une femme avec personne dedans
SEUIL

TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-02-102094-6
SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Les désenchantés

Arnaud Dudek évoque un « temps des copains » moderne et pas très glamour.



Au fur et à mesure qu'il avance dans ce texte labyrinthique, qui digresse et vagabonde sur des sentiers parallèles, progresse à petites touches et à coups de flash-back, le lecteur est tout content de parvenir à reconstituer l'histoire principale. Celle de trois copains d'une petite ville de province, qui se connaissent depuis toujours. Deux d'entre eux, que la vie a éloignés un temps, se retrouvent dans un bar, à un moment de crise. C'est l'occasion de se raconter, de faire le point, d'envisager un très hypothétique avenir, et aussi de parler de l'absent. Tout commence parce que Martin Leroy, 32 ans, perd à la fois sa petite amie et son boulot. Il travaillait dans une agence de voyages, mais son patron, Gérard Goulhier, a vendu à un grand groupe, et, à 62 ans, envisage d'aller couler des jours heureux au grand air. Furieux, le jeune homme plutôt placide décide de s'expliquer le jour même avec son ancien boss, à son domicile. Un marteau dans son sac, à tout hasard.



Il faut dire que Martin a quelques circonstances atténuantes : il a vécu une enfance calamiteuse avec sa mère, Cathy, aimante mais complètement cinglée, qui mourra dans un hôpital psychiatrique. A 16 ans, elle a eu son fils avec un garçon de rencontre – Pascal Dupont, un libraire-rebelle –, et a été bien en peine de lui donner une éducation structurante. Pauvre vendeuse de chaussures en proie à des idées délirantes... Martin se souvient encore de leurs dernières vacances ensemble : Cathy avait décidé, afin de faire croire à leurs voisins qu'ils

avaient les moyens de partir au soleil, qu'ils resteraient chez eux, sans sortir ni faire le moindre bruit, à manger des chips ! Cela s'est terminé, on s'en doute, de façon catastrophique. Martin n'est pas un garçon rancunier, mais là, quand même, c'en est trop. Il se doit de réagir. Sauf que, lorsqu'il arrive chez son ex-patron, l'histoire bascule. Il s'enfuit, se réfugie dans un café. Où il tombe sur son vieux pote Arnaud, l'un des narrateurs de ce livre où l'auteur s'amuse avec le mode narratif, passant du il au tu, voire au vous. *Rester sage* est un roman doux-amer, subtil, un peu dans la lignée des premiers de Jean-Baptiste Gendarme. Et ce n'est pas un hasard : Dudek a publié des textes dans *Décapage*, et Gendarme est son cornac chez Alma. Ils sont de la même génération, de jeunes trentenaires qui, à défaut de changer la vie, essaient seulement de vivre la leur, du mieux possible. Désenchantés malgré eux, ils savourent les « dix mille petites choses » qui les « enchanteront encore ». J.-C. P.

Arnaud Dudek
Rester sage
ALMA ÉDITEUR

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 13,80 EUROS ; 120 P.
ISBN : 978-2-36279-009-6
SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Cousines germaines

Nathalie Kuperman confronte amour et liens du sang à travers l'histoire d'une femme qui entreprend d'écrire sur sa cousine germaine.



Deux cousines se revoient à l'enterrement de la mère de l'une d'elle, après des années sans contact ni nouvelles. Leurs mères, désormais disparues, étaient sœurs mais ne s'entendaient pas. Dans l'enfance, pendant les vacances chez leur grand-mère commune, Pépée, Marianne, la narratrice, a éprouvé un amour dévot un peu masochiste pour Martine, de quatre ans son aînée, et aimé secrètement le frère de celle-ci, Jacques, tué par l'alcool qui a détruit la plupart des membres de cette branche de la famille. Au chômage, vivant seule avec sa petite fille, la narratrice se met en tête d'écrire un livre sur cette cousine retrouvée qui vit à Rambouillet et passe ses journées à boire avec son compagnon dans une pièce de quinze mètres carrés. Les souvenirs se heurtent avec brutalité au présent : Martine, adolescente dessalée que sa cousine admirait pour sa beauté et son assurance autant qu'elle la craignait, est devenue une femme de 50 ans cassée et brutale, qui carbure dès le lever à la « limonade artisanale », un mélange de blanc

et d'eau. Une femme victime, martyrisée par sa mère, génitrice ogresse dont la fille prétend qu'elle a « zigouillé » sept « bonshommes ». Mais aussi une femme bourreau. Et la narratrice vérifie, avec ces générations de femmes violentes et abusées, qu'on peut être de la même famille mais ne pas appartenir au même monde. Ce sera dur, avait prévenu l'écrivaine, mettant en garde sur les dangers de l'expérience son héroïne, pourtant plus que consentante. Mais la mise en récit se révèle plus perturbante pour celle qui l'a entreprise – « Martine est à l'œuvre en moi ». Elle commence elle aussi à boire, plongeant dans une fascination morbide où remontent des humiliations d'enfant. Nathalie Kuperman experte pour saisir l'ambiguïté des sentiments, confronte les préjugés, explore le mépris et la honte de classe, les pulsions qui contredisent les valeurs que l'on affiche. C'est son talent : animer la vie intérieure de ses personnages dans un espace très social. Mettre la politique à l'épreuve de la vie matérielle. Comme pense Marianne : « J'invente la réalité ! C'est ça écrire, ma jolie, c'est inventer ce qui existe. » V. R.

Nathalie Kuperman

Les raisons de mon crime

GALLIMARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-07-013505-9

SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > NOUVELLES Canada

Des histoires fragiles



Chacune des histoires de **Pierre Gagnon** est un morceau de vie, un petit monde autonome auquel on ne pourrait rien ajouter ni retrancher, sous peine d'en compromettre l'équilibre. Car le thème de prédilection de

l'auteur, justement, semble bien être la fragilité de la vie et des entreprises humaines.

Ce n'est pas un hasard si le recueil commence dans l'ambulance qui transporte le narrateur, fort mal en point, aux urgences. Et s'achève dans un salon du livre où un lecteur lui demande s'il cessera jamais de « parler de cette maudite maladie », comprenons le cancer. Réponse de l'intéressé : « Si, Monsieur. Lorsque nous serons tous sauvés, du premier jusqu'au dernier ! » En 2002-2003, Gagnon lui-même fut victime de la maladie, douloureuse expérience qu'il racontera par la suite dans *5-FU*, best-seller en 2005 au Québec.

Les histoires que conte Pierre Gagnon, quoique sans pathos aucun, sont parfois tristes, voire insoutenables. Comme « La mimoune », où le narrateur, en balade à vélo, tombe sur une jeune chatte accidentée et va, s'achamant à la sauver alors que de toute évidence il n'en est plus temps, ne faire que prolonger les souffrances du malheureux animal. Gagnon sait manier comme personne la description froide, presque clinique.

Mais qu'on se rassure, il en est de plus optimistes. Ainsi celle qui donne son titre au recueil, « J'ai vendu ma bagnole à un Polonais ». L'histoire d'un type qui possède une vieille et robuste Mercedes, dont il ne parvient pas à se débarrasser. Jusqu'à ce que, attiré par une petite annonce, un géant polonais, aussi colossal qu'inquiétant, et escorté d'une nombreuse tribu, se montre intéressé. S'agit-il d'un voyou, d'un mafieux qui, au mieux, va voler la voiture, au pis assassiner son propriétaire ? En l'occurrence, le Polonais est un brave type honnête, qui a juste besoin d'un véhicule solide et endurant pour trimbaler sa smala...

Tout cela est varié, un peu rock'n'roll (à l'origine, Gagnon est musicien), bien fichu. Dans la continuité de *Mon vieux et moi*, son premier recueil publié en

France, chez Autrement en 2010, et qui s'était taillé un joli succès. Comme quoi, les nouvelles peuvent trouver leur public, même de ce côté-ci de l'Atlantique. Pourvu qu'elles soient bonnes.

J.-C. P.

Pierre Gagnon

J'ai vendu ma bagnole à un Polonais

AUTREMENT

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-7467-3135-6

SORTIE : 4 JANVIER



11 JANVIER > NOUVELLES France

Cassées

Arthur Loustalot poursuit son chemin précoce dans l'écriture, avec des nouvelles au camaïeu de tristesse et de regrets.



La première nouvelle s'ouvre sur une scène avec un Chinois qui nourrit ses cochons. Wu attend une lettre d'Afrique, des nouvelles de son fils parti travailler dans le continent noir. Wang le facteur est un plaisantin et ne lui donne pas toujours le courrier. Ça fait onze jours que Wu attend la missive. Quand le facteur lui tend l'enveloppe, ce n'est pas l'écriture de Zhi-jiang. La société chinoise qui l'emploie en Zambie annonce son décès à la suite d'un accident. Cette chute qui vient tout au début de « Mon immortel » donne le la de ce qui suit. Evacué le suspense de l'intrigue, la vraie tension est ailleurs : les remords, les doutes, les rêves brisés. Dans l'histoire inaugurale du recueil d'Arthur Loustalot, *Là où commence le secret*, le père endeuillé va chercher un autre corps, les cendres d'une jeune morte, pour donner à son fils une compagne dans l'au-delà. Les autres nouvelles déploient le même camaïeu de tristesse et de regrets, même si ce raconteur prodige, pas 25 ans et déjà auteur d'un premier roman,

Mes fils aimés (L'Harmattan, 2010), sait aussi faire chatoyer la nature autour de ces tranches de vies : les Andes de l'Altiplano (« Deux soleils »), Land's End – le Finistère anglais – (« Les herbes et les étoiles »). Ce qui fascine dans ces récits est à la fois la précision du réel et l'économie de raisons psychologiques. Dans « Deux soleils », Javier cultivait des tournesols qu'il revendait aux éleveurs, qui depuis sont ruinés. Son travail consiste aujourd'hui à allumer et à changer les ampoules d'une enseigne publicitaire pour une marque de soda à La Paz. Dans « L'étonnement des corps », Nino et Abigail formaient le couple vedette du flamenco, leur danse d'une diabolique sensualité était la lutte et l'attraction des êtres qui se désirent mais ne cèdent pas. Un jour, ils font l'amour, et c'en est fini et de l'amour et de l'art, Nino ne bande plus et Abigail est partie. Chaque fois, le nouvelliste réussit à nous tenir en haleine par ce mystère qui n'est autre chez chacun de ses personnages que son ressort cassé. S. J. R.

Arthur Loustalot

Là où commence le secret

JC LATTÈS

TIRAGE : NC

PRIX : NC ; 92 P.

ISBN : 978-2-7096-3790-9

SORTIE : 11 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Le monde selon Pouce

La collection « Feux croisés » publie le deuxième roman de l'Américaine Lauren Groff, *Arcadia*.



Avec *Fugues* (Plon, 2010, ressort en 10/18), volume d'une puissance et d'une originalité rares, Lauren Groff signait l'un des meilleurs recueils de nouvelles de récente mémoire. L'Américaine s'était auparavant déjà illustrée avec un premier roman étonnant, *Les monstres de Templeton* (Plon, 2008, repris en 10/18). Elle revient ici au long format avec *Arcadia*.

« *Miette de garçon* », Ridley Sorrel Stone, dit « Pouce », n'a jamais vécu dans une maison. Le jeune héros de Lauren Groff est le fils d'Hannah et d'Abe. Il ne pesait pas trois livres quand il est né à la fin des années 1960 dans une caravane, au milieu des montagnes. Ses parents sont ce que l'on appelait alors des beatniks, des hippies. Ils font partie d'une communauté, *Arcadia*, dont le slogan est : « *Egalité, Amour, Travail, Ouverture aux Besoins de Chacun*. » Ici, où les animaux domestiques ne sont pas autorisés, on vient pour devenir qui on a envie. Mais il faut être prêt à

retrousser ses manches, à mener une existence pure et authentique.

Handy, le gourou qui a été infirmier en Corée, a quatre enfants blonds, une épouse « principale », Astrid, et une autre, Lila, mariée elle aussi. Pouce regarde les êtres qui l'entourent en ayant parfois l'impression d'évoluer dans une ruche, en sentant les tensions. Sa mère lui dit qu'il va grandir, qu'un jour le monde ne sera plus aussi compliqué.

Plus tard, adolescent, il en pince pour Helle, la reine des « *filles aux lèvres bleues* », attirante avec sa pâleur, ses dreadlocks, son piercing sur la narine. Il a peur du « *Dehors* », se représente « *les villes comme autant d'Arcadia plus grandes, plus dures, plus mesquines, où les gens marchent en se jetant de l'argent les uns aux autres* »... L'écriture de Lauren Groff est poétique et musicale. La romancière s'attache aux sensations, aux émotions d'un Pouce qui se transforme et découvre l'envers du décor. Un voyage à ne pas rater.

AL. F.

Lauren Groff

Arcadia

PLON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CARINE CHICHEAU

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-259-21066-9

SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > ROMAN Norvège

Entre le bien et le mal

Après *Grand Manila*, « La cosmopolite » de Stock publie un nouveau roman de Kjartan Fløgstad, *Des hommes ordinaires*.



On commence à mieux connaître en France l'œuvre de Kjartan Fløgstad. Après *Le chemin de l'Eldorado* (1991), édité à l'Esprit ouvert, le Norvégien a fait son entrée dans « La cosmopolite » de Stock avec *Grand Manila* (2009). Un roman foisonnant sur la mondialisation, dont l'action se déroule dans une fonderie de Sauda, la ville natale de Fløgstad, dans le nord du pays.

Le revoilà avec un opus tout aussi ambitieux, construit et passionnant : *Des hommes ordinaires*. En préambule, l'écrivain explique que la rencontre entre personnages fictifs et historiques est bien fictive ! Le rideau se lève en mars 2008 en Allemagne du Nord. Alors que Paul von Damaskus est conduit à sa tombe devant un impressionnant parterre composé de membres du gouvernement et de représentants de la société civile. Le patriarche était respecté pour ses combats et son engagement.

Dans l'assistance, on note la présence d'Alf Magnus Mayen qui est venu du Grand Nord. Celui-ci a quitté la fonction publique et a été nommé

membre suppléant du conseil d'administration d'une fondation de défense de la liberté d'expression. Il y a là aussi Otto Nebelung. Un homme d'honneur de plus de 90 ans qui fut « *aide de camp, Referendar et conseil personnel* » du défunt.

Kjartan Fløgstad nous amène ensuite à Munich, en 1928, où Otto et Paul étaient élèves du meilleur lycée de la ville. A Oslo, en 1978, lorsque Paul donnait une conférence et s'interrogeait sur la bande à Baader et sur la manière d'empêcher le renversement de l'Etat de droit. A Fribourg, en 1933, au moment où l'on brûlait la littérature « *décadente, marxiste, juive, cosmopolite* » et où Paul prononçait, en uniforme, un discours enflammé devant le bûcher. Cinq ans plus tard, persuadé de faire partie des élus, ce dernier se préoccupait alors de « *l'Homme nouveau* »...

Réflexion sur l'idéologie, sur le bien et le mal, *Des hommes ordinaires* est un puzzle romanesque dont on assemble avidement les pièces. AL. F.

Kjartan Fløgstad

Des hommes ordinaires

STOCK

TRADUIT DU NÉONORVÉGIEN

PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 24,50 EUROS ; 536 P.

ISBN : 978-2-234-06436-2

SORTIE : 4 JANVIER



16 JANVIER > BD France

Virage sur l'aile



Fabrice Neaud s'était imposé il y a une douzaine d'années comme une figure clé de l'autofiction en BD avec, en noir et blanc, un puissant *Journal* en quatre tomes (Ego comme X, 1996-2002)

rassemblés ce mois-ci en coffret, tout entier concentré sur la misère affective d'un jeune homosexuel angoumoisain (1). Après une longue éclipse, il réapparaît avec le premier tome d'une série, un thriller engagé et ambitieux qui marque un virage spectaculaire par rapport à son travail antérieur.

En couleurs cette fois, le dessinateur se projette au milieu du XXI^e siècle, sur une planète Terre en partie ravagée par une combinaison de cataclysmes (séismes, explosions nucléaires, épidémies...). Chargé de mater une violente émeute à la périphérie d'une grande ville, la veille d'une élection, le



FABRICE NEAUD/SOLEIL

sergent Anton Csymanovski, de l'armée européenne, est coincé par l'effondrement d'un immeuble avec une petite fille qu'il a sauvée. Il est, avec quelques autres, témoin d'un mystérieux éclair lumineux, premier d'une série de phénomènes bizarres sur lesquels il va devoir enquêter.

Bon géant bodybuildé, Anton est aidé par une collègue soldate ou par la docteure qui a recueilli la petite rescapée. Mais ils doivent évoluer dans une société autoritaire, où la démocratie n'est plus qu'apparente. Fabrice Neaud montre la progression de l'arbitraire, de la xénophobie et de l'exclusion. Des

intérêts et des forces considérables se mobilisent et s'affrontent pour la maîtrise de technologies nouvelles et du pouvoir politique. On attend la suite.

FABRICE PIAULT

(1) Voir LH 492 du 29.11.2002, p. 21.

Fabrice Neaud

Nu-Men, t. 1, Guerre urbaine

SOLEIL, « QUADRANTS »

COULEURS PAR JÉRÔME MAFFRE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 13,50 EUROS ; 48 P. COUL.

ISBN : 978-2-30201-608-8

SORTIE : 16 JANVIER



5 JANVIER > ESSAI Iran

L'impensé universel

A l'heure des révolutions arabes, le philosophe **Daryush Shayegan** interroge les valeurs universelles.



« Le vent de liberté qui a soufflé récemment sur le monde arabe présage là aussi un espoir, espoir que, quelque particularité culturelle et religieuse que nous ayons les uns et les autres, il y a toutefois des valeurs qui transcendent ces particularismes nationaux et ethniques et concernent l'humanité tout entière. »

Quels sont ces universaux ? Et en quoi peuvent-ils orienter ce nouvel Orient déboussolé ? C'est tout le sens de *La conscience métisse*, le nouvel essai de Daryush Shayegan.

Ce philosophe, né en 1935 à Téhéran, a étudié à Paris avec Henry Corbin (1903-1978), le grand spécialiste du mysticisme musulman, auquel il a consacré plusieurs travaux. Shayegan, qui a reçu la Grande Médaille de la francophonie de l'Académie française, est donc parfaitement équipé culturellement et intellectuellement pour comprendre les relations Orient-Occident et pour dégager ce qu'il appelle « le devenir de l'être dans le monde » à une époque où ce monde apparaît chaotique, ambivalent et difficile à saisir. C'est en effet sur cette vaste scène panoramique que se déploie à ses yeux les étapes du nouveau devenir culturel de l'humanité. Shayegan les envisage en interrogeant les penseurs ira-



Daryush Shayegan

niens qu'il connaît bien, mais aussi les théologiens arabo-musulmans ou les œuvres de Heidegger, Deleuze, Derrida et surtout Jean Baudrillard.

Comme l'espèce humaine est issue d'un bricolage de l'évolution, Shayegan veut faire prendre conscience de l'émergence d'un bricolage culturel, un métissage globalisé surgi des rencontres entre les pensées modernes et les traditions religieuses, une pensée nomade faite

d'agréments divers. Cette nouvelle généalogie ne peut selon lui se concevoir sans la reconnaissance de ces quelques universaux issus du rationalisme des Lumières et de l'exigence démocratique.

« Nous n'avons ni réalisé nos rêves ni mis en chantier nos grands idéaux, nous appartenons à un monde où tout est à l'état d'ébauche, où la substance de l'être non seulement n'a pas été vidée, mais est en crue, déborde de passions, d'émotions, rien n'y est encore extériorisé, encore moins la culture. »

Tout reste à faire. Shayegan invite donc son lecteur à regarder ce monde qui vient avec quelque optimisme, non pas comme un choc mais plutôt comme un entrelacs de civilisations. Et sans doute parce qu'il se définit comme un libre-penseur « un peu philosophe », cet homme qui observe les villes, les arts, les littératures et les gens en Iran comme ailleurs, qui convoque les penseurs les plus inclassables dans sa réflexion, nous éclaire à sa façon sur cette nouvelle conscience du monde faite d'un peu de tout mais qui doit quand même garder les caractéristiques de l'unique pour chaque culture afin d'éviter la fin des illusions. Bref, une stimulante traversée des pays et des idées. L. L.

Daryush Shayegan

La conscience métisse

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 4 000 EX.
 PRIX : 22 EUROS ; 2672 P.
 ISBN : 978-2-226-20898-9
 SORTIE : 5 JANVIER



9 782226 208989

5 JANVIER > HISTOIRE Angleterre

L'histoire malgré lui

Giles Milton raconte le destin de son beau-père, enrôlé à 18 ans dans la Wehrmacht.



L'ascension d'Hitler dans l'Allemagne de Weimar, la montée de la terreur nazie, la guerre et l'extermination des Juifs vues par une famille allemande. C'est le propos de ce livre poignant de Giles Milton, qui utilise la forme du roman pour le récit et les outils de l'historien pour la véracité des faits. Il en résulte un ouvrage fort qui a le grand mérite de changer d'angle sur la Seconde Guerre mondiale tout en n'en masquant pas les monstruosité.

Il faut dire que Giles Milton a le chic pour trouver des sujets originaux. On lui doit, par exemple, une fameuse *Guerre de la noix muscade* (Noir sur blanc, 2000). Cette fois, l'historien britannique spécialiste des voyages et des explorations n'a pas eu à chercher bien loin l'inspiration. Son beau-père lui a fourni la matière d'un récit saisissant, nourri de quelque soixante heures d'entretiens.

Cet homme, c'est Wolfram Aichele. Il a 9 ans lorsque Hitler accède au pouvoir, et 18 quand il est enrôlé pour servir sur le front russe, en Crimée. Le jeune artiste – il a suivi une formation de sculpteur – est happé par le froid, la misère et la barbarie nazie. En Biélorussie, il ignore l'existence des *Einsatzgruppen*, ces commandos d'extermination, mais il en constate les dégâts sur une terre dévastée.

Dans sa famille bourgeoise éclairée, on s'est toujours méfié des nazis. Mais, petit à petit, l'idéologie hitlérienne a tout contaminé. Giles Milton évoque fort bien comment la dictature s'installe dans cette ville de Pforzheim, aux abords de la Forêt-Noire, qui sera bombardée, comme Dresde, par l'aviation britannique. Résultat : 17 000 morts, essentiellement des civils, pulvérisés par les bombes. Wolfram sera sauvé par la diphtérie, qui lui évite de mourir à Stalingrad et lui vaut un rapatriement en Allemagne puis une mutation en Normandie, où il assiste avec son 1 021^e régiment de grenadiers au débarquement. Après avoir été accueilli et nourri par un paysan du Cotentin, il se rend aux Améri-

cains, qui l'envoient comme prisonnier dans un camp de l'Oklahoma où il est censé ramasser soixante-dix kilos de coton par jour.

Giles Milton possède un sens très précis de la narration qui ne le fait jamais verser dans le sensationnalisme. L'historien est toujours présent pour replacer, préciser, compléter.

Dans cette barbarie qui se répand comme la gangrène, Milton fait la part des choses. Il montre les comportements des soldats français à la recherche de vengeance, des Américains qui pensent déjà à l'après-guerre et des Allemands qui ne veulent pas croire que leur pays a pu commettre autant d'atrocités. Wolfram, l'ancien rêveur, vit toujours à Paris, où il est installé depuis les années 1960. Et, à 86 ans, il peint encore tous les jours...

L. L.

Giles Milton

Wolfram, un jeune rêveur face au régime nazi

NOIR SUR BLANC

TRADUIT DE L'ANGLAIS
 PAR FLORENCE HERTZ
 TIRAGE : 2 200 EX.
 PRIX : 22 EUROS ; 304 P.
 ISBN : 978-2-88250-265-0
 SORTIE : 5 JANVIER



9 782882 502650



PATRICE NORMAND

Des banlieues à l'âme

Discret, **Dominique Fabre** poursuit depuis plus de quinze ans une œuvre sensible et poignante. Le voilà qui rejoint les éditions de l'Olivier avec *Il faudrait s'arracher le cœur*.

C'était à la rentrée littéraire, en 1995. Parmi les débutants lâchés dans les librairies, on distinguait, un an après *Extension du domaine de la lutte* d'un certain Michel Houellebecq, un autre premier roman publié sous l'austère couverture de Maurice Nadeau. Le titre était également aguicheur : *Moi aussi un jour, j'irai loin*. On y suivait l'histoire d'un chômeur, Pierre Lômeur, antihéros rappelant ceux qui étaient croqués naguère par Emmanuel Bove. Il ne faisait aucun doute qu'un écrivain était né. Dominique Fabre avait déjà l'art de parler de l'errance et de la solitude. Ce qu'il a ensuite toujours continué de démontrer, avec talent et finesse, de *Ma vie d'Edgar* (Le Serpent à plumes, 1998) à *J'aimerais revoir Cal-*

laghan (Fayard 2010, repris au Livre de poche). En janvier, il débarque aux éditions de l'Olivier avec l'un de ses meilleurs crus, *Il faudrait s'arracher le cœur*. Dans les locaux de son nouvel éditeur, le discret quinquagénaire explique qu'il a habité toute son adolescence à Bécon-les-Bruyères, près de la maison de l'auteur de *Mes amis*. Ce chef-d'œuvre, il l'a eu entre les mains à 18 ans grâce à un copain qui l'avait acheté d'occasion chez Gibert. De Bove, il préfère encore *Armand*, « pour sa folie ». Son premier choc a pourtant été *Les semailles et les moissons* d'Henri Troyat, dont l'une des héroïnes se prénomme Dominique. Puis ont suivi Albertine Sarrazin, Céline et Calet. Fante, John McGahern et John Cheever. Un nouvelliste américain dont il est devenu fou, au début

des années 1980, lorsqu'il séjournait aux États-Unis, à Pasadena et en Louisiane. L'écriture, il s'y est mis sérieusement à 19 ou 20 ans. Son premier manuscrit avait pour titre *Robert a les boules quand il neige*. Il a essuyé des refus, dont un mot taquin du Dilettante – « *Robert a les boules quand il neige... mais il nous a laissés de glace* » – et reçu une lettre encourageante de Jérôme Lindon.

Correcteur au *Journal du Textile*. Le septième ou huitième texte achevé, *Moi aussi un jour, j'irai loin*, change la donne à une période où il n'y croyait « presque plus ». Maurice Nadeau lui téléphone alors qu'il fait les courses à Franprix, où sa femme vient aussitôt lui annoncer la bonne nouvelle. Réchauffé, Le Dilettante appellera aussi, mais trop tard. Malgré un sujet « qui fait peur, le chômage longue durée », le livre est largement salué par la presse. Alors correcteur au *Journal du Textile*, Dominique Fabre passe le Capes par correspondance et devient professeur d'anglais à Bondy.

Curieusement, Nadeau ne veut pas de son opus suivant, *Ma vie d'Edgar*, lui expliquant que « ça ne se fait pas de parler de sa mère » ! Le voilà donc hébergé au Serpent à plumes, maison où il va publier trois livres avant qu'elle ne soit rachetée. En 2002, Claude Durand le contacte au moment où il termine *Mon quartier*. Dominique Fabre reste dix ans chez Fayard, mais choisit ensuite de se diriger vers une plus petite structure. L'Olivier, il y est arrivé grâce à Alix Penent, qui le suit depuis ses débuts, et à son ami Pierre Hild, qu'il a connu libraire à Montpellier. Notre homme peut se vanter d'avoir des lecteurs fidèles en France comme à l'étranger. Il est traduit au Chili, chez Lom, et en Argentine. Aux États-Unis, chez Archipelago Books, où *La serveuse était nouvelle* (Fayard 2005, repris en Pocket) s'intitule logiquement *The waitress was new*.

Nouvelliste, romancier et poète dont il faut se procurer *Avant les monstres* (Cadex, 2009), Fabre enseigne toujours l'anglais à des classes de cinquième et de troisième dans un collège parisien. Il aimerait se consacrer entièrement à l'écriture, a conscience que le temps file. Qu'il a encore une quinzaine de livres dans la tête, qu'il a envie de s'attaquer à de plus gros formats. Sa table de travail, il attend de « ne plus pouvoir faire autrement » pour s'y mettre. Il tape d'abord à la machine mécanique, puis à l'ordinateur. Très tôt, vers 5 heures du matin, quand toute la famille dort dans l'appartement de la porte d'Ivry. Avant de prendre congé, Dominique Fabre s'amuse d'avoir immanquablement habité près des boulevards des Maréchaux. D'avoir été « un petit banlieusard » et de l'être un peu resté.

ALEXANDRE FILLON

Il faudrait s'arracher le cœur, Dominique Fabre, éditions de l'Olivier, 222 p., ISBN : 978-2-87929-980-8. Sortie : 5 janvier.

11 JANVIER ▶ TÉMOIGNAGE France

Le deuil de l'homme debout

Un livre bouleversant du cinéaste cambodgien **Rithy Panh**, dont le film sur le tortionnaire khmer rouge Duch sort concomitamment en janvier.



Générique de fin, la salle est silencieuse. Pas d'applaudissements, les gorges sont nouées. *Duch, le maître des forges de l'enfer* de Rithy Panh vient d'être projeté en avant-première au cinéma Saint-Germain-des-Prés. Près de deux heures d'un face-à-

face avec le tortionnaire en chef du régime khmer rouge, le directeur du camp S21. Sans les sous-titres, comment à première vue soupçonner ce vieillard au visage émacié d'être le grand ordonnateur de la mort atroce de quelque 15 000 hommes, femmes et enfants, d'être l'un des protagonistes d'un génocide qui compte 1,7 million de morts, un quart de la population en quatre ans. Est-ce bien cet individu, qui cite Alfred de Vigny dans le texte, la tête pensante des bourreaux (dont certains à peine adolescents), qui sous ses ordres torturaient sans répit, du matin au soir, pour soutirer des « aveux » aux traîtres au Kampuchéa démocratique instauré par Pol Pot ? Duch sourit, rit même, quand on lui demande de dire sa part de responsabilité. On lui montre les comptes rendus d'interrogatoires, qu'il a minutieusement annotés. Il affirme n'avoir été qu'un rouage au service de « la vérité prolétarienne ». Comme s'il excipait de la banalité du mal. Duch manipule. Ment. Se contredit : « *Les Khmers rouges, c'est l'élimination. L'homme n'a droit à rien.* »

L'élimination est le titre du livre de Rithy Panh, qui sort en même temps que le film en janvier (1) et raconte ces innombrables heures d'entretien avec Duch. Écrit avec Christophe Bataille, qui a su restituer avec justesse et pudeur la voix de Rithy Panh, le livre est également le hors-champ du réalisateur cambodgien : la mémoire du monde d'hier, de l'enfance perdue ; les années de cauchemar où le jeune Rithy et sa famille sont forcés à travailler dans les champs et subissent le mauvais traitement des cadres ré-



Rithy Panh et Christophe Bataille

RICARD DUJAS/GRASSET

volutionnaires ; l'enfer des insomnies hantées par la mort de ses proches : « *Je vois mes sœurs, mon grand frère et sa guitare, mon beau-frère, mes parents. Tous morts. Leurs visages sont des talismans. Je vois encore mes neveux et ma nièce, affamés, quel âge ont-ils, cinq et sept ans, ils respirent mal, regardent dans le vague, halètent. Je me souviens des derniers jours, du corps qui sait.* » Si, dans le film, l'œil rivé sur le bourreau guette ce moment de vérité qui ne vient pas (Duch n'avoue jamais son crime), les pages du livre, elles, se concentrent sur le témoin et la victime, un garçon qui se retrouve orphelin à 13 ans. Des images en mots qui bouleversent : la mère de Rithy Panh épouille sa fille qui vient de mourir. *L'élimination* dépeint le désarroi de celui qui cherche à comprendre : le deuil de l'homme debout. Aucune complaisance pourtant et une farouche résistance aux explications simplistes (le

“ Je vois encore mes neveux et ma nièce, affamés, quel âge ont-ils, cinq et sept ans, ils respirent mal, regardent dans le vague, halètent. Je me souviens des derniers jours, du corps qui sait. ”

karma du peuple cambodgien n'a rien à voir là-dedans) : il y a bien une généalogie du système khmer rouge, qui, à l'instar de tous les totalitarismes communistes, nie l'individu et dont la logique est mortifère. Pour preuve, la belle Bophana torturée à mort pour avoir écrit des lettres d'amour à son mari, car l'amour est banni comme le reliquat d'une sentimentalité bourgeoise. Rithy Panh, malgré la douleur, ne veut pas croire que l'homme soit foncièrement mauvais, il parle de la banalité du bien. Et de citer René Char : « *Ne te courbe que pour aimer. Si tu meurs, tu aimes encore.* »

SEAN J. ROSE

Rithy Panh avec
Christophe Bataille
L'élimination

GRASSET

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-246-77281-1

SORTIE : 11 JANVIER

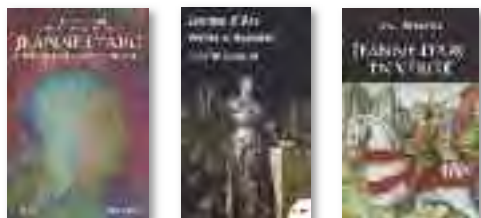
(1) *Duch, le maître des forges de l'enfer* de Rithy Panh sortira le 18 janvier.



5, 12 ET 16 JANVIER > HISTOIRE France

2012, année johannique

Pour le 600^e anniversaire de sa naissance, Jeanne d'Arc est à l'honneur dans plusieurs publications, dont un copieux « Bouquin » chez Robert Laffont.



La plus belle histoire du monde. C'est ainsi que le philosophe Alain évoquait la destinée étrange et sublime de Jeanne d'Arc. « *L'histoire de Jeanne d'Arc n'est pas seulement une "belle histoire", elle n'a pas seulement une dimension mystérieuse. Elle est surtout vraie, au sens traditionnel et banal du terme* », souligne le médiéviste **Philippe Contamine** dans son introduction au copieux *Jeanne d'Arc, histoire et dictionnaire*, écrit avec **Olivier Bouzy** et **Xavier Hélyar**. C'est donc cette vérité qui est mise en lumière par ce trio d'historiens spécialistes du sujet, une vérité puisée aux meilleures sources. Celles-ci ont d'ailleurs été démontées en 2008 par **Colette Beaune**, une autre historienne réputée, dans *Jeanne d'Arc, vérités et légendes*, qui reparait dans la collection « Tempus ».

Mais revenons à cet *Histoire et dictionnaire*, qui nous propose de manière simple et accessible tous les matériaux dont nous disposons pour retracer cette

vie qui a tant fait fantasmer. Elle n'était pas bergère, mais fille de paysans aisés. Elle ne fut ni fille cachée du roi, ni sorcière, ni putain. Née le 6 janvier 1412 à Domrémy, en Lorraine, morte sur le bûcher le 30 mai 1431 sur la place du Vieux-Marché à Rouen. Entre les deux, quelques zones d'ombre, assez vite dissipées quand on prend la peine de plonger dans les trois cents articles du dictionnaire ou de suivre le récit de ses métamorphoses au fil des temps. La grande originalité de cette partie de l'ouvrage réside dans ses multiples approches, notamment la façon dont la littérature, de Voltaire à Anouilh, s'est emparée du personnage. On apprendra également que Mark Twain contribua beaucoup à faire connaître Jeanne d'Arc aux États-Unis, que les psychiatres du XIX^e siècle sont passés de l'hystérie à la schizophrénie dans leur diagnostic, avant d'abandonner cette encombrante patiente aux historiens, et même que la publicité avait fait grand cas de cette icône avec une marque qui lançait en 1996 pour son nouveau lecteur de DVD, sur fond de jeune fille en armure et cheveux courts : « *En plus d'entendre des voix, vous allez avoir des visions.* »

C'était finalement assez bien résumer une situation où le mystique se transforme en politique, pour reprendre la formule de Péguy. A une époque et dans une société où Dieu et diable sont ressentis quotidiennement, les voix et les visions doivent être prises en compte, de manière anthropologique, sans vouloir à tout prix les expliquer par la métaphysique du XXI^e siècle.

C'est pourquoi, dans cette histoire franco-anglaise, l'inattendu vient d'un Allemand, spécialiste de la Première Guerre mondiale. **Gerd Krumeich** a publié en 2006 un livre précis et descriptif pour présenter la Pucelle outre-Rhin. Il le reprend aujourd'hui sous le titre *Jeanne d'Arc en vérité* en y intégrant les derniers travaux qui ont fait date, comme la biographie de Cauchon par Jean Favier. Il parvient ainsi à dégager une réalité entre les convictions et les croyances qui ne cessent d'interférer dans le débat scientifique. Trois livres, donc : un pour explorer le vaste territoire Jeanne d'Arc, un autre pour démonter les hypothèses farfelues et un dernier pour voir comment un Allemand s'y est pris pour si bien comprendre cette figure française.

LAURENT LEMIRE

Philippe Contamine, Olivier Bouzy et Xavier Hélyar

Jeanne d'Arc, histoire et dictionnaire

ROBERT LAFFONT, « BOUQUINS »

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 32 EUROS ; 1 216 P.
ISBN : 978-2-221-10929-8
SORTIE : 16 JANVIER

Colette Beaune

Jeanne d'Arc, vérités et légendes
PERRIN, « TEMPUS »
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 8 EUROS ; 264 P.
ISBN : 978-2-262-03827-4
SORTIE : 5 JANVIER

Gerd Krumeich

Jeanne d'Arc en vérité
TALLANDIER
TIRAGE : 5 000 EX.
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR VALENTINE MEUNIER
PRIX : 17,90 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-84734-856-9
SORTIE : 12 JANVIER

12 JANVIER > ESSAI France

La guerre des langues

Le linguiste **Claude Hagège** s'en prend à la domination idéologique de l'anglo-américain.



Il est en colère Claude Hagège ! Le célèbre linguiste, ancien professeur au Collège de France, ne supporte plus la domination d'une langue – en l'occurrence l'anglo-américain – sur toutes les autres. Pour lui, elle est le véhicule des inégalités, du « mythe de la mondialisation » et la transmission d'une pensée unique au service du néolibéralisme.

Claude Hagège, qui a longtemps travaillé à mettre en évidence les propriétés communes des langues, montre ici ce qui les différencie. Il explique les relations qui se tissent entre l'homme et le langage, et plaide en faveur de la diversité : des cultures, des pensées et des langues. Cet *Homme de paroles* – titre de son ouvrage paru en 1985 chez Fayard – né en 1936, qui manipule une cinquantaine de langues, a souvent montré que l'histoire du français était l'histoire d'un combat. Hagège entre donc en guerre contre « la pensée molle » et les déclinol-

logues. « *Une des manifestations les plus voyantes de ce travail de sappe des "élites" vassalisées est, en France, dirigée contre une institution capitale, à savoir l'école, et cela par la tentative d'anglicisation de l'enseignement, alors que la langue française est la substance même de la nation française, et que ce sont des mots français qui, en France, sous la monarchie, sous la Révolution, sous les deux Empires, sous la République, ont toujours constitué les vecteurs de programmes politiques innovants.* »

De l'invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant au XI^e siècle à l'ère d'Internet, le savant fait observer les mutations du français et ses liens conflictuels avec l'anglais. « *Posséder les mots et les diffuser, c'est posséder la pensée.* » Pourtant, Claude Hagège voit la domination de l'anglo-américain entamer une décroissance sous les effets néfastes du néolibéralisme et la contestation des peuples. « *Il s'agit donc bien d'une pensée unique contre laquelle il est légitime de se battre, car c'est une pensée fondée sur l'argent seul, à supposer que cela puisse encore s'appeler pensée.* »

Dans tous les domaines, scientifique ou industriel,

Hagège pointe un appauvrissement général lié à cette domination linguistique qui gomme les particularismes des peuples. Aucune langue ne peut prétendre à l'universalité. Prenons garde toutefois à ne pas jeter le bébé anglais avec l'eau du bain néolibéral. Les cultures anglaise et américaine ne se résument pas – heureusement – à la religion de l'argent et aux agences de notation.

L'essai enlevé de Claude Hagège a le mérite de souligner qu'une langue c'est aussi une culture, une mémoire, une façon de penser. Et ce qui passe chez l'une n'intéresse pas forcément l'autre. C'est pour cela qu'il y a des mots ou des expressions difficilement traduisibles d'un langage à un autre. Après l'engagé *Indignez-vous !* de Stéphane Hessel, voici le « Résistez ! » de Claude Hagège. C'est en tout cas un livre sur la langue qui devrait faire parler...

L. L.

Claude Hagège

Contre la pensée unique

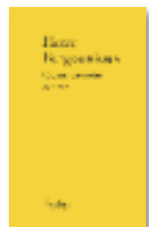
ODILE JACOB

TIRAGE : NC
PRIX : 21,90 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-7381-2563-7
SORTIE : 12 JANVIER

5 JANVIER > JOURNAL France

La ligne Bergounioux

Verdier publie le troisième volet des carnets de **Pierre Bergounioux**. Neuf années dans la vie de l'écrivain et enseignant.



C'est une œuvre monumentale, au long cours, dont on a déjà pu traverser deux volumes. Après avoir publié son journal de 1980 à 1990 et celui de 1991 à 2000, Verdier propose aujourd'hui neuf années de la vie de Pierre Bergounioux, saisi ici de 2001 à 2010. L'auteur de *La ligne* (Verdier, 1997) se lève tôt. Il écrit des « demi-pages », lit (Michelet, Jack Goody, Lobo Antunes, Jim Harrison ou Isaac Bashevis Singer – « un homme selon mon cœur »), tente des « expériences graphiques » avec divers matériaux. Le voilà qui invite à déjeuner le photographe Jean-Michel Fauquet et le critique Dominique Charnay, ou Jacques Réda et Jacques Borel, lequel reçoit en soirée des appels téléphoniques de Pierre Michon, part faire les courses au supermarché, où il lui arrive de croiser Michel Tournier.

L'écrivain enseigne toujours au collège bien qu'il lui en coûte de plus en plus. Il sollicite et obtient une bourse du CNL. Sent le poids de l'âge, a l'impression de s'étioler, lance : « Je vais mal vieillir si je

vieillis. » « Mam », sa mère, décline en Corrèze. Cathy, sa femme, qui prend sa vie en main depuis l'adolescence, travaille dans un laboratoire. Leurs enfants sont grands, loin du nid. Bergounioux toupîne sans cesse. Il rencontre des journalistes, se rend dans des librairies, planche sur Faulkner, découvert à 15 ans, ou s'attelle à un livre à quatre mains avec son frère Gaby, linguiste et romancier. Les projets ne manquent pas, chez Flohic, Bréal ou Fata Morgana. Apprenant la disparition de Pierre Bourdieu, il éprouve un « douloureux chagrin ». A Cuba, l'éditrice Marion Mazauric lui enjoint d'arrêter de fumer « parce qu'il ne faut pas que je meure ». Jean-Luc Godard lui envoie le scénario d'un film en cours et souhaite le rencontrer afin de parler de Faulkner et d'Homère. J.-B. Pontalis lui rappelle son père. Avec Jean-Yves Tadié, il mange « des choses curieuses » dans un restaurant de la rue Monsieur-le-Prince... Le lecteur, lui, l'accompagne pas à pas. Et salue sa discrétion, son questionnement, son opiniâtreté. **ALEXANDRE FILLON**

Pierre Bergounioux

Carnet de notes 2001-2010

VERDIER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 39 EUROS ; 1 280 P.

ISBN : 978-2-86432-666-3

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Servitude involontaire

Aude Walker revient avec un roman sur la situation des centrales nucléaires et de leurs employés.



Pour qui aime l'ample mouvement de la fiction plutôt que la sèche écriture scénaristique, il n'était pas évident de trouver son bonheur au catalogue d'une maison d'édition dont la spécificité est de produire des « proto-synopsis » afin de les développer en film. C'est chose faite avec *Un homme jetable* d'Aude Walker. Auteure d'un premier roman remarqué, *Saloon* (Denoël, 2008), western familial déjanté qui fait repartir l'héroïne américaine exilée à Paris sur les lieux de ses origines de l'autre côté de l'Atlantique, la romancière place l'action de son dernier livre dans une centrale nucléaire.

Jules vient de rater son bac pour la deuxième fois, il n'arrête pas de s'engueuler avec sa mère botoxée qui enquille les relations avec de riches joueurs de golf de la Côte d'Azur. Il ne voit pas d'horizon, ni pour lui ni pour sa jeune sœur à qui il voudrait éviter la « prostitution déguisée » de « ladite pute de mère ». Trois bonnes raisons pour déguerpir, et pas d'autre choix que Pôle emploi. Jules trouve un job d'« agent de servitude » dans la deuxième centrale de l'Hexagone. En théorie « en charge

de la logistique nucléaire », de fait boniche de la centrale. « Robinetiers, chaudronniers, pontiers, mécaniciens... La boniche est au service de tous les travailleurs. » Polyvalent... et risqué mais amusant pour un jeune qui aime l'aventure et la panoplie de chevalier de l'espace qui va avec : « J'adore la tenue Mururoa, leur truc sumo-cosmonaute [...] C'est beau, ça nous fait une dégaine de sauveur de l'humanité et en plus ça fait marrer tout le monde. » Sous la supervision d'un ancien, le boss de la radio-protection Fernand, trente ans de métier, il fait du zèle tout en apprenant les rapports de travail pourri, mais la pourriture finalement n'est pas du côté de « cet enculé de sa race » ou des collègues lourdingues ou « triso », le vrai côté obscur de la farce est cette énergie qui contamine et, au-delà des préoccupations écologiques, tout un système qui utilise un Lumpenproletariat d'éboueurs de déchets radioactifs. Fernand tombe malade, et pour Jules commence le combat. Aude Walker signe une fable sur la précarité à l'irrésistible ton gouailleux. Ça ferait un bon film, mais c'est déjà un très bon livre. **S. J. R.**

Aude Walker

Un homme jetable

LES ÉDITIONS DU MOTEUR

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 12,50 EUROS ; 92 P.

ISBN : 978-2-918602-18-7

SORTIE : 5 JANVIER 2012



12 JANVIER > ROMAN France

La ballade de Thomas Hogan



Connaissez-vous l'histoire de Thomas Hogan ? Savez-vous comment il vécut ? Comment il est mort ?... Alors écoutez la ballade tragique composée pour ce jeune homme par **Cécile Coulon**, Clermontoise de 21 ans repérée l'année

dernière avec *Méfiez-vous des enfants sages* (Viviane Hamy).

Qui sait si la romancière a finalement vu l'Amérique qu'elle affirmait ne connaître que par les livres, le cinéma et la musique ? Car nous revoilà outre-Atlantique, dans une bourgade de province profonde, n'importe où et nulle part. Quand le roman débute, le drame est consommé. On sait que Thomas, le fils unique de Mary et William Hogan, a été arrêté sans ménagement par la police. Que la légende locale a fait de lui « le fils maudit ». De quel crime est-il coupable ? Le lecteur ne l'apprendra qu'à la toute fin de ce récit monté en flash-back.

Retour sur les parents de Thomas : William a acheté avec l'argent hérité de son père une très vaste propriété, en partie sauvage. Pour vivre, il

ANTOINETTE ROZES/VIVIANE HAMY



Cécile Coulon

a deux boulots : il est maître scieur et il archive des dossiers d'affaires criminelles à la caserne de gendarmerie. Ombrageux, habité d'une violence mal refoulée, il a séduit une beauté locale, Mary, conquise par ses

« yeux noirs, perçants, provocateurs ». Leur seul enfant, Thomas, est bien différent de son géniteur. Chétif et sans agressivité. Trop sensible. Il a 10 ans quand son père meurt brutalement des suites d'une mauvaise entaille à la main. Le fils tranquille et apparemment sans histoire, appelé à devenir à son tour le roi du domaine, grandit. « Son corps avait pris de l'assurance, lui non. Son âme ressemblait à un miaulement sorti d'un bunker. » Le destin est en marche et il avance vite. Comme la prose de Cécile Coulon, rythmée et volontaire, dans ce roman qui joue avec les mythologies nord-américaines (nature king size, virilité physique, esprit trappeur...), installant une ambiance *Petite maison dans la prairie*, version tragédie.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Cécile Coulon

Le roi n'a pas sommeil

VIVIANE HAMY

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 152 P.

ISBN : 978-2-87858-509-4

SORTIE : 12 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

J'irai danser sur vos tombes

Danser sur la tombe de combattants défaits pour les faire revenir d'entre les morts, la nouvelle fiction du désastre de Lutz Bassmann-Volodine.



Parmi les membres du « post-exotisme », aux côtés de Manuela Draeger et Elli Kronauer, Lutz Bassmann est une voix brutale, une voix qui « se confronte plus rudement à la violence du monde », décrivait Antoine Volodine, le « porte-parole » de cette communauté imaginaire d'écrivains prisonniers politiques, dans un entretien accordé à *Livres Hebdo* en 2008, lors de la parution simultanée chez Verdier d'*Haïkus de prison* et *Avec les moines-soldats*. Après *Les aigles puent* en 2010, on le vérifie avec un quatrième titre, *Danse avec Nathan Golshem* : l'horreur d'hier est pour aujourd'hui et pour demain aussi. Combattants de l'Organisation, anciens du ghetto, salles d'interrogatoire, camp de rééducation..., pas de doute on est bien dans le monde désastreux de Lutz Bassmann, écrivain-personnage de la vaste fiction construite par Antoine Volodine depuis plus de vingt-cinq ans et apparu dans *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze* (Gallimard, 1998).

Djennifer Goranitzé va chaque année danser sur la tombe de son mari Nathan Golshem. Il lui faut marcher pendant deux mois pour atteindre le lieu désolé, à l'écart de tout, une décharge en bord de mer où les « sympathisants » de son compagnon ont établi une sépulture symbolique. Arrivée à destination, elle commence à construire une hutte provisoire et danse. Une danse de magie noire et de nuit. Ses pieds « cognent le sol » jusqu'à saigner. Par la transe, elle convoque le mort, puis, ensemble, ils évoquent dans de courts récits, leur vie et celle de leurs compagnons et compagnes de l'Organisation, des vies de combattants défaits de tout.

Les souvenirs sont terribles. Le cauchemar s'unit au rêve. La signature Bassmann : ces soldats et soldates sont soigneusement désignés par un nom et un prénom dont les consonances aux origines mélangées construisent un chaos de lieux, de territoires (et d'époques) mêlés, une apocalypse sans frontières. Dans ce post-futur crépusculaire, des guerriers de catacombes se terrent dans un quartier général installé dans des sous-sols d'usines écroulées et regardent partir, le cœur serré, Nadia Bromm, « la meilleure d'entre [eux] » pour une « opération spéciale », trompant leur tristesse en faisant

des cadavres exquis. Nathan Golshem, quant à lui, prend l'identité inventée d'un poète-mendiant pour avoir quelque chose à raconter sous la torture. « Ne rien leur dire en prenant la parole en permanence »...

Mais l'humour plus noir que noir est aussi ce qui sauve ce couple que rien n'amuse tant que de faire des énumérations, tragiques et drôles, où l'imaginaire sonne réel : liste de guerres perdues, liste de maladies, liste de ceux qui peuvent passer les barrages sans marquer l'arrêt (« les punaises de bois, les scolopendres, les iules »...), longue liste finale de chefs d'inculpation... Et au milieu des décombres enténébrés, la danse peut invoquer aussi la beauté qui tire les larmes, le souvenir d'un souffle d'air sur le visage qui met « le cœur à la dérive ». Danser avec les morts pour faire advenir un silence de vie : « La danse sert à cela, à atteindre et à entretenir le moment où ils pourront se taire sans être comme à jamais stupidement muets et morts. »

V. R.

Lutz Bassmann
Danse avec Nathan Golshem
VERDIER

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-86432-665-6
SORTIE : 5 JANVIER



9 782864 326656

11 JANVIER > RÉCIT France

L'île mystérieuse

Daniel Rondeau ajoute un grain à son chapelet méditerranéen.



Ambassadeur de France à Malte depuis 2008 et jusqu'à ces jours derniers, Son Excellence Daniel Rondeau ne pouvait se trouver mieux, lui qui se définit comme « un catholique errant », que sur cette île fondamentalement catholique, pratiquante et démonstrative de sa piété, comme la Sicile dont elle est quelque part si proche. Cela lui inspire quelques belles pages sur la Semaine sainte à Zebbug, la ville où nos ambassadeurs ont leur résidence, dans l'ancien palais Manduca. Là aussi, l'écrivain se laisse aller à la méditation et à un doux abandon, face à une nature si particulière : Malte est avant tout sécheresse.

En homme libre, Daniel Rondeau a toujours chéri la mer, surtout celle-là, la *Mare nostrum* des Romains, qu'il a déjà pas mal explorée et décrite dans quelques-uns de ses livres précédents : Tanger, Alexandrie, Beyrouth, Carthage... C'est là, n'en déplaise à certains, que se joue toujours le sort du monde : notre ambassadeur, à la fin de son récit et avec toute la réserve diplomatique d'usage, raconte le rôle non négligeable que

Malte, à la croisée des voies entre l'Orient et l'Occident, vient de jouer comme base arrière dans la récente « révolution libyenne ».

Passionné par l'histoire des civilisations et les carrefours où elles se rencontrent, Daniel Rondeau nous offre une leçon de géographie puis d'histoire quasi malrucienne – par son érudition et ses télescopages. Qui commence en 1530, quand les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de Rhodes par les Ottomans du grand Soliman, accostent à Malte et s'y taillent une mini-principauté très chrétienne, créant avec La Valette leur capitale idéale et sur mesure, destinée à exalter leur foi. En dépit du Grand Siècle de 1565, où l'obstiné Soliman, résolu à détruire « ce nid de scorpions », subit un cuisant échec, La Malthe, comme on disait alors, demeura indépendante et intimement liée à la France jusqu'en 1800.

Après le passage fulgurant de Bonaparte (une semaine à peine en juin 1798) en route vers l'Égypte, qui légifère et réorganise, le désastre d'Aboukir réaffirme la suprématie anglaise en Méditerranée. Malte, conquise, restera anglaise jusqu'à son indépendance, en 1964.

Cette histoire riche et tourmentée explique que l'île soit un creuset unique, un melting-pot ra-

cial et linguistique, où se mêlent l'arabe – le maltais, contrairement à ce qu'on a cru longtemps, est une langue sémitique dérivée de l'arabe –, l'italien, le français, l'anglais, un monde mystérieux avec sa culture propre, qui remonte à plusieurs millénaires avant notre ère. « Une terre d'antique civilisation », comme disait Malraux à propos d'autres contrées.

Malraux n'est pas convoqué par Rondeau dans ses souvenirs, mais quelques-uns des grands écrivains qu'il a côtoyés dans ses vies antérieures de journaliste et d'éditeur, et avec qui il se lia d'amitié : Burgess, Kundera, Moravia, Umberto Eco...

Au moment de quitter Malte, l'écrivain rend hommage aux *boat people* disparus en mer pour avoir voulu fuir l'oppression et la misère, et souhaiterait arrêter le temps : un verre de vin de Champagne à la main, un havane en bouche, une mélodie jouée à la guitare par M. – Mathieu Chédid –, petit-fils d'Andrée, une Égypto-Libanaise. On n'échappe pas à sa mer.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Daniel Rondeau
Malta Hanina
GRASSET

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 18,50 EUROS ; 304 P.
ISBN : 978-2-246-79503-2
SORTIE : 11 JANVIER



9 782246 795032

5 JANVIER > ROMAN France

Cantique de la désolation

Polaire, barbare, halluciné, **Franck Pavloff** est de retour.



C'est quelque part bien au-delà du cercle polaire arctique, dans ce monde à la fois désolé et mis en coupe réglée que, faute de mieux, on appelle communément Laponie, peut-être en Severnaïa Zemlia (Terre du Nord), que Franck Pavloff a

choisi de situer son nouveau roman. L'auteur de *Matin brun*, best-seller mondial paru au Cheyenne en 1999, et de nombreux romans noirs s'est fait une spécialité dans l'exploration de ces « aïl-lours » qui le fascinent, en général pour leur rigueur et les conditions inhumaines de la vie que des hommes y mènent, envers et contre tout. Une œuvre où *L'homme à la carrure d'ours* prend tout son sens.

Une île jamais nommée est victime d'une double catastrophe. Les Autorités ont décidé de fermer, pour cause de dangerosité, la mine de Voulkor et de raser la ville alentour. Alors qu'une mystérieuse épidémie s'est déclarée, la population demeurée sur place se voit recluse dans La Zone, avec défense absolue de gagner le continent et la lointaine Mourmansk. Avec ses lumières qui scintillent, le port sibérien prendrait presque des allures de paradis tropical aux yeux



des malheureux Lapons spoliés de leurs terres par le pouvoir et des ouvriers jetés sur le pavé. Lesquels passent leur temps au Comptoir à se déchirer la tête au kvas, l'eau-de-feu locale. Les femmes, elles, essaient de trouver consolation dans la piété officielle, l'orthodoxie, à laquelle se mêlent toutefois un certain nombre de rites païens ancestraux. Ainsi, un Lapon qui meurt, pour peu qu'il soit important, a droit à un enterrement digne d'un chef viking.

Le héros de Pavloff, c'est Kolya, une espèce de force de la nature, le seul à rester intègre et pur dans un monde de plus en plus dégénéré. Cet homme qui sculpte des idoles dans des défenses de mammoths retrouvées sous la glace, puis les restitue à la terre, cultive son jardin, préserve

l'esprit de ses ancêtres, essaie de sauver ce qui peut l'être, ne laisse pas insensible la jeune Lyouba. Mais, seuls contre tous, ils devront faire face à l'hostilité alcoolisée des autres, qui peut conduire à la violence aveugle, au meurtre...

Plus que l'histoire, ce qui impressionne, à la lecture de ce roman halluciné, c'est son atmosphère : polaire, oppressante, surnaturelle. Même si ça ne s'est pas passé au même endroit, on pense aux goulags, à Tchernobyl, au naufrage du sous-marin nucléaire *Koursk*... La nature pavloffienne est inhospitalière, mais aussi magnétique, ensorcelante, décrite avec une sorte de lyrisme barbare. Le livre a parfois des allures d'anticipation, mais le contexte politico-social qu'il dépeint est hélas bien réel, dans une Russie profonde qui n'est pas parvenue à remplacer les anciennes structures de l'appareil de l'Etat soviétique, auxquelles elle a substitué la corruption la plus cynique, encore plus violente que le libéralisme occidental. Kolya et Lyouba, eux, sont des résistants, et la jeune femme portera au final, dans ses entrailles, l'espoir d'un avenir meilleur. J.-C. P.

Franck Pavloff

L'homme à la carrure d'ours

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 204 P.

ISBN : 978-2-226-23836-8

SORTIE : 5 JANVIER



9 782226 238368

5 JANVIER > ROMAN Espagne

L'exil de l'architecte

Fin 1936, à New York, un architecte espagnol fuyant son pays est plongé au cœur de la tourmente de l'Histoire. C'est *Dans la grande nuit des temps*, le monumental nouveau roman d'Antonio Muñoz Molina.



C'est ainsi que tout a commencé. Un jour d'automne de l'année 2006, dans un train longeant les rives de l'Hudson, qu'il empruntait pour aller donner une conférence au Bard College, le romancier espagnol Antonio Muñoz Molina s'est dit qu'il y avait dans ce train, ce voyage, ces sous-bois illuminés par les couleurs du couchant, ces maisons croisées l'espace d'un instant aux fenêtres éclairées, dans toute cette calme étrangeté, l'ébauche d'une histoire. Une histoire qui pourrait être celle d'un homme qui laisse derrière lui son pays en guerre. Muñoz Molina pensait alors à la Yougoslavie et à un court récit. Aujourd'hui paraît en France *Dans la grande nuit des temps*, peut-être le plus vaste et ambitieux de ses livres, et le pays, c'est l'Espagne ; la guerre, sa guerre civile. Les fresques les plus lyriques peuvent parfois se ré-

sumer en une phrase ou au moins en une question. Ici ce serait : que peut faire une personne calme et pacifique lorsque la normalité s'effondre et qu'il ne paraît plus y avoir d'alternatives au massacre ? Elle s'enfuit, elle s'exile et chérit ses souvenirs. C'est ce que fera tout au long de près de huit cents pages Ignacio Abel, le héros de cette tragique et grandiose histoire. Fils de maçon, Abel est dans l'Espagne de la République l'un des architectes les plus cotés par le régime. Il a su donner à l'architecture volontiers hispanisante les couleurs (grises, en l'occurrence) de la modernité et de l'école du Bauhaus et de Mies Van der Rohe, dont il fut un temps l'élève. Marié à Adela, conservatrice et catholique, père inquiet (et d'abord de ne pas l'être assez) de deux enfants, Ignacio Abel a vu sa vie bouleversée lorsque y est entrée une mystérieuse Juive américaine, un peu pianiste et pas mal passagère du soir, Judith Biely, qui est devenue sa maîtresse. C'est pour elle, par elle et malgré elle en même temps ; mais aussi parce que l'heure en Europe est aux orages de fer, qu'il quittera son pays pour s'en aller vers le Nouveau Monde exercer son art et vivre l'infinie douleur de l'exil.

De tous les livres de Muñoz Molina (déjà seize tra-

duits en français depuis l'inaugural *Beatus Ille*, chez Actes Sud, en 1989), *Dans la grande nuit des temps* est sans doute celui qui entre le plus intimement en dialogue avec son chef-d'œuvre, *Séfarade* (Seuil, 2003). Nomades sans patrie, exilés, vies tronquées, le motif est le même. L'auteur, qui vit entre Madrid et New York, est particulièrement à l'aise avec cette vaste symphonie du déracinement, sorte de cathédrale néoclassique née du songe monstrueux de l'Histoire. Muñoz Molina se garde des tentations du pastiche et du kitsch et joue en virtuose comme il l'a toujours fait des codes romanesques et du récit de genre. Derrière la fresque historique, motif à peine caché dans le tapis, se dissimule une ode merveilleuse à l'amour fou ; cette folie-là étant la seule susceptible d'atténuer les effets de celle des temps. Il faut pour écrire cela le souffle et la belle générosité d'Antonio Muñoz Molina. OLIVIER MONY

Antonio Muñoz Molina

Dans la grande nuit des temps

SEUIL

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR PHILIPPE BATAILLON

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 760 P.

ISBN : 978-2-02-102534-7

SORTIE : 5 JANVIER



9 782021 025347

9 JANVIER > ROMAN Malaysia

Le grand roman indonésien

Dans son deuxième livre, **Tash Aw** mêle roman psychologique et chronique historique.



La Malaysia, pays d'origine du romancier Tash Aw, est vraiment née en 1966 au terme de sa victoire sur l'envahisseur indonésien, qui n'acceptait pas la création du nouvel Etat. L'Indonésie du président Sukarno, elle, était libre officiellement depuis 1945. Bien qu'il vive à Londres, Tash Aw, né en 1971, auteur du *Tristement célèbre Johnny Lim* (Robert Laffont, 2006), propose avec son deuxième ouvrage un « grand roman » indonésien fondateur, dont le contexte historique authentique (les troubles de 1964) sert de toile de fond à une intrigue complexe. Le résultat est original, foisonnant et raconte une histoire et un pays que peu d'Occidentaux connaissent.

En 1964, donc, Adam a 16 ans. Orphelin né à Sumatra, il a été adopté par Karl de Willigen, un peintre néerlandais qui a choisi l'Indonésie comme patrie. La greffe a mis du temps à prendre, mais le père et le fils mènent une vie heureuse et sans problème. Jusqu'au jour où Karl est enlevé par des militaires aux ordres de Sukarno. On ignore où il a été emmené et pourquoi, le sort qu'on lui réserve et combien de temps tout cela durera.

Pour le retrouver, une chaîne d'amour va se mobiliser : Adam, bien sûr, épaulé par Margaret Bates, une anthropologue américaine spécialiste de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, qui vit à Jakarta et dont Karl fut le grand amour de jeunesse. Elle a entretenu, un temps, des liens suspects avec la CIA, qu'elle réactive aujourd'hui pour la bonne cause. En recherchant son père à Jakarta, Adam rencontre le jeune Din, un collègue de Margaret, qui est aussi l'un des activistes marxistes qui animent la revue clandestine Z. Din tente de faire partager à l'adolescent ses convictions, sa fierté d'être indonésien, son ardeur anticolonialiste et révolutionnaire. Il le pousse aussi à retrouver la trace de sa vraie famille, de son frère Johan, dont il a été séparé à l'orphelinat.

Tash Aw a du souffle et du talent, même si l'on perçoit qu'il a été formaté par la *creative writing* anglosaxonne, dont on connaît les défauts. Lorsqu'il s'en sera affranchi, il pourrait devenir l'un des meilleurs écrivains de sa génération.

J.-C. P.

Tash Aw

La carte du monde invisible

ROBERT LAFFONT,
« PAVILLONS »

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ANOUK NEUHOF

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 444 P.

ISBN : 978-2-221-11416-2

SORTIE : 9 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Irlande

De battre son cœur s'est arrêté



En retard à une séance photo, Sean Blake a pris un virage trop large avec sa voiture et a percuté un autobus. Un ambulancier a glissé son corps sur un brancard, puis s'est activé pour le ramener à la vie. Le

narrateur d'*Une seconde vie* ne peut pas mourir : il a une maison mitoyenne, une femme, deux enfants, « de la douleur à affronter, des problèmes à régler ». A l'hôpital, il replonge dans ses souvenirs, ceux de l'enfance comme de l'âge adulte. Il repense à la naissance de ses enfants. A sa mère biologique, qui venait du comté de Laois et a accouché à 19 ans dans un couvent isolé au fin fond de la campagne, avant qu'une religieuse ne lui retire son bébé. Maman s'appelait Lizzie, elle eut ensuite un mari et trois filles, mais rien n'a jamais remplacé son premier-né...



Dermot Bolger

MONTAN/JOËL LOSFELD

Le nouveau roman de **Dermot Bolger** est une affaire de seconde vie à plus d'un titre. Ce livre, l'auteur de *Toute la famille sur la jetée du Paradis* (éditions Joëlle Losfeld, 2008, repris en Folio) l'avait écrit et publié chez Viking une première fois au début des années 1990. Il ne lui semblait pourtant pas complètement abouti, l'écrivain qu'il était alors ayant eu l'impression d'être parti sur une fausse note. Plus mûr, plus expérimenté, l'Irlandais a décidé un beau jour de se remettre à la tâche. Il a coupé des dialogues, ajouté et enlevé des passages entiers. « *Ce roman n'est donc ni l'ancien ni tout à fait un autre* », estime Bolger, qui ouvre ici avec le talent qu'on lui connaît une page terrible de l'histoire de son pays.

ALEXANDRE FILLON

Dermot Bolger

Une seconde vie

JOËLLE LOSFELD

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARIE-HELENE DUMAS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-07-244985-7

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Suède

La fille consumée

La relation fusionnelle entre une fillette et un adolescent dans la Suède des années 1970. Première traduction en français de la Suédoise **Anne Swärd**.



Lou, née en 1969, vit près d'un lac en Scanie, dans le sud de la Suède. Petite dernière, parmi treize adultes membres de deux familles, celle de sa mère et celle de son père, vivant sous le même toit, qui ont quitté le Nord sur une idée du grand-père paternel après avoir acheté sans la visiter une vaste maison commune, deux mille kilomètres plus au sud. A 7 ans, à l'occasion d'un incendie, la fillette fait la connaissance de Lukas, 13 ans, qui habite seul avec son père d'origine hongroise. Un garçon sauvage qui porte régulièrement des bleus sur le corps et fascine cette petite fille choyée qui n'a peur de rien. Mais les mises en garde maternelles mystérieuses – « *méfie-toi de l'amour* » – n'ont que peu d'effet sur la relation qui se noue entre les deux enfants-adolescents. Dans le secret et la réprobation, ils traversent les années, enchaînés l'un à l'autre par une attirance puissante, « *proches, sans dépasser les limites* ». Se retrouvant en cachette dans une « *cabane de pêcheur de perles* » dissimulée dans la

végétation des bords du lac, ils s'enferment dans un monde de fraternité exclusive, absolue. Jusqu'aux 15 ans de Lou (Lukas, devenu adulte, travaille alors dans une tannerie) où ils fuguent pour deux jours à Copenhague. Une échappée qui fait basculer leur histoire. A 17 ans, la jeune fille part pour suivre Yoel, le désinvolte, l'exact opposé de son compagnon d'enfance, puis entame une vie de voyages, de villes en hommes, une fuite dans l'ombre portée de sa trahison. Après le couple formé par Lou et Lukas, c'est Katarina, la mère de Lou, évoquée à plusieurs âges de sa vie, admiratrice de Jean Seberg dans *A bout de souffle*, qui est le personnage le plus attachant de ce roman. « *Je l'aimais comme on aime le vent qui va et vient à sa guise* », se souvient sa fille.

Traverse de sentiments amples et pleins de nuances, *Embrassement* raconte sans romantisme excessif l'amour frustré, le désir d'aventures qui consume les cœurs et la nécessité d'abandonner pour devenir soi. Une nouvelle voix romanesque venue du Nord. **V. R.**

Anne Swärd

Embrassement

LIBELLA MAREN SELL

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR OPHELIE
ALÈGRE AVEC LA PARTICIPATION

DE PATRICIA DUEZ

TIRAGE : 28 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-35580-027-6

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Grande-Bretagne

L'île mystérieuse

David Mitchell poursuit une œuvre ambivalente et démesurée avec *Les mille automnes de Jacob de Zoet*.



David Mitchell aime à relever des défis, à bâtir des romans hors normes. On se souvient d'*Écrits fantômes* (éditions de l'Olivier, 2004, repris en Points), de *Cartographie des nuages* (éditions de l'Olivier, 2007, repris en Points), où il croisait les histoires et les époques avec une rare maestria.

L'Anglais établi à Cork, en Irlande, frappe à nouveau un grand coup avec *Les mille automnes de Jacob de Zoet*. Nous sommes cette fois transportés en 1799, dans le port de Nagasaki et dans l'île artificielle de Dejima. Fils de pasteur, Jacob de Zoet a débarqué là avec son psautier. Cet officier de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales a été chargé de mettre de l'ordre dans les comptes de l'avant-poste de traite le plus reculé de la compagnie.

Le jeune clerc aux cheveux roux et aux yeux verts est né à Dombourg, il vient de « Zélande ». Au pays, il a laissé Anna. Une demoiselle, qu'il a embrassée une unique fois, dont le père n'est pas décidé à lui accorder la main tant qu'il n'a pas

fait ses preuves et renfloué ses finances. Sur place, Jacob n'a pas le temps de s'ennuyer. Il prend un encier sur le nez, se fait compisser par un singe, pratique le billard et le jardinage. Le héros de David Mitchell côtoie des Prussiens alcoolisés et vulgaires. Lorsqu'ils ne disent pas Zoet-san, les locaux prononcent son nom « Yacobi Dazûto ».

Celui-ci observe un monde qui lui est étranger et qu'il cherche à déchiffrer. Il a conscience de la corruption, de la manière dont les maîtres blancs traitent leurs esclaves. Du barrage de la langue, du fossé culturel. Le voilà troublé par sa rencontre avec une sage-femme, Mlle Aibagawa, Orito de son prénom. Laquelle a les cheveux noirs derrière son foulard et un visage meurtri...

Conteur hors pair, David Mitchell tisse sa toile avec habileté et finesse. D'une rare sophistication, *Les mille automnes de Jacob de Zoet* séduit par sa maîtrise narrative et son étrange dosage de violence et de sensualité.

AL. F.

David Mitchell

Les mille automnes de Jacob de Zoet

L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MANUEL BERRI

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 704 P.

ISBN : 978-2-87929-761-3

SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > BIOGRAPHIE France

Brigitte au pays des pervers



Il faut imaginer Bardot heureuse. Et faute de pouvoir jamais y parvenir tout à fait, concéder que notre trésor national en robe de vichy fut, demeure et restera un objet de fascination et un formidable sujet de livre.

C'est une époque (au moins), c'est un pays que dessine la trajectoire de cette femme, depuis la petite Parisienne des beaux quartiers qui s'échappait, un peu Zelda, un peu Catherine Certitude, à devenir danseuse, jusqu'à la misanthrope de la Madrugue, donnant son avis sur tout au risque assumé de raconter n'importe quoi. Peu importe, il n'est pas nécessaire de comprendre Bardot, il faut seulement l'aimer. Comprendra-t-elle elle-même à la lecture de ce *Brigitte Bardot, plein la vue* que lui consacre Marie-Dominique Lelièvre, combien cette fois-ci, elle l'est ? La biographe de Sagan, de Gainsbourg et de Saint-Laurent poursuit avec B.B. son tour d'horizon des



mythologies de la France des Trente Glorieuses. Elle procède sans complaisance – ce n'est pas le genre de la maison –, avec son talent coutumier pour le portrait en pointe sèche, mais ce qui se dégage de ces pages c'est moins la trouble fascination pour des monstres, fussent-ils charmants, qu'une bienveillance nouvelle (née sans doute de cet aveu au détour d'une page, « *Bardot, c'est ma mère* »). Certes, elle ne cache rien des crapuleries de la bande à Vadim, des pas de deux ambigus entre la star et la presse people, mais ce que Marie-Dominique Lelièvre nous offre avant tout, c'est un portrait de Bardot en enfant perdue. Ce sera donc l'histoire, tristement classique, d'une gamine qui faute d'avoir vraiment été regardée par les siens s'invente une vie en s'offrant aux regards et au désir de tous. Et se perd peu à peu sans espoir de retour, parmi trop d'hommes, trop de photos, trop de solitude, et finalement, pas assez d'amour.

O. M.

Marie-Dominique Lelièvre

Brigitte Bardot, plein la vue

FLAMMARION

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-0812-4624-9

SORTIE : 4 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Calibre 32

Le retour de Silas Jones permet de retrouver l'univers sombre de Tom Franklin, découvert avec *Braconniers* et *La culasse de l'enfer*.



Tom Franklin connaît comme sa poche les recoins du Mississippi rural. Son nouveau roman introduit d'abord Larry Ott, célibataire et solitaire de 41 ans. Le Blanc Larry a repris la maison de ses parents, « à un kilomètre et demi de son voisin le plus proche et à un kilomètre et demi du magasin situé au carrefour, fermé depuis des années ». Il tient un garage, roule dans un pick-up sans jamais attacher sa ceinture, s'occupe de sa vieille mère qui décline. Avant la fin du premier chapitre, le voilà qui reçoit une balle tirée en pleine poitrine par un homme masqué. Larry n'est pas mort, bien qu'il ait perdu des litres de sang...

Silas Jones, lui, fait son entrée au deuxième chapitre. Le héros noir de Tom Franklin est surnommé « 32 », comme « le numéro de son maillot de baseball, ou bien Constable 32, sa fonction ». Il est l'unique représentant de la loi à Chabot, bourgade du Mississippi de « plus ou moins cinq cents âmes » où il n'y a même pas de distributeur de billets. Son

travail l'amène parfois à devoir tuer d'un coup de pelle un serpent à sonnette glissé avec malveillance dans une boîte à lettres. Ou bien à essayer d'y voir plus clair à propos de la disparition de Tina Rutherford. Une étudiante de 19 ans qui se trouve être la fille du riche propriétaire de la scierie et de millions d'hectares de forêt.

Silas était adolescent et habitait une vétuste cabane avec sa mère quand il a rencontré Larry. Tous deux aimaient déjà les romans de Stephen King. Larry lui avait alors prêté la carabine 22 long rifle avec laquelle il chassait les écureuils... Toujours aussi puissant narrativement, Tom Franklin rallume les sombres feux du passé de ses deux personnages qui ne sont, au fond, pas si opposés que ça. L'auteur de *La culasse de l'enfer* (Albin Michel 2005, repris au Livre de poche) détourne ici les codes du roman policier pour signer un opus vibrant qui ravira les amateurs de littérature américaine.

AL. F.

Tom Franklin

Le retour de Silas Jones

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MICHEL LEDERER

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 350 P.

ISBN : 978-2-259-21066-9

SORTIE : 5 JANVIER



12 JANVIER > RÉCIT France

Un drôle de paroissien

Franz-Olivier Giesbert met son âme et sa foi à nu, dans toute leur complexité.



De livre en livre, Franz-Olivier Giesbert dévoile un peu plus à ses lecteurs quelques facettes d'une personnalité plus que multiple et complexe. Cette fois, face au cynisme et au matérialisme dominants, il a décidé de traiter de Dieu, de sa foi

– pour le moins « synchrétique » –, avec une sincérité et une sorte de dépouillement littéraire, tout en finesse. Ce faisant, il rend aussi un hommage pudique et émouvant à sa mère morte il y a plus de vingt ans. Cette mère, professeure de philosophie au lycée d'Elbeuf, dont il fut l'élève par deux fois (pour cause d'échec au bac et de redoublement de la terminale), et qui lui a transmis ce qu'il appelle joliment « le gène du christianisme ». Ce « lycéen chrétien, surréaliste et obsédé sexuel », comme il se définit rétrospectivement, a, depuis lors, vécu et affiné sa foi.

Catholique avec la foi du charbonnier, n'éprouvant aucun doute sur l'existence d'un « Dieu-Univers », plutôt que du Dieu-Créateur de la Bible et des dix commandements, qu'il n'aime guère, Giesbert a passé sa vie à approfondir sa culture chrétienne, philosophique morale – et littéraire, dévorant tout en boulimique, de saint Augustin à Georges Bataille, en passant par François d'Assise, Spinoza, Jack Kerouac et bien d'autres, qui l'ont



aidé à mûrir sa réflexion, guidé dans sa quête, et lui ont tous apporté un petit quelque chose qui lui a permis de se façonner. Non sans errements et métamorphoses. Comme lors de sa période « beatnik » où il « fait le Kerouac », devenant alors lui aussi « un catholique, alcoolique et lunatique ».

Dieu, ma mère et moi, c'est le bréviaire d'un drôle de paroissien, qui, dans chaque œuvre, pensée ou doctrine, en prend et en laisse, et se fabrique sa propre religion : une espèce de panthéisme

sensuel, d'enthousiasme permanent face à l'univers, de mysticisme béat. Et FOG de reprendre à son compte la sublime devise de sainte Thérèse de Lisieux : « *Je choisis tout.* » Qui n'a jamais parlé à un caillou, à un parapluie ou à un ver de terre lui jette la première pierre. Justement, les animaux tiennent une place fondamentale dans la foi de Giesbert. Végétarien comme son maître Plutarque, auteur de *Trois traités sur les animaux* – moins connus que ses *Vies parallèles* –, comme le Poverello, qui considérait tous les animaux comme des créatures de Dieu, donc ses frères, le journaliste-écrivain a opté pour le siècle où il a mené la brillante carrière que l'on sait. Mais sans être dupe des « charmeresses blanches » du monde profane. Il n'est pas sans éprouver, à l'en croire, la tentation du renoncement, de la sainteté.

Il aimerait en tout cas, à l'image de sa mère supportant stoïquement le cancer et trouvant encore le courage, sur son lit de mort, de disputer philosophie avec son turbulent rejeton, pouvoir dire, au moment ultime, ces simples mots que Jean d'Ormesson a choisis pour titre d'un de ses plus beaux livres : « *C'était bien.* »

J.-C. P.

Franz-Olivier Giesbert

Dieu, ma mère et moi

GALLIMARD

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 16,90 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-07-013681-0

SORTIE : 12 JANVIER

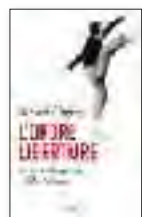


9 782070 136810

4 JANVIER > PHILOSOPHIE France

Onfray au miroir

Après les différents coups d'éclat de **Michel Onfray**, on ne sait trop à quoi s'attendre en ouvrant la « vie philosophique » qu'il propose d'Albert Camus. Surprise : il ne s'agit pas d'une remise en cause. De quoi, alors ?



Déjà faut-il comprendre ce qu'est cette biographie philosophique. La démarche est celle que le penseur avait utilisée contre Freud : il part du postulat nietzschéen selon lequel l'homme et le système qu'il construit sont indissociables. *L'ordre libertaire* propose donc une lecture exhaustive des textes de Camus, croisés avec ce qu'on sait de sa vie et ses notes personnelles. Depuis l'enfance de Camus jusqu'à sa mort, depuis ses dissertations de lycée jusqu'au discours du Nobel, Onfray (re)construit le système de pensée de l'écrivain et en cherche la cohérence. L'ensemble donne un portrait riche et historiquement intéressant.

Mais, deuxième surprise, l'essai devient vite une apologie de l'auteur de *L'étranger*. Il s'agit d'étayer



la thèse suivante : personne n'a voulu reconnaître en Camus le philosophe génial et définitif qu'il était, parce qu'il ne faisait pas partie du milieu germanopratin, monstre polymorphe qui impose à travers les âges son idéologie pleine de ressentiment et d'autosatisfaction. Les méchants : Sartre et Beauvoir en tête, et tout le petit milieu ombrageux et fourbe. Le gentil : Albert Camus, définitivement prolo, honnête et sacrificiel comme l'est toujours le bon petit peuple.

Pourquoi donc vouloir faire du Nobel 1957 une victime ? Au fil des pages une explication s'impose : Onfray s'est pleinement identifié à son objet. Camus, c'est Onfray tel qu'il se voit : le petit garçon parti de rien qui, se hissant jusqu'aux hautes sphères de la philosophie, menace l'ordre de castes de l'élite rive gauche et devient l'homme à abattre. D'où cette complexité du raisonnement (Camus est nietzschéen, mais solaire, et à la fois dionysiaque, démocrate mais en fin de compte plutôt anarchiste, mais sensua-

FANNY TAILLANDIER

Michel Onfray

L'ordre libertaire, la vie philosophique d'Albert Camus

FLAMMARION

TIRAGE : NC

PRIX : 22,50 EUROS ; 608 P.

ISBN : 978-2-08-126441-0

SORTIE : 4 JANVIER



9 782081 264410

12 JANVIER > PSYCHANALYSE France

Les peurs du mâle

Jacques André nous fait entendre la parole masculine sur le divan.



« Parole d'homme ». Cela sonne comme un serment, une promesse, le genre d'affirmation qui fait office de contrat. Sauf qu'au pluriel les certitudes s'estompent, le doute s'installe et le psychanalyste écoute. C'est ce qu'a fait Jacques André. En se fondant sur son expérience et sa pratique quotidienne, au fil des séances et des analysants, l'auteur poursuit sa réflexion sur la psychanalyse, ses contours et son travail sur les états dits « borderline » ou « états limites ».

« Quand il n'y a pas de pénis, on parle de quoi en analyse », lui lance un jour Louis. Ben justement, de tout le reste... C'est-à-dire beaucoup du Phallus ! Dans cette quarantaine de courts chapitres, l'auteur de *L'imprévu en séance* et de *Folies minuscules* (Gallimard, 2004 et 2008) aborde tout ce qui « occupe » les hommes et « encombre » les femmes :

la sexualité, le couple, l'impuissance, la paternité, la quête des origines, la souffrance, la maladie, la mort. Ces saynètes sont autant de coups de sonde dans l'univers de la psychanalyse, sans jargon, avec pour moteur principal le désir d'écouter, d'entendre, de comprendre cet inconscient qui à l'heure des *gender studies* « n'est pas paritaire ».

Chemin faisant, Jacques André, qui dirige le Centre d'études en psychopathologie et psychanalyse (CEPP) à l'université Paris-7 Diderot, n'hésite pas à recadrer quelques expressions galvaudées par l'actualité, comme l'omniprésent « travail de deuil » qui surgit quelquefois là où on ne l'attendait pas. « Une telle promotion se paye toujours d'une perte de sens. »

A l'écoute de ces hommes, le psychanalyste s'insurge contre la tendance à plaquer un peu trop vite des pathologies sur des comportements. « Ce n'est pas parce qu'un instant on ne se reconnaît pas dans la glace que l'on est psychotique, et ce n'est pas non plus parce que l'on connaît des moments délirants et des effondrements dépressifs que l'on

est dépossédé d'un moi capable de s'adapter à l'occasion à la réalité extérieure. »

Evidemment, la sexualité occupe une large part des interrogations de ces analysants, cadres ou professions intellectuelles pour la plupart, dont la caractéristique est bien souvent résumée par une phrase prononcée, qui ne dépareillerait pas dans les *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gouario : « J'ai quand même vécu trois ans avec ces seins-là... », « Les femmes font sans pénis... nous on pourrait pas », « Je suis un junky du sexe » ou « C'est bien le problème, elle m'aime comme elle ».

Dans ce petit livre où l'analyste comme les analysants se confient, on retiendra que l'anarchisme ne marche pas en matière d'inconscient. Impossible en effet de dire « ni Dieu ni Mère »... L. L.

Jacques André
Paroles d'hommes

GALLIMARD,
« CONNAISSANCE
DE L'INCONSCIENT »

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 16,50 EUROS ; 184 P.
ISBN : 978-2-07-012784-9
SORTIE : 12 JANVIER



18 JANVIER > BD France

Je est une autre

Boulet et Pénélope Bagieu, les deux stars de la blogosphère BD, signent ensemble le portrait énigmatique d'une jeune amnésique en quête de son identité.



Assise sur un banc de la capitale, avec juste une larme sur la joue et une piqûre dans le cou, Eloïse Pinson se retrouve sans aucun souvenir. Même le nom inscrit sur ses papiers d'identité ne lui évoque rien. Retrouver le

chemin de son domicile tient très vite de l'épreuve et, devant la porte de l'appartement, elle se demande avec inquiétude ce qu'elle va y trouver : un inconnu étonné, une scène de meurtre, une fête, des preneurs d'otages, un gros lourd avachi devant la télévision, la police, une famille ou un mari en train de la tromper... ? C'est pour elle le début d'une quête angoissée de son identité mystérieusement évanouie.

Entre suspense et comédie, Boulet, au scénario, et Pénélope Bagieu, au dessin, ont construit un jeu de pistes ludique, intrigant et cocasse. Les deux stars de la blogosphère BD, avec chacun un site qui draine quotidiennement plusieurs dizaines de milliers de lecteurs (www.boulet-corp.com et www.penelope-jolicoeur.com), ont notamment publié, avec succès, pour le premier six volumes de *Notes*, chez Delcourt (collection « Shampooing »), et pour la seconde *Ma vie est tout à fait fascinante* et *Joséphine* (J.-C. Gawse-



BOULET ET PÉNELOPE BAGIEU/DEL COURT

witch, *Le Livre de poche*) ainsi que *Cadavre exquis* (Gallimard). Ils suivent cette fois pas à pas les recherches souvent vaines d'Eloïse, prenant un malin plaisir à opposer les maigres indices recueillis par la jeune femme aux fantasmes qu'elle nourrit.

Eloïse doit d'abord se débrouiller au quotidien pour se réintégrer dans son emploi de libraire chez Grambert, dont elle doit réassimiler tous les aspects, de la configuration des lieux aux rapports avec les collègues. En parallèle, espérant se découvrir différente de la personnalité banale qu'elle pressent au contact de l'environnement qu'elle redécouvre, elle se lance à la poursuite d'un je qui lui échappe sans cesse. Elle envisage toutes les options pour expliquer son amnésie, du choc d'une rupture amoureuse à un enlèvement par des extraterrestres. Son métier ne lui donne-t-il pas accès, à travers les livres, à de multiples réalités ?

Au découpage habile de Boulet répond le dessin très frais de Pénélope Bagieu, et ses couleurs vives. La dessinatrice réussit particulièrement ses scènes de nuit. Elles distillent une sourde anxiété qui fait pourtant bon ménage avec le ton léger du récit.

FABRICE PIAULT

Boulet
et Pénélope Bagieu
La page blanche

DEL COURT,
« MIRAGES »

TIRAGE : 30 000 EX.
PRIX : 22,50 EUROS ; 208 P. COUL.
ISBN : 978-2-7560-2672-5
SORTIE : 18 JANVIER





PHOTO C. HÉLIE © GALLIMARD

Picaresque

Partagé entre l'Italie et la France, **Arno Bertina** poursuit une œuvre qui préfère le détour à l'ellipse, toujours en équilibre instable entre la pause et le mouvement.

Arno avec un « o ». Depuis qu'il écrit, il orthographie son prénom de cette façon, une manière de pseudonyme créant une distance entre son état civil et sa personnalité d'écrivain. Cette finale pleine et ronde, conjuguée au patronyme, ça accentue le côté italien, ça a les reflets du fleuve qui coule à Florence. La famille du père d'Arno Bertina ne vient ni de Toscane ni de Rome, où il résida de 2004 à 2005 en qualité de pensionnaire de la villa Médicis. « *Des montagnards, entre Turin et le lac Majeur, une région austère qui ressemble assez peu à l'idée qu'on se fait de l'Italie.* » Mais qu'importe, pour l'écrivain né en 1975 et qui a vécu dans l'Essonne, l'Italie, ce sont les étés de l'enfance, son « *territoire littéraire* ». « *J'aimerais y envoyer tous mes personnages* », confie l'auteur d'*Anima motrix*. L'Italie, c'est sans doute avant tout le coup de pied (en forme de botte) au cul du pays de Descartes où même les jardins sont taillés comme des équations : une intelligence sensuelle qui croque à pleines dents la vie.

Tout dans l'écriture foisonnante, voire touffue, de Bertina s'oppose à la ligne claire d'une certaine fiction française. Le détour plutôt que l'ellipse. Son dernier livre, *Je suis une aventure*, ne déroge pas au style qui caractérise sa biblio-

graphie romanesque. Bertina reste pourtant français, son autre partie, sa patrie mentale. Qu'il le veuille ou non, s'il y a beaucoup de sensations dans ses livres, il y a aussi beaucoup d'idées. *Je suis une aventure* a beau être un roman aux allures de road-movie, il n'en est pas moins existentiel. Là réside tout l'intérêt, la tension, cette tentative de réconciliation entre l'intensité d'un corps qui se donne et l'analyse d'un cerveau qui regimbe. Comme dit Hippocrate : « *Si l'homme n'était qu'un, il ne souffrirait jamais.* »

Le protagoniste de *Je suis une aventure* est un journaliste sportif qui doit faire un entretien avec le tennisman Rodgeur Fédérère (sic), mais manque de bol, au moment où l'interview est commandée – 2008 –, le numéro un mondial se met à perdre une série de matchs et refuse tout contact avec la presse. Le narrateur ne se décourage pas, enfourche sa moto, direction la Suisse, à la rencontre du dieu des courts. Il tombe en panne et également sur le fantôme du Robinson Crusoe de la littérature américaine, Thoreau, l'auteur de *Walden*, qui lui conseille d'abandonner et sa moto et la modernité. Le héros trace sa route, et au milieu du chemin de sa vie, contrairement à Dante, il ne croise pas Virgile mais un hurluberlu, « *aspirant fantôme* » d'un philosophe pas encore mort du nom de Ro-

bert M. Pirsig, auteur d'un *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes...* Et l'aventure de se dérouler sous la double vision contradictoire du chantre de la « stase » (le fait que rien ne bouge) et du héraut du perpétuel mouvement ainsi que du Chautauqua (« *terme indien désignant une réflexion qui se déploie dans le temps* »). Thoreau vs Pirsig, le grand dilemme de la vie.

Un photographe contrarié. Le pigiste à la prose « *littéraire-merdique* » (dixit Jean, le rédacteur en chef) choisit quand même de coller aux baskets de Rodgeur, de tournoi en tournoi, comme on cavale derrière le Graal : car lui seul sait, qui fut depuis 2003 au pinacle de la gloire « *remportant 82 des 85 matchs joués...* », ce que c'est que de gagner puis de perdre.

D'Indian Wells, en Californie, aux rives du Niger, en passant par les Alpes ou Londres, *Je suis une aventure* est l'occasion pour Arno Bertina d'embrasser des paysages naturels ou urbains : « *Je suis un photographe contrarié*, explique-t-il. *Quand j'écris, je recherche ce type impalpable de lumière que peut rendre la photographie, je galope après ce genre d'épiphanie.* » Quitte à ce que se distende le fil du récit. Peu nous en chaut, l'histoire se tisse chemin faisant, c'est l'itinérance même de ce héros précaire.

Bertina, dans sa vie de citoyen et d'écrivain, n'est pas sans engagement : il a cosigné avec François Bégaudeau et Oliver Rohe *Une année en France* (Gallimard, 2007), une enquête sur un pays déchiré entre embrasement des banlieues et « non » à l'Europe ; avec la revue *In-culte*, autour, entre autres, de Jérôme Schmidt, Mathieu Larnaudie et des coauteurs précités, il a défendu une certaine idée de la littérature. Mais la fiction, c'est là que se concentre son véritable engagement : celui qui célèbre la vie.

Beuverie entre copains dans l'arrière-boutique d'une pharmacie ou joyeux bordel d'un lupanar africain, l'auteur de *Je suis une aventure* invente un picaresque philosophique où s'entremêlent les épisodes chaotiques d'une existence toujours en mouvement malgré les regrets (un amour nommé Sylvia) et les suspicions (« *Le sentiment d'étouffer ne se dissiperait pas. D'être ou d'avoir été serré* »), malgré l'incertitude. L'essentiel est de capter cette lueur fugace à fleur de réel, « *la beauté des choses branlantes, fragiles, qui contiennent aussi de l'intelligence* ».

SEAN J. ROSE

Je suis une aventure, Verticales, Arno Bertina, ISBN : 978-2-07-013661-2, 24,90 euros, à paraître le 5 janvier 2012.

1^{ER} FÉVRIER > BD France

Lone Sloane ou l'éternel retour

Philippe Druillet entraîne son héros vieilli dans un ultime tour de piste sur la planète cardinale de son space-opéra rock de papier.



Dans l'univers rock et baroque du grand Philippe Druillet, assemblage hétéroclite de planètes surpeuplées ravagées par les guerres, les pollutions et la misère que le dessinateur a mis en scène dans une douzaine d'albums visionnaires depuis

quarante-cinq ans, *Delirius* occupe une position nodale. Cette planète tout entière vouée aux plaisirs, entre bordel et casino, a donné son nom à un album emblématique du travail de Druillet, un chef-d'œuvre en somme, réalisé avec Jacques Lob au scénario et initialement publié en 1973 chez Dargaud. *Delirius* retraçait l'équipe sauvage qu'y faisait Lone Sloane, son héros récurrent, « néo-Terrien » aux yeux rouges, une sorte de desperado, de chevalier errant des temps futurs. Accompagné de Yearl, un alter ego martien, il s'emparait du trésor accumulé par Shaan, le puissant Imperator de toutes les galaxies tout en circonvenant les redoutables prêtres de la « Rédemption rouge ».

Lone Sloane était né discrètement dès 1966 dans *Le mystère des abîmes* (Losfeld), avant d'apparaître en majesté dans *Les six voyages de Lone Sloane* (1972), un album révolutionnaire où Druillet, par la suite très imité, faisait exploser les limites des planches de bande dessinée. Après *Delirius* et *Gail* (1978), le héros s'efface et revient tour à tour, tout comme son créateur. Celui-ci est toujours plus engagé dans d'autres projets (peinture, design, décoration, projets audiovisuels...). Il est ballotté par les aléas de sa vie personnelle percutée par la disparition prématurée de sa femme, qui lui inspirera le très émouvant *La nuit* (1976), comme par ses aventures éditoriales, de Dargaud aux Humanos, à Stock, Albin Michel et finalement Drugstore.

Dans *Chaos*, son dernier album, en 2000 (1), Lone Sloane tendait vers le mythe. Pour *Delirius 2*, un album à l'histoire compliquée, puisqu'il a été entamé dès 1987 avec Lob, mort

LOB, DRUILLET, LEGRAND/DRUGSTORE



Delirius 2 est un album à l'histoire compliquée puisqu'il a été entamé dès 1987 avec Lob, mort en 1990, repris en 2004 avec Benjamin Legrand avant d'être encore interrompu.

en 1990, repris en 2004 avec Benjamin Legrand avant d'être encore interrompu, il s'incarne à nouveau. Mais c'est un héros vieilli qui, accom-

pagnant Yearl à la recherche de sa fille emmenée sur *Delirius* pour y être prostituée, va retrouver ses vieux démons et ses ennemis de toujours. Un sage un peu fatigué mais dont l'ultime voyage donne une nouvelle occasion à Druillet de manifester son talent graphique. **FABRICE PIAULT**

(1) Voir LH 391, du 1.9.2000, p. 26.

Lob, Druillet, Legrand

Lone Sloane, *Delirius 2*

DRUGSTORE

COULEURS PAR JEAN-PAUL FERNANDEZ

TIRAGE: 10 000 EX.

PRIX: 18 EUROS; 72 P. COUL.

ISBN: 978-2-3562-6024-6

SORTIE: 1^{ER} FÉVRIER



12 JANVIER > ROMAN France

L'abominable vérité de l'être

L'auteur de *Microfictions* fait une rentrée en force avec un roman inspiré d'un effroyable cas d'inceste : l'affaire Fritzl.



Un jeune séminariste abat en pleine messe son ancienne maîtresse dont il a été le précepteur des enfants, le drame inspire à Stendhal l'idée du *Rouge et le noir* ; Dostoïevski lit le procès du poète-assassin lyonnais Lacenaire et imagine le meurtre froid de Ras-

kolnikov dans *Crime et châtiment*. La liste est longue des écrivains qui se nourrissent de faits divers. S'agit-il encore de littérature ou de reportage bien ficelé ? Chez Régis Jauffret, pas de doute, c'est le réel brut arraché au prosaïsme de la vie par la virtuosité de l'écriture. L'auteur d'*Univers, univers* (Verticales, 2003) avait suivi l'affaire Stern. Résultat : *Sévère* (Seuil, 2011), une passion glaçante relatée du point de vue de l'amante homicide du banquier.

Avec *Claustria*, Jauffret mène l'enquête, direction Amstetten, en Basse-Autriche. L'Autriche, patrie de Mozart, Freud, Wittgenstein, Hitler... et Josef Fritzl. Cas d'inceste dépassant l'entendement par son abomination : Fritzl enferme sa fille Elisabeth dans le sous-sol de sa maison pendant vingt-quatre ans et lui fait sept enfants dont six survivent. Les trois aînés vont habiter « en haut » avec lui et



sa femme à qui il fait croire qu'ils ont été abandonnés par Elisabeth désormais enrôlée dans une secte ; les plus jeunes vivront dans la cave avec leur mère, de leur naissance jusqu'à leur libération en 2008. En 2009, Régis Jauffret se rend plusieurs fois sur les lieux du crime, « cornaqué » par son interprète Nina, une Autrichienne de la haute bourgeoisie qui connaît bien la mentalité d'un pays où il est de rigueur d'accommoder tout le monde : de fait, dans l'ancienne « victime » de l'Anschluss, pas de travail de dénazification. Policiers, psychiatres, experts en acoustique... le romancier rencontre tous ceux qui sont censés débrouiller cette monstruosité inédite. Comment comprendre Fritzl ? « *Devant lui la psychiatrie rendait les armes. Un petit homme ennuyeux et gris qui se fondait dans la foule des braves gens et des salauds*

ordinaires dont chacun contribue à grossir la cohorte. » Quant à la version officielle, elle contredit les faits, les spécialistes affirment en privé que la cave n'était pas insonorisée puisque l'eau s'y infiltrait par temps de pluie. Les locataires de Fritzl qui louait le rez-de-chaussée se plaignaient d'entendre des pleurs de nourrissons, des cris de viols et de films porno... C'est que l'image de l'Autriche doit être sauve. « *Ma plus grande angoisse c'est qu'il y ait d'autres caves* », avoue l'auteur de *Claustria* qui rappelle que c'est dans cette nation de carte postale qu'eut lieu l'affaire Kampusch, autre cas de rapt d'enfant et de séquestration.

L'œuvre de Jauffret trahit son intérêt pour les situations « borderline », la face obscure de l'humanité ; ici, c'est de l'opacité du mal qu'il s'agit, mais l'entêtant leitmotiv de *Claustria* est l'angoissante relativité de la vérité – la coexistence d'une civilisation parallèle durant vingt-quatre ans de captivité. Les enfants du sous-sol, tels les hommes dans le mythe de la caverne de Platon prenant les ombres pour le vrai, ne savaient rien d'autre du réel que ce que leur donnait à voir la télévision. SEAN J. ROSE

Régis Jauffret

Claustria

SEUIL

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 544 P.

ISBN : 978-2-02-102251-3

SORTIE : 12 JANVIER



9 782021 022513

11 JANVIER > ROMAN France

En rouge et noir

Une évocation nostalgique des années 1980, incarnées par François Mitterrand.



Tout commence fin 1986, en pleine cohabitation, système inédit en France. François Mitterrand, ainsi qu'il aimait à le faire, dînait avec ses « copains », Roland Dumas et un « gros » jamais nommé, mais où l'on reconnaîtra sans peine Michel Charasse, sans doute chez Lipp. A la table d'à côté, un anonyme seul, en train de se régaler d'un plateau de fruits de mer. Daniel Mercier, cadre financier à la Sogetec. Sa femme et son fils encore en vacances, il s'est accordé une petite folie égoïste. Dès que son illustre voisin s'installe, Mercier est subjugué. Lorsqu'il part, il s'aperçoit qu'il a oublié son chapeau de feutre noir, avec ses initiales gravées à l'or fin à l'intérieur. Que faire ? Le rattraper, rendre à l'Etat son couvre-chef ? Ou bien porter le chapeau ? Mercier, sur une impulsion, s'en coiffe et s'en va. Personne ne le remarque. A partir de là se met en place la brillante et jubilatoire mécanique romanesque imaginée par Antoine Laurain.

Le chapeau de Mitterrand se révèle un talisman. La personnalité de qui le porte éclate au grand

jour, et ses vœux les plus secrets sont exaucés. Ainsi, l'obscur Mercier se voit promu directeur régional à Rouen. Fanny Marquant, la propriétaire suivante, trouve la force de rompre avec son mufler d'amant et d'en faire de la littérature. Pierre Aslan, « nez » tombé dans l'impuissance créatrice et dépressif, retrouve l'inspiration. Et Bernard Lavallière, banquier banal, se lâche dans un dîner chez des bourgeois particulièrement réactionnaires, qui s'acharnent à prononcer « Mittrrand » le nom du Président. Il rectifie, et un papillon de gauche sort de sa chrysalide : Lavallière laisse tomber *Le Figaro* pour *Libé*, adore les colonnes de Buren et la Pyramide du Louvre (en chantier), fréquente la gauche caviar (chez Séguéla), et bazarde toutes ses antiques de famille pour acquérir trois Basquiat ! Scandalisés au début, ses amis reviennent vers lui lorsque la cote de l'artiste explose. Et puis ce Mitterrand risque d'être réélu en 1988. Le chapeau passe de tête en tête, dispensant ses bienfaits à ses possesseurs successifs. On s'étonne seulement que le Président ne fasse rien pour le retrouver. Et si le sphinx de l'Elysée suivait toute l'affaire en coulisses ? « *Laissons faire le destin* », dit-il.

On laisse surtout faire Antoine Laurain, inventeur de ce très joli conte, enlevé et nostalgique. L'auteur, enfant en 1981, s'est soigneusement documenté. En 1986, les rendez-vous coquins se fixaient par Minitel, le JT était présenté par Yves Mourousi, Action Directe semait la terreur dans Paris, Balaïvoine, Coluche et son « mari » Thierry Le Luron tiraient leur révérence. Jeanne Mas était au top. Et François Mitterrand présidait la République. C'est lui, en fait, le vrai héros du roman, qu'on suit à Paris et à Venise, mis en scène à bon escient. Son chapeau incarne un peu de son pouvoir. Les rois de France, jadis, guérissaient les écrouelles. Mitterrand, lui, exauçait apparemment les vœux à l'aide de son feutre noir. Vingt ans après la fin de cette histoire, lors d'une vente à Drouot d'objets ayant appartenu à feu le Président, le PS aurait acquis le fameux chapeau. Verra-t-on bientôt François Hollande s'en coiffer ? « *Je crois aux forces de l'esprit*, a dit Mitterrand en 1994, *je ne vous quitterai pas*. » Et si c'était vrai ? JEAN-CLAUDE PERRIER

Antoine Laurain

Le chapeau de Mitterrand

FLAMMARION

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-0812-7412-9

SORTIE : 11 JANVIER



9 782081 274129

12 JANVIER > ROMAN France

Le retour impossible des « revenants »

Recueillant les récits d'une vingtaine de témoins, la documentariste et essayiste **Virginie Linhart** interroge dans *La vie après le retour douloureux des juifs rescapés des camps dans une France de 1945 violemment indifférente*.



Quand le réel se dérobe, racrochons-nous aux chiffres. Parmi les 76 000 juifs de France déportés vers les camps de la mort, un peu moins de 2 500 revinrent lors de l'année 1945. Pour la plupart de ces « revenants » (terme qui par

son double sens paraît plus indiqué que ceux de « survivants » ou « rescapés »), le plus souvent à peine sortis de l'adolescence, commençait un travail de deuil en même temps que de reconstruction. Un travail quasi impossible dès lors que nul autour d'eux ne voulait vraiment entendre le récit de leur souffrance passée, pas plus que celui de leurs peurs présentes et à venir. Et d'abord celle de vivre et de se montrer ainsi « traître » à ceux qui ne le pouvaient plus. Il n'est pire culpabilité que celle des vivants envers leurs morts. La Shoah alors était un récit indicible à destination de ceux qui ne voulaient pas l'entendre... Les choses en restèrent là (une quarantaine d'années, tout de même) et ce retour



prit parfois, souvent, des allures de nouveau calvaire.

C'est à ce pan, finalement méconnu, de l'histoire du génocide, l'impossible retour, que Virginie Linhart consacre un beau livre douloureux, tout à la fois recueil de témoignages et interrogation sur le temps qu'ils mirent à être livrés, leurs failles aussi. Il fait suite à un documentaire réalisé voici deux ans pour la télévision française, intitulé *Après les camps, la vie*. Ce *La vie après* en est le making of intime et finalement indispensable. A la lecture de cette vingtaine de récits (Simone Veil, Marceline Loridan-Ivens, Ginette

Kolinka ou Sam Braun, parmi d'autres, tout aussi justes, se prêtent à l'exercice), bientôt entremêlés au fil des pages, le lecteur demeure partagé entre l'effroi (les bus qui ramènent à la liberté les déportés sont les mêmes que ceux empruntés pour le voyage aller...) et l'incompréhension (comment avons-nous pu nous montrer si indifférents?). Que firent-ils alors, revenus à travers l'Europe d'entre les morts – ombres errantes autour du Lutetia? Ils se marièrent, travaillèrent et allèrent parfois jusqu'à avoir beaucoup d'enfants... Mais le conte était défectueux, et ainsi que l'indique Ida Greenspan à l'auteure en un mot terrifiant : « *Il n'y a pas de vie après Auschwitz, il n'y a qu'une vie avec.* »

Virginie Linhart est elle-même petite-fille de juifs polonais ayant échappé à la déportation. On sait depuis son magnifique *Le jour où mon père s'est tu* (Seuil, 2008) combien elle s'y entend à décrypter l'éloquence des silences.

Et aussi que celui de son père procédait de celui de son grand-père, et que les enfants de 68 étaient d'abord ceux de 45... *La vie après* est un livre important et juste. En la matière, important parce que juste. **OLIVIER MONY**

Virginie Linhart

La vie après

SEUIL

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 216 P.

ISBN : 978-2-02-102668-9

SORTIE : 12 JANVIER



9 782021 026689

11 JANVIER > ROMAN France

A rebours

Un jeune romancier, **Louis-Henri de La Rochefoucauld**, se construit un univers atypique, avec un rien d'affection.



Louis-Henri de La Rochefoucauld est un jeune homme de 26 ans, aussi brillant que paradoxal. Le jour, il travaille dans la presse branchée, histoire de montrer qu'on peut être un aristocrate descendant d'une des plus grandes familles de France et vivre avec son temps. Et l'on suppose que c'est la nuit qu'il commet ses romans, plutôt enlevés et volontairement anachroniques. *Les enfants trouvés*, qui paraît prochainement, est son troisième depuis 2010, toujours chez Léo Scheer. Notre ami possède à l'évidence beaucoup d'atouts : de la culture – qu'il étale un peu trop parfois, truffant son texte d'allusions et de clins d'œil pas toujours indispensables –, du style (dans le genre chantourné), de l'imagination et de l'humour. On avait beaucoup aimé les deux précédents, surtout *Un smoking à la mer*. Ce n'est pas que celui-ci soit moins réussi, mais on a l'impression que l'auteur a poussé jusqu'au bout son truc : le roman « à re-



Louis-Henri de La Rochefoucauld

bours », l'éloge du dandysme, le *nonsense*. Cela dit, on passe un fort bon moment de lecture en compagnie de son nouveau héros, Waldo des Palladynes. C'est le pseudonyme que s'est choisi un vieux gamin pour oublier son enfance malheureuse. Par chance, il a hérité d'un certain James, majordome de feu Galahad, un aristocrate écossais, toute sa fortune, dont un hôtel particulier parisien déglingué, un château dans les Highlands,

où il ne met jamais les pieds, et une vieille Jaguar mauve sur cales. Mais, Waldo ne s'est jamais remis de la mort de Garance, son seul amour, durant un week-end. A Deauville, forcément.

Aussi, quand il rencontre par hasard, un soir, un espion gamin blond déguisé en Indien d'Amérique chassant le bison dans les rues de Paris, son vieux cœur malade s'emballe. Il le baptise Alfred, l'invite chez lui – en tout bien tout honneur – et, ayant pressenti un esprit d'exception, tente de lui faire découvrir son petit monde. Au passage, Louis-Henri de La Rochefoucauld digresse, bouscule la chronologie, salue J. M. Barrie, l'auteur de *Peter Pan*, et même son ancêtre, le duc François, moraliste du XVII^e siècle auteur de *Maximes*, dont celle-ci : « *Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés.* » Le brio ne serait-il alors que poudre aux yeux ? Le jeune La Rochefoucauld démentira à l'avenir, on l'espère, la sentence de son sévère aïeul. **J.-C. P.**

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Les enfants trouvés

LÉO SCHEER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 174 P.

ISBN : 978-2-756-10361-7

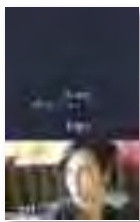
SORTIE : 11 JANVIER



9 782756 103617

18 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Social Network



Charles Valérien a un père « sévère et engoncé » qui a terminé dans un hôpital psychiatrique, une mère qui réussit « convenablement » le gratin dauphinois dominical, une sœur dont le petit ami est attaché d'ambassade

au Caire. Après une école de commerce, son premier emploi l'a conduit à travailler dans un cabinet de consultants en « organisationnel ». Charles a emménagé dans le 16^e arrondissement, dans un appartement sans meubles qui lui vient de sa marraine. Le héros et narrateur du premier roman de **Solange Bied-Charreton** habite en face d'une vieille dame qui ne sort jamais. Voici un jeune homme de son temps qui possède un smartphone avec un forfait illimité, se rend à des « events ». Charles est également un adepte de ShowYou, le plus important réseau social au monde, où il partage ses albums photos avec tous ses contacts, « complices virtuels, proches ou moins proches ».

Sur ShowYou, qui demande une « disponibilité exponentielle », la majorité des gens se presse. « On y retrouvait ses anciens camarades de classe, sa voisine de palier de la petite enfance, une cousine lointaine vue cinq fois entre neuf et douze ans, son professeur de mathématiques de seconde, l'ex d'un ami, à laquelle on pouvait donner des rendez-vous galants, même pour rien, pour se venger, juste », explique Charles, ayant lui aussi pris l'habitude d'y envoyer une vidéo personnelle par semaine. Signalons également qu'il a rencontré la belle Anne-Laure qui a ses « habitudes de café » place Maubert, chante dans un groupe punk et a fait son mémoire de master sur l'écrivain Remy Gauthier. Lequel se trouve être le voisin de Charles...

Roman qui ne se réduit pas à sa toile de fond, *Enjoy* a tout pour lui : une écriture, une ambiance, une manière de montrer le monde d'aujourd'hui où l'on peut être seul bien qu'entouré. Le coup d'essai de Solange Bied-Charreton ne devrait pas manquer de fans. « J'aime », comme on le dit sur un fameux réseau social !

Solange Bied-Charreton

Enjoy

STOCK

TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 18,50 EUROS, 240 P.
ISBN : 978-2-234-07108-7
SORTIE : 18 JANVIER



AL. F.

12 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Lettres d'Océanie

Un premier roman librement inspiré de l'histoire vraie d'un marin vendéen qui vécut dix-sept ans parmi les Aborigènes d'Australie.



En 1894 meurt Narcisse Pelletier, gardien de phare, près de Saint-Nazaire. Un homme tranquille, sans enfants, sans histoire... ou presque. Celui qui naquit un demi-siècle plus tôt avait embarqué comme mousse à bord du *Saint-Paul* avant de se faire abandonner par ses compagnons sur la côte Nord-Est de l'Australie. Il y fut recueilli par une tribu aborigène et resta sans aucun contact extérieur pendant dix-sept ans ! **François Garde**, dont c'est le premier roman, reprend à son compte cette histoire vraie du « sauvage blanc » qui défraya la chronique en son temps. Narcisse fait un tour sur le rivage, et lorsqu'il revient sur ses pas, nulle trace du navire. *Ce qu'il advint du sauvage blanc* commence par cet abandon initial de l'homme occidental dans la nature. Les paysages australiens épousent la solitude du jeune Vendéen. Mais ce que ces pages racontent n'est pas tant cette cruelle mésaventure que la vision (l'observation scientifique) de celle-ci par le vicomte Octave de Vallombrun, membre de la Société de géographie de Paris, de passage en Australie, auquel fut confiée la mission de ramener l'égaré au bercail. Le courrier du voyageur adressé

au président de la Société s'enchaîne dans le récit de vie de Narcisse, rebaptisé Amglo par les Aborigènes et désormais tatoué comme eux. Du désarroi à l'acculturation, toutes les étapes sont retracées de ce long désapprentissage d'une civilisation occidentale sûre de ses valeurs et en passe de coloniser le monde, et de l'acquisition de cette culture immémoriale proche de la terre. Mais *Ce qu'il advint du sauvage blanc* est bien une œuvre de fiction, car bien que sans doute inspiré des Mémoires du matelot vendéen et écrit dans une prose élégante aux accents de véracité historique, l'auteur n'hésite pas à user de sa licence poétique. François Garde fait fi de la concordance des dates. Pour satisfaire aux problématiques du livre, il provoque, par exemple, une audience de Narcisse Pelletier revenu à la « civilisation » auprès de l'impératrice Eugénie, curieuse du rescapé du « désert » océanien. Plus qu'un roman, c'est une réflexion sur l'altérité, et a contrario sur le regard empêché par le complexe de supériorité culturelle : *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, c'est un peu les *Lettres persanes* à l'heure du darwinisme. S. J. R.

François Garde

Ce qu'il advint du sauvage blanc

GALLIMARD, « NRF »

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-07-013662-9
SORTIE : 12 JANVIER



12 JANVIER > PREMIER ROMAN Etats-Unis

Les trois frères

L'Olivier publie *Vie animale*, le premier roman très remarqué aux Etats-Unis de Justin Torres.



Ils sont trois frères aux bras maigres. Trois mousquetaires, trois garnements, « trois petits rois unis pour en avoir encore ». Il y a Manny, Joel et le narrateur, le petit dernier, âgé de 7 ans. Manny a 2 ans de plus que Joel et 3 de plus que le cadet. « On était à moitié laids, à moitié noirs, à moitié sauvages », dit-il. Les sales bambins veulent toujours plus. De chair, de sang, de chaleur, de fracas, de jeux, de musique. De tout ce qui peut alimenter leur vie d'animaux, comme les appelle leur voisin, le Vieux, qui vient des monts Ozark.

Autour d'eux, dans une famille qui ne roule pas sur l'or, on note la présence d'un père portoricain, « Paps ». Celui-ci les corrige à coups de fouet. Il le fait « méticuleusement, avec précision, en prenant son temps », mais peut aussi danser au rythme du mambo de Tito Puente dans la cuisine après avoir bu quelques bières. Blanche, « Ma », leur mère, est « cette créature déracinée de Brooklyn, cette grande

gueule qui larmoyait dès qu'elle nous disait qu'elle nous aimait ». Tombée enceinte dès l'adolescence, maman travaille de nuit à l'usine sur la colline. Son dentiste lui a donné des coups de poing au visage pour faire bouger ses dents. Elle semble persuadée que les enfants changent à 7 ans, qu'ils se durcissent et lui échappent irrévocablement...

Tout ici tient dans la voix qui jaillit de ces pages tirées au cordeau, dans le style poétique et tendu, dans la juxtaposition d'images et de scènes marquantes. Justin Torres, l'auteur du vénérable *Vie animale* paru en 2011 chez Houghton Mifflin Harcourt, est né en 1981 dans l'Etat de New York. Le nouveau prodige des lettres américaines a publié des textes dans *Granta* et dans *The New Yorker*. Laissons le mot de la fin à son parrain littéraire, Michael Cunningham. « *Vie animale* est un diamant brut. C'est un livre unique. Remercions ce jeune homme pour son intelligence et sa férocité. » AL. F.

Justin Torres

Vie animale

L'OLIVIER

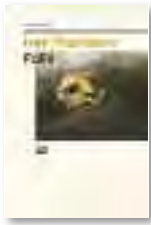
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR LAETITIA DEVAUX
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-87929-820-7
SORTIE : 12 JANVIER



19 JANVIER > ROMAN Afrique du Sud

Le palais imaginaire

Dans une province sud-africaine, deux voisins se prennent au jeu de la construction d'une maison de rêve.



C'est une histoire de voisins de palier. Mais sans palier, observe l'un des protagonistes. Dans *Folie*, le cinquième livre publié par Zoé du Sud-Africain d'origine croate **Ivan Vladislavic**, un homme arrive seul dans une campagne d'Afrique du Sud avec pour tout

bagage une petite valise et installe un campement de fortune sur un terrain en friche. Avec un sens pratique aigu, faisant usage du moindre objet trouvé sur place, il construit son nid de bric et de broc. Son projet : bâtir une maison 100 % récup. Sous l'œil d'un couple de voisins bien tranquille, le nouveau venu monte une tente à deux places, transforme un vieux panneau à vendre en grille à barbecue, mitonne au feu de bois des ragoûts à base d'ingrédients indéterminés, fabrique une tasse à thé avec anse dans une boîte de conserve...

A côté, M. et Mme Malgas ne partagent pas le même point de vue sur ce voisin sorti de nulle part, et si lui, propriétaire d'une quincaillerie, rapidement épaté par son caractère astucieux, l'accueille avec curiosité et bienveillance, elle, « la patronne »,

comme l'appelle son mari, nourrit une défiance qu'elle ne cherche pas à masquer. Sans doute un criminel, pense madame qui se tient à l'écart de « *l'imprudente coalition de son mari avec l'Autre* » tout en épiant à longueur de journée l'étrange bâtisseur autonome. Le quincaillier, de plus en plus attiré par ce qui se passe sur le terrain d'à côté, finit par proposer un coup de main à son architecte-paysagiste de voisin quand celui-ci déclare solennellement le début de la « phase Un » – le débroussaillage –, tandis que la « phase Deux » – la construction – ne paraît jamais vouloir démarrer... Accueilli dans la collection « Ecrits d'ailleurs » comme le remarqué *Clés pour Johannesburg*, paru en 2009, ce roman minutieux, flirtant avec un humour discrètement absurde, édifie un fantasiste chantier mirage où des clous plantés dans le sol dessinent les plans d'une maison imaginaire tandis que les outils, les objets en général, comme animés d'une invisible vie intérieure, assistent au brouillage progressif de la raison. V. R.

Ivan Vladislavic

Folie

ZOÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD) PAR AURÉLIA LENOIR

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 200 P.

ISBN : 978-2-88182-847-8

SORTIE : 19 JANVIER



12 JANVIER > ROMAN Soudan

Le roi cassé

Premier livre traduit en français d'un brillant auteur soudanais.



Dans le vieux Khartoum (jamais nommé), abandonné par les chrétiens, les juifs, les Arméniens qui en faisaient autrefois la vie, la diversité, la richesse, survivent des bandes de gosses, mendiants, camelots, vendeurs à la sauvette, petits voleurs. On les appelle les

chamassi. Ils sont sales, sauvages comme des chiots, et leur seul plaisir consiste à sniffer de la colle, qui leur fait oublier la faim. Certains de ces *chamassi* sont infirmes, comme Kasshi, dont la mère, « la puissante Mariam Karaté », qui le protégeait vient de mourir dans un accident. Il va falloir que le gamin se débrouille par lui-même. Et il ne manque pas d'atouts : il est beau, courageux, intelligent, ses jambes inertes ne l'empêchent pas de « tournerboulé », ses bras et son torse sont surdéveloppés. Et puis il possède un sexe hors norme : celui qu'on surnomme bientôt « le roi cassé » est un vrai étalon avec qui toutes les filles aiment à flirter. Pas au-delà. Il lui faudra attendre un peu, pour jeter sa gourme, d'être employé par un faux cheikh dont il consolera les patientes... C'est là l'une des nombreuses tribulations de Kasshi, narrées par lui-même, mais

aussi contées à la manière orientale par une espèce de Jiminy Criquet, voix de sa conscience qui juge son comportement bien peu orthodoxe. Plus tard, il deviendra à son tour un pseudo-cheikh médium et guérisseur, riche, célèbre, vénéré par ses « victimes » dont il entretient la crédulité.

Souvenirs des enfants des rues est le premier roman traduit en français du journaliste-écrivain soudanais **Mansour el-Souwaim**. Mais le deuxième publié dans son pays, où il a reçu le prestigieux prix littéraire, le Al-Tayyib Saleh Prize. Son livre s'inscrit dans la grande tradition des conteurs orientaux, mais c'est aussi le roman moderne d'un pays refermé sur lui-même, perpétuellement en guerre, qu'El-Souwaim décrit à travers certains de ces enfants. Son intention : dénoncer la misère, l'obscurantisme religieux, la situation des femmes. Même si tout le Soudan, on veut le croire, ne ressemble pas à cette cour des Miracles de Khartoum, le tableau est terriblement efficace. J.-C. P.

Mansour el-Souwaim

Souvenirs d'un enfant des rues

PHÉBUS

TRADUIT DE L'ARABE (SOUDAN)

PAR FRANCE MEYER

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-7529-0512-3

SORTIE : 12 JANVIER



11 JANVIER >

ROMAN Grande Bretagne

Au revoir les enfants



Si l'on ne fait pas forcément de grands romans avec de bons sentiments, on peut parfois en faire avec de grandes idées. C'est tout l'objet du talent singulier et prométhéen d'Antonia S. Byatt, qui dans le paysage

postmoderne de la littérature anglaise contemporaine érige depuis *Possession* (Flammarion, 1993) une cosmogonie faussement néoclassique, authentiquement savante et résolument passionnante. Peut-être toutefois n'avait-elle jamais poussé son projet romanesque jusqu'à ses dernières extrémités ainsi qu'elle le fait dans cet ample et majestueux *Livre des enfants*.

De quoi s'agit-il ? D'enfants donc, et de leurs parents, d'artistes et d'artisans, des privilèges de la fiction et des obstacles de l'Histoire, dans l'Angleterre edwardienne des années 1895 jusqu'à la Première Guerre mondiale. Byatt peint, sans pitié mais avec bienveillance, un

SIÈGE VISSER/FLAMMARION



A.S. Byatt

groupe de ce que l'on appellerait de nos jours des « bobos », réunis autour du mouvement « Arts & craft » (dont Wilde ou Rodin furent les figures tutélaires) et guidés par une même exigence de justice sociale. Le personnage central du livre, Olive Wellwood, est un célèbre auteur de romans et de contes pour la jeunesse (dont la figure est sans doute inspirée de celle, trop oubliée, d'Edith Nesbit, l'auteure du *Secret de l'amulette*, grande conteuse, militante socialiste et inspiratrice de C. S. Lewis ou J. K. Rowling). A. S. Byatt brode avec une maîtrise époustouflante un motif dense autour de la création littéraire et de la nécessité du merveilleux. Les

créatures de Lewis Carroll ou de James Matthew Barrie ne sont pas loin, pas plus que les romans d'Angela Carter. Antonia Byatt a beau se tenir joliment solitaire parmi ses pairs, elle est plus que jamais en flatteuse compagnie. O. M.

A.S. Byatt

Le livre des enfants

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LAURENCE PETIT ET PASCAL

BATAILLARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 690 P.

ISBN : 978-2-0812-3231-0

SORTIE : 11 JANVIER



11 JANVIER > ROMAN Ecosse

Un requiem allemand

Philip Kerr poursuit les tribulations de son héros Bernie Gunther. *Hôtel Adlon* le montre entre Berlin en 1934 et La Havane vingt ans plus tard.



Les fervents lecteurs de sa fameuse *Trilogie berlinoise* (Le Livre de poche) et de ses suites le savent déjà : Philip Kerr aime à jouer sur les époques et à faire naviguer son protagoniste fétiche dans deux périodes. L'excellent *Hôtel Adlon* montre d'abord Bernie Gunther officiant dans le Berlin de 1934. Il n'est plus inspecteur principal à la Kripo à cause de son adhésion à la République de Weimar et son allégeance aux principes fondamentaux de la justice. Au lieu de cela, le voilà détective dans un hôtel. Pas n'importe lequel puisqu'il s'agit de l'hôtel Adlon dont les suites disposent de baignoires de « la dimension d'un U-boat ». Un très chic établissement où, la plupart du temps, tout fonctionne « à la manière d'une grosse Mercedes officielle ».

Notre homme, qui cite volontiers Emmanuel Kant, en vient à tuer d'un coup de poing fatal un policier membre du parti nazi qui lui reprochait de n'avoir pas dénoncé un passant ayant prononcé

des propos calomnieux contre le Führer. Il lui faut aussi enquêter sur le décès d'un client de l'Adlon, mort après une étreinte fatale avec une prostituée. « *Le secret dans ma profession, c'est d'avoir des réponses toutes prêtes aux questions auxquelles les autres n'ont même pas songé* », explique-t-il en essayant de garder la tête froide...

Toujours aussi doué, Philip Kerr – dont le précédent opus, *Une douce flamme* (éditions du Masque, 2010), reparait au Livre de poche – nous entraîne ensuite, en 1954, à La Havane, où Bernie Gunther s'est installé sous un faux nom après un séjour en Argentine. Il se fait désormais appeler Carlos Hausner, roule en Chevrolet Skyline, fume le cigare et boit du bourbon comme Hemingway. Ici aussi, la colère gronde. Le chef des rebelles, un certain Fidel Castro Ruiz, a écopé d'une peine de quinze ans après l'attaque d'une caserne. A son procès, il a prononcé un discours où il affirme : « *L'histoire m'acquittera* »... AL. F.

Philip Kerr

Hôtel Adlon

LE MASQUE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR PHILIPPE BONNET

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 22,19 EUROS ; 510 P.

ISBN : 978-2-7024-3494-9

SORTIE : 11 JANVIER



9 782702 434949

19 JANVIER > HISTOIRE Etats-Unis

Que la fête continue !

Alan Riding s'intéresse aux interrogations et aux cas de conscience des artistes sous l'occupation allemande.



La chose est bien connue : pendant les quatre années que dura l'occupation nazie, les peintres ne cessèrent pas de peindre, les musiciens ne cessèrent ni de jouer, ni de composer, les écrivains ne cessèrent pas d'écrire, etc. La gent artistique se comporta, au fond, à l'image de la masse des Français : pas très résistante, plus souvent collaborationniste (avec une ferveur inégale) et, dans sa grande majorité, attentiste. C'est d'ailleurs sans doute pour cela qu'à la Libération le public n'en voulut ni à Maurice Chevalier, ni à Tino Rossi, ni à tant d'autres de leur attitude parfois ambiguë.

En vérité, la vie culturelle sous l'Occupation est de ces sujets largement rebattus, qui ont déjà fait l'objet d'une masse imposante d'études et il est peu probable que les années à venir apportent de nouveaux éléments dont on serait encore dans l'ignorance. La limite de l'ouvrage d'Alan Riding est aussi son avantage : c'est un livre de journaliste. Ancien chef du bureau parisien du *New York Times*, puis spécialiste, pour le

même quotidien, de la vie culturelle dans l'Union européenne, Alan Riding est aujourd'hui à la retraite. Son volumineux portrait de la vie culturelle sous la botte nazie, paru en 2010 chez Knopf, n'est donc pas un travail d'historien : Riding n'exhume aucune archive inédite. En revanche, il a lu tout ce qui s'est publié sur le sujet. Il a par ailleurs complété sa documentation par des entretiens avec quelques témoins survivants de cette époque, comme Danielle Darrieux, Micheline Presle, Marcel Carné, le danseur Jean Babilée ou la peintre Leonora Carrington. De cette masse d'informations, Riding a tiré une fresque vivante, anecdotique, qui tout en s'intéressant à une tribu très réduite – les artistes – restitue tout le bouillonnement culturel de cette époque, dans ses diverses composantes, en ne se limitant d'ailleurs pas la capitale, malgré ce que laisse entendre le sous-titre. Son livre est sans doute, à ce jour, la meilleure synthèse sur le sujet.

DANIEL GARCIA

Alan Riding

Et la fête continue. La vie culturelle à Paris sous l'Occupation

PLON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GÉRARD MEUDAL

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 23,90 EUROS ; 448 P.

ISBN : 978-2-259-21481-0

SORTIE : 19 JANVIER



9 782259 214810

18 JANVIER > TRAITÉ Rome

Votez Cicéron



Au regard du contexte politique actuel, Laure de Chantal, qui dirige aux Belles Lettres la collection « Classiques en poche », a eu une excellente idée éditoriale en proposant ce petit bijou retrouvé.

C'est en 64 avant Jésus-Christ que Quintus Tullius Cicero (en français, Cicéron) adresse à Marcus, son aîné, sa *Lettre à mon frère pour réussir en politique*. Cette année-là, Marcus, avocat célèbre et écrivain réputé, brigue, au terme d'un *cursus honorum* classique, la magistrature suprême, le Consulat. A ce moment de l'histoire romaine, les consuls étaient deux, élus pour un an, non renouvelables, et détenaient encore un pouvoir exécutif considérable. Le Sénat demeurant l'organe principal de décision. En -64, Marcus a 42 ans, Quintus 39. Non point issus de l'aristocratie sénatoriale de l'*Urbs*, ce sont des *homines novi* appartenant à l'ordre équestre, considérés comme des parvenus montés à Rome. Mais Marcus est riche, et il va se trouver au cœur des luttes qui vont opposer les grands fauves politiques d'alors : César contre Pompée, Octave contre Antoine. Cicéron est plutôt pompéien. Mais il retournera sa toge plusieurs fois, ce qui finira par lui coûter la vie : les frères Cicéron seront exécutés en -43 sur ordre d'Antoine.

Mais en attendant, bien vivants, l'un essaie d'aider l'autre pour sa campagne. Ses conseils : sers-toi de ton éloquence, rappelle à tous tes amis, tes « clients », ce qu'ils te doivent. Ne ménage pas tes adversaires. Gagne-toi de nouveaux soutiens par tes largesses, crée-toi un réseau d'ambitieux, y compris dans le peuple, montre-toi au forum le plus souvent possible. Parle beaucoup, sois munificent, promets tout, ne refuse rien, tu verras bien ce que tu feras quand tu seras élu... Marcus Tullius Cicéron fut élu consul en 64, exerça son mandat en 63 et déjoua plusieurs conjurations.

A Rome, un proverbe disait « *la roche Tarpéenne* » – d'où l'on précipitait jadis les condamnés à mort –

est proche du Capitole », siège du pouvoir. Puissent ceux qui nous gouvernent, comme ceux qui y aspirent, lire et méditer Quintus Cicéron. Même si aucun homme politique d'aujourd'hui, ne songerait à suivre pareils conseils...

J.-C. P.

Quintus Tullius Cicéron

Lettre à mon frère pour réussir en politique

LES BELLES LETTRES

TRADUIT DU LATIN

PAR L.A. CONSTANS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 2,80 EUROS ; 120 P.

ISBN : 978-2-251-44431-4

SORTIE : 18 JANVIER



9 782251 444314

19 JANVIER > ROMAN Portugal

Afortunada

Sur vingt ans, à travers un groupe de cinq chanteuses, une microsociété et le Portugal au cœur d'une nuit de vérités.



La nuit est l'unité de **Lidia Jorge**. L'écrivaine portugaise a souvent fait tenir ses histoires polyphoniques dans cet espace-point de bascule où elle peut dilater le temps à sa guise. Il y avait celle du passage à l'an 2000 dans *Nous combattons l'ombre* (Métailié, 2008). Ici, *La nuit des femmes qui chantent* est à la fois « la nuit de l'empire instantané » – celle d'un spectacle qui se tient dans un ciné-théâtre de Lisbonne en 2008 – et la « nuit parfaite » de 1987 où cinq jeunes femmes venues de la périphérie de l'Empire portugais perdu se sont rencontrées pour former un groupe de chanteuses. Entre ces deux nuits, un récit tricoté de secrets et de mensonges.

La narratrice, Solange de Matos, est la plus jeune de ce groupe vocal constitué autour de la *maestrina* Gisela Batista. C'est aussi l'auteure des paroles de leurs chansons. Vingt et un ans après la formation de leur quintet, elle retrouve trois de ces amies à l'occasion d'un show où brille l'ancienne *chef de chœur* devenue vedette. En public, la charismatique Gisela raconte leur histoire, fait des révélations... Mais la narratrice, elle, n'a pas la même histoire à raconter. « *Au bout de tout ce temps, je retourne à ce moment comme s'il avait eu lieu ce matin même.* » En 1987, elle avait 19 ans. Etudiante, elle vivait dans une pension à Lisbonne dans le souvenir des lieux de son enfance : la plantation de thé, où avait travaillé son père au Mozambique, et la ferme de Sobradinho, où ses parents avaient déménagé leur vie après leur retour forcé d'Afrique. C'est à elle que

« le dieu des petites poésies » offrira les paroles de la chanson *afortunada* (« la chanceuse ») qui deviendra le tube de leur groupe. Elle a été présentée à la chanteuse par les sœurs Alcides, mezzo et soprano, formées au Conservatoire. Le cinquième membre étant Madalena Micaia, l'*african queen*, serveuse dans un restaurant venue des rives de l'océan Indien, celle qui détenait la « belle voix jazzistique » du groupe. Et puis il y a aussi l'ancien danseur, João de Lucena, chorégraphe de notoriété internationale, qui a appris aux cinq femmes la discipline du mouvement. La narratrice se souvient de Gisela qui n'était ni particulièrement belle, ni particulièrement bonne chanteuse mais qui exerçait sur toutes une puissante force d'aimantation et avait de l'ambition pour cinq. Elle revient dans le garage-salle de répétition des bords du Tage où elle a dû, comme les autres, jurer de se soumettre sans réserve aux objectifs de gloire.

On retrouve l'obsession de Lidia Jorge de lutter contre l'oubli, son projet littéraire : rendre justice, témoigner pour les sans-voix et confronter les voix d'une même histoire comme autant d'éclats de réalité. Car pour elle, le crime définitif consiste à oublier le crime en le recouvrant d'un linceul de silence. L'auteure de *La couverture du soldat*, dont la prose dense contient ici une nouvelle force d'enveloppement, boucle toujours hypnotique mais plus lisible, donne un de ses romans les plus fascinants.

V. R.

Lidia Jorge

La nuit des femmes qui chantent
MÉTALIÉ

TRADUIT DU PORTUGAIS
PAR GENEVIÈVE LEIBRICH
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 22 EUROS / 310 P.
ISBN : 978-2-86424-848-4
SORTIE LE 19 JANVIER



12 JANVIER > HISTOIRE France

Trois heures de révolution



A l'automne 1812, Napoléon commence à connaître de sérieux revers. La Grande Armée s'apprête à se figer dans la Russie glaciale. En France, l'adhésion à l'empereur conquérant s'essouffle. Un homme va

tenter de profiter de la situation. Il s'appelle Claude-François Malet. **Thierry Lentz**, historien qui connaît bien le premier Empire – il est directeur de la Fondation Napoléon – a souhaité rendre justice à ce personnage qui essaie de renverser le pouvoir le 23 octobre 1812. Bénéficiaire de l'éloignement de l'Empereur, donc de communications très difficiles, il annonce que Napoléon a péri dans Moscou en flammes et la formation d'un gouvernement provisoire ainsi que la fin de la guerre. Durant la matinée, il parvient avec quelques complices à se rendre maître de Paris, jusqu'à l'état-major de la place Vendôme qui n'est pas dupe de la supercherie et se saisit du conspirateur. L'intérêt de ce livre réside dans l'exploration de cette demi-journée qui ébranle le régime et fait rire l'opinion publique. Surtout, elle montre que la dynastie fondée par Napoléon ne s'est pas implantée en France puisqu'on ne pense pas au roi de Rome pour la succession. Quant à Malet, il sera fusillé pour cette révolution qui n'aura duré que trois heures.

LAURENT LEMIRE

Thierry Lentz

La conspiration du général Malet
PERRIN

TIRAGE : NC
PRIX : 20 EUROS / 340 P.
ISBN : 978-2-262-03238-8
SORTIE : 12 JANVIER



12 JANVIER > ROMAN Danemark

Le maître et Mikaël

Phébus remet sur le devant de la scène l'œuvre du Danois **Herman Bang** avec *Mikaël* que Dreyer porta à l'écran.



Fils de pasteur, aristocrate et homosexuel, Herman Bang (1857-1912) fut l'une des grandes figures des lettres danoises. Et cela dès ses débuts avec un roman autobiographique, *Famille sans espoir*, qui lui valut un procès pour atteinte aux bonnes mœurs. « *Un être humain aime un autre, mais il ne peut jamais le posséder totalement : c'est le sujet de tous les livres de Bang* », rappelle Klaus Mann qui loue la foi qu'il vouait à la vie. Chez Phébus, Daniel Arsand entreprend de remettre son œuvre – une œuvre que sa traductrice Elena Balzamo estime marquée « par le

mal de vivre et la résignation » – à la lumière. Mi-janvier, on retrouvera ainsi en « Libretto » *Les quatre diables* (Esprit ouvert, 1999) et, en grand format, ce *Mikaël* que Carl Th. Dreyer porta à l'écran en 1924.

Avant-dernier roman de son auteur, drame en cinq actes unanimement salué par la critique, le volume date de 1904. Klaus Mann, encore lui, y voit « le roman d'amour le plus triste de tous les temps ». A Paris, à la fin du XIX^e siècle, Claude Zoret converse dans son atelier avec le Tchèque Mikaël qu'il a connu à Prague. Lorsque le pâle jeune homme de 17 ans venait lui montrer ses dessins. Le maître, qu'on sait inspiré de Claude Monet, l'avait alors pris sous son aile et en avait fait son modèle. Voici un peintre à l'imposante barbe noire qui se décrit comme « un vieillard, vieux et gris ». Zoret est veuf, se sent seul au monde.

Après avoir hésité, il accepte de réaliser le portrait de la princesse Lucia Zamikof. Une fameuse dame du monde dont la beauté n'échappe pas à Mikaël. Un Mikaël qui se montre de plus en plus dépensier et cherche à se libérer de l'emprise d'un mentor avec lequel il entretient une relation amicale et artistique ambiguë... Il faut sans tarder découvrir ou redécouvrir l'univers de celui qui était né dans l'île d'Als, sur la côte orientale du Schleswig, refusa le Nobel et mourut en exil, au cours d'une tournée de conférences aux Etats-Unis.

AL. F.

Herman Bang

Mikaël
PHÉBUS

TRADUIT DU DANOIS
PAR ELENA BALZAMO
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 19 EUROS / 192 P.
ISBN : 978-2-7529-0576-5
SORTIE : 12 JANVIER



18 JANVIER > **ESSAI** France

Voyage au centre de la tête

Monique Atlan et Roger-Pol Droit ont mené une vaste enquête sur les révolutions scientifiques qui bouleversent nos vies.



Non, ce n'est pas un livre sur le cerveau, mais sur la façon dont nous nous pensons et dont nous pensons le monde à l'aune des récentes révolutions scientifiques.

Pour cela, Monique Atlan et Roger-Pol Droit ont mené une vaste enquête internationale. Elle est productrice et animatrice du programme littéraire quotidien « Dans quelle étagère » sur France 2, mais elle fut longtemps journaliste à *Sciences et Avenir*. Lui est philosophe, enseignant à Sciences po, chroniqueur au *Monde*, au *Point* et aux *Echos*. Le duo était donc parfaitement équipé pour ce voyage au centre de la tête.

A la différence de nombreux ouvrages qui dressent des plans sur la comète, nos deux Rouletabille se sont limités à un état des lieux. Pour cela, ils sont allés à la rencontre d'une cinquantaine de spécialistes, certains modérés, d'autres radicaux, qui leur ont expliqué leurs travaux et ce que l'on peut en attendre. Ils sont physiciens, généticiens, informaticiens, bidouilleurs du vivant ou biologistes responsables, techniciens de l'improbable ou ingénieurs lucides, penseurs délirants ou moralistes prudents. Tous ont un point commun :



Monique Atlan et Roger-Pol Droit

ils parlent d'un monde qui existe déjà, en région parisienne ou en Californie.

A l'amorce de chaque réflexion, il y a donc des faits. C'est ce qui rend cette investigation captivante. Les grands thèmes de chaque partie (le cerveau, le temps, le corps, etc.) sont remis en perspective avec des « pauses » philosophiques, très accessibles, sur ce monde qui bascule de l'homme à l'*Humain*, comme l'indique très bien ce titre nietzschéen.

On y voit ainsi se dessiner des hommes machines, des hommes totalement réparés, des hommes aux capacités cérébrales étendues, des hommes aux cellules reprogrammées pour tout faire, des hommes quasi immortels, une huma-

nité 2.0 performante et sans âme. Autant de transformations plus ou moins ahurissantes qui en disent long sur notre imaginaire et la façon dont nous nous envisageons.

Entre sciences et fantasmes, le voyage auquel nous invitent Monique Atlan et Roger-Pol Droit montrent bien le décalage entre ces mutations scientifiques et les réflexions sur l'humain. Entre la confiance et la défiance, il rappelle aussi que les savants racontent et se racontent des histoires...

L'ouvrage paraît à un moment où les interrogations sur l'humain resurgissent. On en a une illustration avec l'ouvrage de Jean-Marie Delassus, *Neuroscience de l'être humain* (Encre marine, 18 janvier) dans

lequel ce médecin considère lui aussi que la philosophie a son mot à dire dans le champ scientifique. Car le grand mérite de l'enquête intellectuelle de Monique Atlan et Roger-Pol Droit est de souligner que la science n'est pas seule à dire la vérité. Voici donc, au sens fort du terme, le premier grand livre politique de 2012. Oui, le monde est bien ce qui advient.

L. L.

Monique Atlan et Roger-Pol Droit

Humain. Enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies

FLAMMARION

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 22,90 EUROS ; 560 P.
ISBN : 978-2-08-124908-0
SORTIE : 18 JANVIER



9 782081 249080

19 JANVIER > **HISTOIRE** France

La guerre des gosses

Manon Pignot raconte 14-18 à travers le regard des enfants.



Dans *La guerre des crayons* (Parigramme, 2004), Manon Pignot racontait comment des petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre. Elle a élargi son propos pour sa thèse de doctorat dont est tiré *Allons enfants de la patrie*. A l'aide de nombreux témoignages

et de documents, avec quelques incursions dans les fonds anglais et allemands, elle aborde les étapes marquantes du déroulement de 14-18.

L'ouvrage est novateur à double titre. D'abord parce qu'il ne traite pas des enfants dans la guerre mais de la guerre vue par les enfants, ensuite par la méthode qui est mise en place. Cette jeune historienne qui enseigne à l'université de Picardie - Jules-Verne a choisi les faits puis a observé la manière dont ils étaient vus par les enfants.

De la déclaration de guerre à l'armistice, nous re-

gardons ainsi la Grande Guerre à travers Yves Congar, qui n'est pas encore l'un des théologiens les plus influents de Vatican II, ou Françoise Marlette bien avant qu'elle ne devienne célèbre et psychanalyste sous le nom de Dolto.

Comme chez les adultes, on constate le surgissement de la peur, des blessures et du sang. La mort devient quelque chose de concret pour ces gosses. Les enterrements se multiplient, les femmes prennent le voile du deuil et des villages entiers finissent par n'arborer qu'une seule couleur : le noir. On remarque aussi que la faim, le froid, le jeu et le rapport au temps varient entre la zone occupée et l'arrière. Vue des enfants des campagnes, la guerre est lointaine. Près des bombardements, elle est douloureuse.

Ce qui manque le plus, c'est évidemment le père, ce père à qui l'on se doit d'écrire, par devoir, par patriotisme, pour maintenir cette image qui n'a jamais été aussi forte depuis qu'elle s'est éloignée. Manon Pignot estime ainsi que parmi de nom-

breux changements sociaux, la Grande Guerre a réinventé l'image du père. Cette nouvelle paternité qui s'exerce à distance.

Avec le retour des pères, la sortie de la guerre est envisagée comme une sortie de l'enfance avec souvent la mort en mémoire. « *Les enfants endeuillés ne portent pas seulement le deuil d'un père ou d'un frère ; d'une certaine manière, ils portent également la mémoire de tous les combattants tombés au champ d'honneur et de la raison pour laquelle ils sont morts : la mémoire de la guerre.* »

Car derrière ces enfants, on trouve les pères. Des pères qui ne se doutent pas que ces enfants feront à leur tour la guerre vingt ans plus tard...

L. L.

Manon Pignot

Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre

SEUIL

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 24 EUROS ; 448 P.
ISBN : 978-2-02-103082-2
SORTIE : 19 JANVIER



9 782021 030822



DROITS RÉSERVÉS GRASSET

Un Chinois qui n'a pas l'accent

Afin d'écrire son roman, **Chan Koonchung** a laissé Hongkong pour Pékin.

Je voulais être en première ligne afin d'assister au grand spectacle de l'ascension chinoise, vue de l'intérieur », explique Chan Koonchung. Aussi, en 2000, décide-t-il de quitter la douillette Hongkong, où avait émigré sa famille dès 1956, pour s'installer à Pékin. Démarche peu commune en Chine, où les intellectuels et les artistes, s'ils veulent s'exprimer librement, ont plutôt tendance à s'expatrier. « Naturellement, je savais que ma vie serait différente, poursuit l'écrivain. En Chine, je ne peux pas dire tout ce que je veux. C'est pourquoi j'ai mis toutes mes idées dans mon roman, sans m'autocensurer. Jusqu'à présent, les autorités n'ont pas réagi officiellement, et je n'ai pas eu d'ennuis. Mais le Parti communiste chinois est imprévisible, délibérément ! » Son roman, *Shengshi : Zhongguo 2013* (devenu en français : *Les années fastes*), est paru à Hongkong en 2009. Pas en Chine, où

« toute l'édition est, directement ou non, aux mains de l'Etat ».

Sous les apparences d'une fiction légèrement décalée dans le temps, il s'agit d'un tableau satirique de la Chine d'aujourd'hui, emportée dans un tourbillon infernal. Alors que le reste du monde est en proie à un véritable tsunami économique, l'ancien empire du Milieu vit dans une incroyable euphorie. Les Chinois consomment, s'empiffrent et s'amuse. Jusqu'au jour où certains se rendent compte qu'ils sont sous surveillance d'un Big Brother rouge, lequel élimine tout ce qui dérange : les dissidents, les pauvres et même un mois du calendrier ! Et c'est un écrivain, élevé entre Hongkong et Taïwan, qui va dévoiler le vrai visage de son pays...

Transparente, la fable a remporté un beau succès, à Hongkong et à Taïwan, justement. Salué par la presse anglo-saxonne, *Shengshi : Zhongguo 2013* est en cours de traduction dans

une douzaine de pays. Quant à la Chine, quelques exemplaires y sont d'abord passés en contrebande. Le roman s'est retrouvé piraté sur Internet, suscitant de nombreuses réactions de blogueurs. Face à quoi Chan Koonchung s'est réapproprié son texte, corrigeant les fautes qui y avaient été insérées, mais ne maîtrisant absolument pas le phénomène : « *J'ignore combien d'exemplaires de mon livre circulent actuellement en Chine*, dit-il, *et je ne toucherai évidemment pas de royalties !* » Peu lui chaut. Tout en gardant sa nationalité hongkongaise, laquelle peut constituer un bouclier en cas de problèmes avec la censure d'Etat, il savait qu'il prenait des risques.

Chine des villes et Chine des champs. Né à Shanghai en 1952, M. Chan appartient à la génération de la Révolution culturelle. « *Si j'avais vécu en Chine, je serais devenu Garde rouge* », plaisante-t-il à moitié. Heureusement pour lui, ses parents, importateurs de vêtements, ont choisi Hongkong. Où Koonchung a grandi, sans jamais se désintéresser de ce qui se passait dans sa patrie, ni dans le reste du monde. Journaliste, il a travaillé pour la presse anglaise, a fondé le magazine *City* en 1986, qu'il a revendu en 1999. Ensuite, il a créé une ONG écologiste, a été membre de l'état-major de Greenpeace jusqu'en 2011. Il a beaucoup voyagé, publié des essais et des recueils de nouvelles. Et puis ce roman, son premier. « *Jusqu'à présent*, dit-il, toujours pince-sans-rire, *j'étais un auteur pour happy few*. » Son statut est peut-être en train de changer, de se « mondialiser ». A l'image de la Chine elle-même. Ou plutôt des Chines. « *Car il y a beaucoup de Chines en Chine*, explique M. Chan, *même si on exagère le fossé entre la Chine des villes et celle des champs : avec 800 millions de portables, même les paysans en possèdent. Les internautes chinois sont 500 millions, dont de nombreux jeunes de la campagne.* »

Chinois bien particulier, dont ses concitoyens, avant même qu'il ouvre la bouche, devinent à son accent qu'il n'est pas « de chez eux » – il parle le shanghaien, le cantonais, le mandarin et l'anglais, a écrit son livre dans un « *chinois standard* » –, on sent Chan Koonchung fasciné par son pays, dont il a fait en quelque sorte le laboratoire de sa création : il travaille actuellement à un autre roman sur la Chine d'aujourd'hui, même s'il confie qu'il n'est pas « sûr de le terminer ». Mais quel écrivain est-il jamais certain d'achever le livre en chantier ?

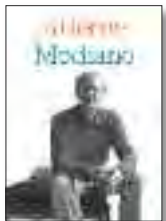
JEAN-CLAUDE PERRIER

Les années fastes, Chan Koonchung, traduit du chinois par Denis Bénéjam, Grasset, 384 p., 20 euros, mise en vente le 11 janvier.

18 JANVIER > LITTÉRATURE France

A la recherche de Patrick Modiano

L'Herne consacre l'un de ses fameux « Cahiers » à l'œuvre de Patrick Modiano.



Pour les amateurs de l'univers lancinant de Patrick Modiano, les rentrées de janvier sont décidément réjouissantes. Après avoir plongé l'année dernière avec le plus grand intérêt dans l'enquête de Denis Cosnard (*Dans la peau de Patrick Modiano*, Fayard), lequel s'attachait à éclairer les zones d'ombre de la biographie de l'auteur de *Villa Triste*, voici que l'on s'apprête aujourd'hui à dépiauter le passionnant « Cahier de l'Herne » qui lui est consacré.

Dirigé par Maryline Heck et Raphaëlle Guidée, ce travail remarquable revient sur « plus de quarante années d'écriture et quelque vingt-cinq romans et récits », offrant au lecteur un parcours guidé à travers l'œuvre « réputée monocorde – à tort » d'un homme entré en littérature à 23 ans, quand « déjà sa mémoire précédait sa naissance ». On trouvera ici maintes pépites. A commencer par *La vie collective est étouffante*. Un étonnant texte de mai 1961, rédigé lorsque le jeune Patrick était pensionnaire au collège Saint-Joseph de Thônes, en Haute-Savoie, et qu'il apprenait du mieux qu'il pouvait à se familiariser « avec l'ennui ».

Le copieux volume fourmille de témoignages précieux sur un écrivain « né chez Gallimard », à en croire Robert Gallimard qui fut son premier éditeur ainsi qu'un ami. Ne pas rater le texte qui se penche sur le Modiano préfacier de Marcel Aymé, Joseph Roth ou François Vernet. Ou la grande interview accordée à Antoine de Gaudemar, où Modiano explique que le cinéma lui a appris « des techniques romanesques ». Encore moins la pièce de choix : une nouvelle méconnue, et modianesque en diable, *Le temps*, qui date de juillet 1983.

Le copieux volume fourmille de témoignages précieux sur un écrivain « né chez Gallimard », à en croire Robert Gallimard qui fut son premier éditeur ainsi qu'un ami. Ne pas rater le texte qui se penche sur le Modiano préfacier de Marcel Aymé, Joseph Roth ou François Vernet. Ou la grande interview accordée à Antoine de Gaudemar, où Modiano explique que le cinéma lui a appris « des techniques romanesques ». Encore moins la pièce de choix : une nouvelle méconnue, et modianesque en diable, *Le temps*, qui date de juillet 1983.



Patrick Modiano en 1966

L'Herne revient sur « plus de quarante années d'écriture et quelque vingt-cinq romans et récits ».

On s'attardera aussi sur les pertinentes analyses quant à la place et l'importance de *Dora Bruder* (Gallimard 1997, repris en « Folio ») dans sa bibliographie – et les rapports pour le moins complexes que Modiano eut alors avec Serge Klarsfeld. Parmi les plus remarquables contributions du lot, on ne peut que saluer celles de Didier Blonde, de Fabrice Gabriel ou de Pierre Pachet. Marie Darrieussecq, quant à elle, tord le cou avec intelligence à tous les clichés d'usage parfois employés à propos de Modiano, soulignant au passage la force de son « écriture bien tempérée », de son « écriture à vif ».

On l'aura compris, l'ensemble brosse un passionnant portrait en creux du « Saint-John Perse du roman », pour reprendre le mot de Romain Gary après sa lecture de *Rue des boutiques obscures* (prix Goncourt 1978). Un sauvage, un obsessionnel capable de rester immobile pendant des heures, un infatigable piéton de Paris. Un « détective métaphysique », selon Dominique Zehrfuss, son épouse et complice depuis septembre 1970.

Quand on l'interroge sur la conception d'un « Cahier » dont l'iconographie est également des plus soignées, Maryline Heck explique que l'écrivain s'est montré très généreux, en confiance, avec elle et Raphaëlle Guidée qu'il a reçues chez lui pendant de longs après-midi. Patrick Modiano, dit-elle, a accepté toutes leurs propositions, leur a fait quelques suggestions, leur a donné des pistes, leur a ouvert documents et correspondances. Le résultat ne peut que réaffirmer haut et fort l'importance et la pertinence d'un prosateur qui n'a manifestement pas fini de traquer les fantômes.

ALEXANDRE FILLON

Cahier dirigé par Maryline Heck et Raphaëlle Guidée
Modiano

L'HERNE

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 39 EUROS ; 280 P.
ISBN : 978-2-85197-167-8
SORTIE : 18 JANVIER

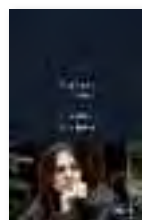


9 782851 971678

18 JANVIER > ROMAN France

Faux témoignage

Stéphanie Polack signe un roman torturé qui repose sur un douloureux secret de famille.



Pour son deuxième roman après *Route royale* (paru chez Stock en 2007), Stéphanie Polack a encore poussé le curseur d'un cran. Plus intense, plus torturé que le précédent, *Comme un frère* est une espèce d'autofiction, où l'écrivain se déguise en Diane, une fille com-

pliquée qui a des comptes à régler avec la terre entière. Avec son psy, qu'elle voit deux fois par semaine et qu'elle accuse de l'escroquer parce qu'elle ne parvient pas à se confier à lui. Avec son copain Serge, un journaliste-écrivain avec qui elle a tissé une étrange relation amoureuse – sans sexe. Avec sa famille, des bourgeois juifs un peu déclassés dans les très chics Yvelines où ils vivent. Avec elle-même, surtout. Mal dans sa peau, solitaire, qui calme son angoisse dans de longues dérives automobiles, où elle roule pour le plaisir de rouler, vite et la musique à tue-tête, en espérant peut-être « voir la mer ».

Justement, c'est parce qu'il voulait « voir la mer », lui aussi, larguer les amarres de sa pauvre existence et du *Tiburon*, le voilier qu'il envisageait de se faire construire, qu'un certain Jacques Fesch, l'oncle par alliance de Diane, est devenu,



Stéphanie Polack

en 1954, un criminel. Afin de se procurer l'argent de son rêve, ce jeune bourgeois désœuvré, immature, n'a rien trouvé de mieux que de braquer un agent de change au 39 de la rue Vivienne, M. Silberstein. Après l'avoir violemment frappé, Fesch, dénoncé par son propre complice, s'est lancé dans une cavale meurtrière, tirant sur ses poursuivants, sur les passants, finissant par tuer un agent de police avant d'être arrêté. Jugé en 1957, condamné à mort, sa grâce rejetée par le président Coty, Fesch a été guillotiné le 2 octobre 1957. Il avait 27 ans et, semble-t-il, trouvé dans sa cellule la voie de la sainteté. Il fut même question de le béatifier.

Diane, elle, qui aurait tant voulu le connaître, refait l'enquête, cinquante ans après. Non point pour excuser Fesch, qu'elle traite sans arrêt de

« petit con », mais pour tenter de comprendre ses motivations, son *modus operandi*, et aussi le déroulement de son procès. Son avocat, Paul Baudet, catholique et homosexuel, a-t-il adopté la bonne stratégie ? Pour ce faire, comme si elle était un « faux témoin », Diane-Stéphanie s'est documentée sur les années 1950, le contexte politique, la presse, les voitures et les armes à feu. Elle a minutieusement épluché les minutes du procès, fouillé dans la mémoire de sa famille – qui aurait sûrement préféré que cette histoire reste enfouie – et lu les lettres de Fesch, notamment à sa belle-mère, la grand-mère de Diane. *Comme un frère* est un livre complexe, composite, dont se dégage une impression oppressante. A cause du style paroxystique de Stéphanie Polack, qui use et abuse d'anachronismes et de facilités (genre « pété de thunes »). Comme une bonne élève qui cochonnerait son devoir pour quelque obscure raison. Rarement quelqu'un a écrit avec autant de rage. Espérons qu'un jour elle parviendra à une beauté moins convulsive.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Stéphanie Polack

Comme un frère

STOCK

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-234-06390-7

SORTIE : 18 JANVIER



9 782234 063907

25 JANVIER > RÉCIT France

Crise de foi

Marco Koskas a tenu pendant un an un journal un peu particulier.

Marco Koskas n'est pas le premier père, loin s'en faut, à qui ce genre de choses arrive : prendre de plein fouet la crise de son fils, à l'approche de



l'adolescence. Mais, sa situation personnelle est assez particulière. « Juif tune » arrivé en France à l'âge de 11 ans, Koskas a trois patries : la Tunisie de son enfance bénie, la France qu'il aime et où il est devenu écrivain (et détective, semble-t-il), et Israël,

le pays de son cœur, où vit une partie de sa famille et où il séjourne fréquemment. Marié avec une gey, Léa, ils sont divorcés, ce que leur fils a très mal vécu même si tout le monde se voit et s'entend à peu près bien.

Alors le gamin, un vrai cancre que son père appelle joliment « Fiston », va, dès la quatrième, chercher auprès de la religion le refuge et la stabilité qui lui font défaut dans sa famille. Tandis que son père se considère comme un « Juif à la légère », un « Juif de Kippour », et que sa mère n'est pas juive (il en souffre d'ailleurs et le leur reproche méchamment), Fiston va exiger de



Marco Koskas

faire sa bar-mitsva, se convertir, et même virer à l'orthodoxie la plus extrême. Devenant, notamment au moment des repas et de shabbat, une espèce de calamité pour son père poule, le cœur brisé sous le poids de la culpabilité. Les Séfarades sont réputés pour leur cœur « gros comme ça ». A l'été 2010, Fiston, 16 ans, a décidé d'aller passer une année en pension dans une *moshav*, une communauté ultra-intégriste en plein désert du Néguev, à quatre kilomètres de Gaza. Papa l'accompagne, et va passer son temps en allers et retours entre Israël et Paris, au rythme des cours,

des shabbat et des vacances (religieuses) de son rejeton. C'est le *journal* qu'il a tenu tout au long de cette expérience – éprouvante – qu'il publie aujourd'hui. *Mon cœur de père* est avant tout un témoignage d'amour qui déclenche un questionnement identitaire chez Koskas. Notamment quant à la religion, même s'il ne supporte pas les rabbins intégristes et leurs diktats aberrants fondés sur une prétendue « Thora orale ». De plus en plus d'Israéliens, et surtout d'Israéliennes, subissent aujourd'hui cette sinistre tyrannie.

Mais c'est aussi un livre drôle, enlevé, croquis amusé de « Tel-Aviv la dingue » avec ses bistrots, ses *shalalas* français qui friment sur les plages, toutes ses jolies filles qui surfent sur Facebook. A la fin du livre – en juillet dernier –, la situation n'avait guère progressé.

Si ce n'est que Fiston se fait désormais appeler Moshe, que Léa a publié un livre qu'elle lui dédie, et que Marco, apparemment résigné à vivre casher, s'est installé définitivement à TLV. *Journal à suivre ? J.-C. P.*

Marco Koskas

Mon cœur de père

FAYARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-213-66847-5

SORTIE : 25 JANVIER



9 782213 668475

19 JANVIER >

PREMIER ROMAN France

Des fêtes, défaites



Un an, c'est parfois long. Et lorsque cette année est celle du bac, passé au fin fond d'une province française indéterminée, à l'heure où agonisent les années 1980, cela vous a vite des contours de petite éternité... Passer son

bac, son permis, passer le temps et les limites, sont quelques-unes des occupations qui agitent vainement les héros de *Province Terminale*, le premier roman de **Damien Malige**, un architecte parisien, natif de Toulouse. Il y a du Tony Duvert, du Bret Easton Ellis, dans ces pages ; une violence, une rage de bon aloi, qui permettent d'échapper à la poisseuse mélancolie du souvenir de jeunesse. Rien ici ne rassure et tout dérange. On y suit les tribulations lamentables du narrateur, un enfant de 18 ans, désagréable et persuadé qu'il n'y a pas d'avenir possible en dehors du nihilisme et du chaos. Sur fond sonore d'époque (de Taxi Girl à Dépêche Mode en passant par les plus contestables Front 242 ou

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD



Damien Malige

DAF, les initiés apprécieront...), tout commence par une ratonnade et tout finit par un gamin qui pleure, au-dessus d'une table de cuisine, en écosant des petits pois. Il n'est jamais trop tard pour mesurer l'étendue du désastre...

« J'ai grandi ici, j'ai éprouvé la violence que suscite le silence oppressant qui s'immisce partout, les mentalités enfoncées aux forceps, le culte du sport, le régionalisme et ses traditions, la religion, tout ce bordel vaseux... »

Le monde dans cette *Province Terminale* est désert, et à l'ère du vide (et d'abord, de celui des consciences), tout un chacun peut en prendre pour son grade, c'est sans autre conséquence que la confirmation pour ces jeunes gens sinistres de leur incapacité à rien éprouver. On appelle cela la jeunesse, comment elle s'enfuit, le goût amer d'aube triste qu'elle laisse en bouche... **OLIVIER MONY**

Damien Malige

Province Terminale

GALLIMARD,
« L'ARPENTEUR »

TIRAGE : NC
PRIX : 17,90 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-07-013546-2
SORTIE : 19 JANVIER



9 782070 135462

19 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Les chauves sourient

Et si les alopéciques faisaient changer le monde ?



A 25 ans, Bastien Bentejac, une brillante jeune pousse du barreau, voit le ciel lui tomber sur la tête : alors qu'il s'enorgueillissait de sa flamboyante crinière héritée de son défunt père, il devient chauve. Alopécie androgénétique aiguë, diagnostique le médecin. Affolé, il va d'abord voir sur la Toile, où il consulte des forums de discussion. En vain : contre la calvitie génétique, il n'y a rien à faire. Dans un premier temps, Bastien accuse le coup. Il rompt avec sa petite amie, s'enferme chez lui et se rase la boule à zéro. Puis il ressort au bout de deux mois et se rend compte que tout est modifié. Son regard sur lui-même, les autres et la vie en général a changé. Il va s'investir dans Vert de Terre, une ONG écologiste radicale, et devenir une espèce de messie du « peuple chauve ». Il part alors pour le Rajasthan, où se tient, au mont Abu, le énième sommet planétaire consacré au changement climatique et au réchauffement de la planète.

Bastien, afin de « chauver la planète », se lance dans une action terroriste qui va lui valoir les honneurs des médias, une gloire éphémère, mais aussi faire progresser la cause de ceux qu'il défend. Muni d'un masque de Ganesh et d'un revolver en plastique, il prend en otage le prix

Nobel de la paix Arnold Gere, ancien vice-président américain recyclé dans l'écologie, et pirate son discours. Répondant à son appel, de toute l'Inde et de partout affluent autour du mont Abu des dizaines de milliers de chauves qui viennent à la fois revendiquer leur droit à l'indifférence, et dénoncer la situation globale du monde. Mêlant la fiction pure, et même l'imagination la plus débridée, avec des éléments autobiographiques et des convictions personnelles – il a le même âge que son héros et travaille dans une ONG impliquée dans la question du changement climatique – **Augustin Guilbert-Billetdoux**, fils du journaliste Paul Guilbert et de l'écrivaine Marie Billetdoux, a réussi un premier roman original. Ramifié, plein de digressions, porté par une écriture vive et une ironie permanente, *Le messie du peuple chauve* peut se lire comme une satire écolo-terroriste, une anti-épopée burlesque, mais aussi comme un appel à la tolérance, au rejet des normes que nous dictent la mode, le marché, la société en général. A la fin, Bastien a rempli sa mission, il a retrouvé une copine, et personne ne lui en veut. Désormais, grâce à lui, les chauves sourient.

J.-C. P.

Augustin Guilbert-Billetdoux

Le messie du peuple chauve

GALLIMARD

TIRAGE : 3 500 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-07-013577-6
SORTIE : 19 JANVIER



9 782070 135776

19 JANVIER > ROMAN Grande-Bretagne

Swinging Oxford

Linda Grant esquisse un portrait critique de la génération des baby-boomers, à travers l'histoire de Stephen et Andrea Newman qui voient leurs enfants confrontés à un monde loin d'être pacifique.



On a découvert Linda Grant en 2007. Lorsque les éditions Intervalles publiaient d'elle un récit passionnant, *Le roman que je n'ai pas écrit : mémoires d'Israël*, où l'écrivaine anglaise cherchait à saisir la complexité d'un pays hors norme. On l'a retrouvée ensuite deux ans plus tard chez Joëlle Losfeld avec un très beau roman, *Ce qu'ils mettent sur le dos*, qui décrivait une famille peu banale dans un Londres en pleine mutation.

La revoilà chez Intervalles, avec un autre roman, *Nos années folles*. Stephen Newman grandit, « inondé d'amour », en Californie, au bord de l'océan Pacifique. « *Le parfait fils à sa maman* », une belle Latina, a un père qu'il aime follement, employé dans un dépôt de stockage de fourrures,

et des grandes sœurs. Pendant l'année, le héros de Linda Grant étudie sagement. L'été, dès ses 17 ans, il voyage grâce à la marine marchande. A 22 ans, persuadé d'être le prochain Einstein, il traverse les flots jusqu'en Angleterre en compagnie d'un certain Bill Clinton !

Boursier à Oxford, il y fume des joints, essaye de draguer des filles prénommées Grace ou Andrea. L'Américain aux cheveux noirs n'a lu que *L'attrape-cœurs* et *Catch 22*, il n'a jamais entendu parler de Tolkien ou de Wilhelm Reich. Au festival de l'île de Wight, Bob Dylan n'est qu'une minuscule silhouette au loin sur la scène... Linda Grant excelle ici à broser le portrait d'une génération aussi idéaliste que désabusée. Ses délicieuses *Années folles* donnent envie de voyager dans le temps. De repartir illico vers le *Swinging Oxford* ! **AL F.**

Linda Grant

Nos années folles

INTERVALLES

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR SYLVIE FINKELSTEIN
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 320 P.
ISBN : 978-2-916355-62-7
SORTIE : 19 JANVIER



9 782916 355627

18 JANVIER > ROMAN Allemagne

Schopenhauer à Venise

Un premier roman allemand qui fait déambuler le philosophe du pessimisme dans la cité des Doges.



« J'avais pris de bonne heure l'habitude de ne pas m'en remettre aux mots et de préférer de beaucoup, à la sonorité des mots, la vue, l'examen des choses, et la connaissance qui naît de [la] vision directe, et ainsi j'eus l'assurance par la suite, de ne jamais

prendre les mots pour les choses », se souvient Arthur Schopenhauer dans son *Curriculum vitae*.

Christoph Poschenrieder prend le philosophe au mot et comme héros de son premier roman, *Le monde est dans la tête*. L'auteur né en 1964 et vivant à Munich met en scène de manière très incarnée le jeune Schopenhauer à Venise. Malgré le courrier d'insultes à son éditeur Brockhaus, l'étoile montante de la philosophie allemande ne voit pas paraître son grand œuvre *Le monde comme volonté et représentation*. En 1818, le tout juste trentenaire décide de voyager. Direction : l'Italie. Il quitte Dresde et fait un crochet à Weimar où habitent sa mère et sa sœur Adèle ainsi que le grand Goethe, ami de ces dames. Il reçoit de l'éminent poète une lettre de recommandation auprès de l'une de ses connaissances installée à Venise, l'autre géant de la littérature romantique : Byron. Si la thèse pessi-



Christoph Poschenrieder

miste de Schopenhauer n'est point inconnue (l'essence des choses se résume à la volonté de perdurer et l'intelligence n'est que l'esclave du vouloir-vivre), on est moins familier des épisodes privés de la vie du philosophe. Le livre de Poschenrieder est inspiré de faits véridiques : le séjour dans la cité des Doges, alors que lord Byron y résidait, et cette anecdote relatée par Schopenhauer à la fin de sa vie à un visiteur – il se promenait sur le Lido avec sa Dulcinée quand Byron passa au galop, et cette apparition émutilla tant la belle que, craignant de « porter les cornes », il n'alla jamais se présenter au milord. En outre, Schopenhauer et Byron ont aimé tous deux une femme du nom de Teresa... A partir de ce faisceau d'éléments avérés, Poschenrieder

a pourtant tissé bien plus qu'une simple fresque historique. L'écrivain fait évoluer une foultitude de personnages autour du « Dottor S'ciopòn » : Adèle Schopenhauer, la sœur et confidente demeurée à Weimar, obligée de couvrir une affaire de grossesse illégitime causée par son frère ; Metternich, le puissant ministre autrichien sous l'autorité duquel se trouve la Vénétie, et sa police secrète qui surveille toute personne au comportement suspect (lors d'un trajet en coche, le philosophe soucieux du sort des bêtes s'oppose à ce qu'on maltraite un cheval blessé) ; Carlo, le charcutier, et son chien Ciccio, véritable guide du philosophe ; un certain Floris von Morgenrot, éternel étudiant fêru des *Upanishad* comme Schopenhauer ; la Catalani, une diva sur le retour ; Byron, ses maîtresses, son gondolier, et bien sûr la jolie Teresa dont Schopenhauer s'éprend... Poschenrieder enchevêtre mille saynètes pour bâtir le théâtre du monde, c'était comme si, plus que d'écrire un roman, il eût voulu donner chair au système schopenhauerien, animer ce carnaval des illusions sous-tendu par les forces aveugles du désir. SEAN J. ROSE

Christoph
Poschenrieder

**Le monde
est dans la tête**

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BERNARD LORTHOLARY

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-08-124747-5

SORTIE : 18 JANVIER



9 782081 247475

26 JANVIER > ROMAN HISTORIQUE Etats-Unis

Gladiator

Kate Quinn signe un péplum hollywoodien qui renouvelle le genre.



Pour son premier roman, Kate Quinn, fille d'un historien qui lui lisait sûrement Suétone afin de l'endormir, a choisi un genre littéraire bien particulier, le péplum. Elle en respecte les codes de base, façon Hollywood puisqu'elle est Américaine, tout en apportant sa touche personnelle, plutôt moderne.

Un péplum réussi doit de préférence se situer dans une époque agitée, convulsive. Quel meilleur moment que le règne de Domitien (81-96 apr. J.-C.), second fils, après Titus, du grand Vespasien, et dernier empereur de la dynastie des Flaviens ? De leurs règnes, l'histoire retiendra surtout la prise de Jérusalem, la catastrophe de Pompéi et la construction du plus grand amphithéâtre du monde romain, le Colisée. Domitien était très friand des combats de gladiateurs, et justement le héros de Kate Quinn en est un : l'invincible Arius le Barbare, un Breton réduit en esclavage lors de la conquête de son pays par

les Romains, et condamné à gagner sa survie dans l'arène.

A Rome, les gladiateurs, considérés comme des bêtes fauves, étaient à la fois redoutés et adulés, surtout par les femmes de la bonne société. Dont une certaine Lepida Pollia, la toute jeune fille d'un affranchi aussi riche que vulgaire. Amoureuse d'Arius, elle tentera de le conquérir par tous les moyens : séduction, chantage, persécutions. En vain. Le cœur du Barbare ne bat que pour Théa, l'esclave juive musicienne de Lepida. Leur bonheur sera bref – juste le temps de faire un enfant, que sa mère prénommera Vercingétorix, dit Vix. Et ils ne se retrouveront qu'après de nombreuses années, non sans avoir subi la vindicte de l'immonde Lepida, et les cruautés de Domitien. Mais même le pire des tyrans, tout « Maître et Dieu » qu'il se proclame, n'est pas éternel...

En plus de l'intrigue principale, Kate Quinn nous plonge avec talent au cœur de la machine du pouvoir, de cet Empire qui atteindra son apogée un siècle plus tard, sous Hadrien. Elle nous montre, de plus, le visage authentique de Domitien, dont les turpitudes et les massacres qu'il a ordonnés

(notamment de chrétiens) ont faussé l'image : c'était aussi un soldat courageux, un bourreau de travail et un bon administrateur.

Quant à son originalité, Kate Quinn l'a placée dans les rapports entre ses personnages, dans des dialogues très modernes : ainsi Vix s'exprime-t-il comme un gamin des rues – ce qu'il est. Et dans une mise en scène à la fois grandiose mais sans effets excessifs.

A la fin de *La maîtresse de Rome*, les jeunes Vix et Sabine, la fille du sage et vertueux Marcus Norbanus, protecteur des héros, ont tout l'avenir devant eux. A preuve, Kate Quinn vient de publier aux Etats-Unis un deuxième roman de ce qui paraît bien parti pour devenir une grande saga. Si elle court jusqu'en 476, date officielle de la chute de Rome, la matière est infinie.

J.-C. P.

Kate Quinn

**La maîtresse
de Rome**

PRESSES DE LA CITÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR CATHERINE BARRET

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 544 P.

ISBN : 978-2-258-08879-5

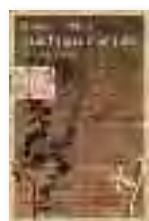
SORTIE : 26 JANVIER



9 782258 088795

19 JANVIER > ROMAN Russie

Entre eux deux



Mikhaïl Chichkine, 50 ans, est un Russe installé depuis plus de quinze ans en Suisse. Auteur de plusieurs ouvrages primés dont, chez Fayard, son premier roman, *La prise d'Izmail* en 2003, et *Le cheveu de Vénus* en 2007, et

chez Noir sur blanc d'un essai, *Dans les pas de Byron et Tolstoï*, prix du meilleur livre étranger en 2005, il écrit des romans polyphoniques et denses où il se plaît à entrelacer les histoires. La forme épistolaire choisie dans *Deux heures moins dix* – référence à l'heure bloquée d'une montre factice portée par l'héroïne quand elle était petite fille –, se prête bien à ces amples va-et-vient dans l'espace et le temps. Deux amoureux séparés, Alexandra et Vladimir, qui a été enrôlé dans une guerre lointaine du côté de la Chine, s'écrivent, tentant de construire un pont de mots entre leurs deux



Mikhaïl Chichkine

réalités devenues étrangères. Difficile de résumer ces lettres qui veulent contenir tous les temps de la vie, les souvenirs (un dernier été à la campagne, la datcha de l'enfance) mêlés à un présent. Chronique du quotidien entre vie ordinaire et champs de bataille, le roman à l'intimité d'un double journal : le jeune homme parle de la vie militaire, de sa lecture d'*Hamlet*, du nom savant des plantes ; la « bien-aimée » raconte son père fantasque successivement chef d'orchestre, « pilote d'arctique », acteur, et décrit la sensation physique de l'absence... Au début, le dialogue dégage une sensualité chaleureuse qui exalte les sentiments. Plus tard, la légèreté s'en va. Les récits, tout en se chargeant de drame, finissent par ne plus se répondre. Mais le feu entretenu par ces lettres-bûches, qui semblent être devenues sans destinataire, survit. « *Ce qu'il faut, c'est être à chaque seconde attentif à ce hurlement de la vie – dans chaque arbre, chaque passant, chaque mare, chaque murmure.* » V. R.

Mikhaïl Chichkine

Deux heures moins dix

NOIR SUR BLANC

TRADUIT DU RUSSE
PAR NICOLAS VÉRON

TIRAGE : 2 500 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 368 P.
ISBN : 978-2-88250-264-3
SORTIE : 19 JANVIER



9 782882 502643

19 JANVIER > ROMAN Allemagne

Un ennemi intime

Le Seuil fait découvrir un étrange roman signé par un pédopsychiatre et écrivain d'origine allemande, Hans Keilson.



Commencé en 1942, achevé après la Seconde Guerre mondiale, publié d'abord en 1959 puis en 2005 en Allemagne, *La mort de l'adversaire* est un puissant récit allégorique qui arrive enfin en France grâce à Anne Freyer-Mauthner. Le lecteur va découvrir des notes écrites en allemand et remises à un avocat néerlandais au lendemain de la guerre. L'homme qui y prend la parole évoque d'abord le moment où l'idée de la mort l'a assailli. Pas la sienne, non, celle de son ennemi. « *Je veux qu'à sa dernière heure, lui qui a su tout au long de sa vie qu'il était mon ennemi et moi le sien se rappelle ceci : la pensée que m'inspire sa mort est digne de notre longue inimitié* », note-il. L'objet de tant de ressentiment, il choisit de l'appeler B. Le narrateur, qui a été professeur de sport, a entendu prononcer son nom pour la première fois alors qu'il avait 10 ans. C'était de la bouche de son père, un photographe qui lui a expliqué quel terrible danger représentait B. Le

petit garçon d'alors aimait les timbres, et même en fabriquait. Ses camarades auxquels il n'avait pourtant jamais causé de tort le persécutaient. Lors des parties de football, c'est lui que l'on visait, pas le ballon...

Plus tard, il lui arriva d'assister à un discours de B. dans une auberge. Petit personnage éruptif, celui-ci s'époumonait avec énergie. « *J'ai l'impression qu'il criait comme un homme qui se noie appelle au secours* », se souvient-il... Il n'est ici jamais question de juifs, de nazis, d'Hitler, de national-socialisme. Pédopsychiatre et écrivain d'origine allemande né en 1909, Hans Keilson s'est réfugié aux Pays-Bas en 1936 où il devint un résistant actif. *La mort de l'adversaire* frappe par sa force d'évocation, sa manière de montrer la montée de la haine sans jamais hausser le ton, presque clinique, son art de la suggestion. Un texte important que l'on aura du mal à oublier.

AL. F.

Hans Keilson

La mort de l'adversaire

SEUIL

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR DOMINIQUE SANTONI

TIRAGE : NC
PRIX : 22 EUROS ; 254 P.
ISBN : 978-2-02-104582-6
SORTIE : 19 JANVIER



9 782021 045826

25 JANVIER > ESSAI France

A l'écoute

Florence Ehnuel, écrivaine et professeure de philosophie en lycée, signe un manifeste contre le bavardage.



On connaît et apprécie Florence Ehnuel, romancière, auteure des belles *Saisons russes* (Stock, 2009), et essayiste (*Le beau sexe des hommes*, Points, 2009), mais c'est la prof de philo en lycée que l'on découvre ici dans son propre rôle, dans un bref essai d'intervention ouvert et stimulant consacré à ce qu'elle considère comme la « tare endémique de toutes les classes » : le bavardage. C'est en effet sous sa casquette d'enseignante qu'elle propose des pistes de réflexion tirées d'une quinzaine d'années de fréquentation de lycéens de terminale. « *Le bavardage tue la classe, pollue les cours, épuise les profs, disperse les élèves* », analyse-t-elle, dénonçant cette incivilité qui menace tous les apprentissages. Avec pour double objectif de décrire la situation et de lancer le débat, elle aborde un sujet qui apparaît bien plus large qu'un problème de salle de classe. Lasse de mener (et de perdre le plus souvent) un « combat pour la parole », pénible et sans trêve, entre fatigue et révolte, Florence Ehnuel explique sa répugnance à faire le gendarme et sa prise de conscience de la nécessité de sévir. A partir de son expérience de

« prof bavardée », elle décrypte avec humour son propre comportement, reconstitue des scènes édiifiantes de cours, recueille les points de vue de ses élèves, les témoignages de ses collègues et, surtout, propose quelques remèdes mis en œuvre avec plus ou moins de succès tel ce « coléromètre », schéma au tableau qui indiquait « le degré de perturbation » estimé par le prof et son évolution au fil de l'heure de cours. Un instrument très vite devenu inopérant... Après diverses tentatives d'autodiscipline négociées, à peine plus payantes, Florence Ehnuel raconte comment elle a dû se résoudre à des mesures plus coercitives comme le plan de classe imposé, qui reste selon elle « une technique assez économe en énergie et plutôt profitable, sinon miraculeuse ». Voire, la mort dans l'âme, en venir à adopter un certain nombre de sanctions – demander au bavard de rédiger le sujet qu'il n'était pas en train d'écouter, noter son devoir, le compter dans la moyenne... –, parce que « la sanction seule », conclut-elle, à condition qu'elle soit « réfléchie » et « jamais humiliante », « fait exister le bavardage comme acte ». VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Florence Ehnuel

Le bavardage : parlons-en enfin !

FAYARD

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 14 EUROS ; 165 P.
ISBN : 978-2-213-66836-9
SORTIE : 25 JANVIER



9 782213 668369

19 JANVIER > HISTOIRE France

Le secret d'Auschwitz

Florent Brayard invite à repenser la solution finale à partir du journal de Goebbels.

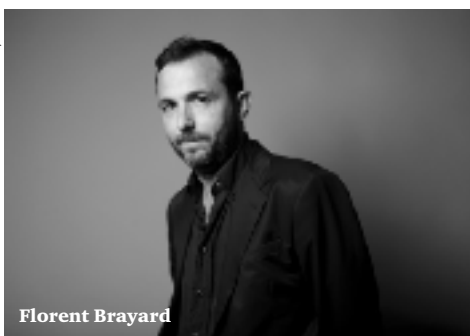


Hitler et Himmler avaient programmé l'extermination des Juifs d'Europe. Mais ils avaient gardé le secret de leur complot jusqu'en 1943, même à l'égard des autres dignitaires nazis. C'est la conclusion de cette enquête stupéfiante ! Florent

Brayard n'est pas un inconnu. Spécialiste de l'histoire de la politique de persécution et d'extermination des Juifs, il travaille depuis des années sur ces sujets au Centre de recherches historiques (CNRS-EHESS). A force de lecture, de documents consultés, il s'est demandé si l'on regardait bien cette histoire, si nous n'avions pas un peu trop vite reconstruit cette abomination en pensant que la hiérarchie du III^e Reich était informée du vrai programme.

Pour appuyer son raisonnement, Florent Brayard se sert du journal de Joseph Goebbels qui fut édité en partie par lui chez Tallandier. C'est un document imposant de plus de 4 000 pages, pas franchement agréable à lire, mais une mine pour l'historien. A partir de ces éléments, il détecte les anomalies, les soumet à d'autres cribles et poursuit son enquête pour finir par reconsidérer le « secret d'Auschwitz ». Habituellement, on admet que le principe de la « solution finale » fut

DR/SEUIL



adopté par les nazis lors de la conférence de Wannsee du 20 janvier 1942. Pour Florent Brayard, cette réunion n'a pas permis de tout codifier. « Il convient, je crois, de retarder de quelques mois par rapport au récit traditionnel le basculement définitif dans le meurtre indiscriminé et sans délai. » Pour lui, Goebbels ne prend conscience que la déportation est synonyme de meurtre immédiat et indiscriminé, y compris pour les Juifs allemands, qu'en octobre 1943, lors d'un discours d'Himmler qui s'achève sur ces mots : « Vous êtes désormais au courant et vous le garderez pour vous. »

Pour Florent Brayard, Himmler puis Hitler révèlent leur secret parce qu'ils n'ont plus de raison de le garder. L'extermination touche à sa fin. La démonstration semble imparable. Et l'on reste stupéfait par la façon dont la révélation de cet assassinat global comprenant les Juifs allemands fut acceptée.

L'historien rappelle aussi les premiers massacres de Juifs sur les territoires soviétiques dès 1941, bien avant la mise en place d'un projet d'extermination organisé et le projet de transplantation des Juifs à Madagascar. « Il me semble que les études historiques cherchant à établir "qui savait quoi" de l'extermination des Juifs reposent en grande partie sur des présupposés, qu'ils soient historiographiques, politiques ou moraux. »

En proposant une relecture de la chronologie de la Shoah, ce livre invite aussi à nous méfier des simplifications et des anachronismes, involontaires ou non. Brayard a voulu « mettre les pièces à leur place », sachant qu'il en manque toujours quelques-unes dans le puzzle de l'histoire. Même bardé de tout l'équipement méthodologique, l'historien n'est pas exempt d'affect quand il découvre un document. Certains pourront d'ailleurs considérer que Florent Brayard se comporte ainsi avec le journal de Goebbels. Difficile en effet de faire la part du vrai dans une dictature menteuse et dissimulatrice. Reste que cet ouvrage devrait faire parler de lui, et les historiens entre eux. Ce n'est pas son moindre mérite.

LAURENT LEMIRE

Florent Brayard

Auschwitz, enquête sur un complot nazi

SEUIL

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 528 P.

ISBN : 978-2-02-106033-1

SORTIE : 19 JANVIER



9 782021 060331

19 JANVIER > HISTOIRE France

Femme fatale

Une belle étude d'**Eric Fournier** sur la figure de la « belle Juive » au XIX^e siècle.



Au départ, il y a un vers de Baudelaire. « Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive ». Le comprendre aujourd'hui demande un petit éclaircissement. L'auteur des *Fleurs du mal* utilise en fait un oxymore.

En ce milieu du XIX^e siècle, seule la « belle Juive » triomphait. A partir de cette image, Eric Fournier est retourné dans le labyrinthe de l'histoire. Il a suivi le fil d'Ariane de cette métaphore pour voir comment s'était construite cette figure imaginaire et comment elle fut détruite par le nazisme.

Aux confins de la littérature, de l'histoire et de l'anthropologie, cet essai se distingue tout d'abord par sa clarté d'écriture, chose assez rare dans les ouvrages universitaires. On sent ici l'influence d'Alain Corbin et de Joël Cornette. En quatre parties, du romantisme à la Shoah, le jeune historien qui enseigne à l'université de Marne-la-Vallée développe son sujet et en suit les mutations.

Avec tact, il parvient à éclaircir un objet d'autant plus complexe qu'il est chargé du poids de l'histoire, « l'émanation d'un éden perdu ou de la misère du ghetto ». Dans le XIX^e siècle qui constitue le cœur du livre, cette représentation et son dévoiement permettent de suivre la montée en puissance de l'antisémitisme.

Pourtant, à l'origine, il s'agit plus d'une figure littéraire que d'une réalité sociale. Ce sont les romantiques qui ont façonné ces images de Rebecca, Esther, Judith ou Salomé. Dans les romans, les contes, les poésies, à l'opéra et dans les peintures, le thème est omniprésent. La beauté sublime à la chevelure noire et sensuelle devient un cliché qui agace Baudelaire. Paroxysme de la femme rêvée par les hommes, elle incarne la foi, l'amour, la liberté et les promesses d'un siècle qui s'ouvre à la modernité. Tour à tour orientale sensuelle, réprouvée, égarée fugitive, courtisane, révolutionnaire ou prostituée, elle met en évidence les notions de virilité et de représentations masculines.

Tout cela jusqu'à la parution en 1886 de *La France juive* d'Edouard Drumont. Fin de siècle,

fin de rêve. La sensualité devient suspecte, la sensualité morbide. La « belle Juive » romantique se change en prédatrice, vampire, sorcière. La misogynie et la peur de la sexualité s'emparent du thème. Les frères Tharaud, Morand, Jouhandeau et Céline en font un exutoire à leur racisme. Et que dire de Drieu la Rochelle chez qui le personnage de Gilles « s'accomplit dans le viol de la femme juive » ?

Il est intéressant de voir comment, à partir d'un objet inventé par des hommes non juifs, l'historien mobilise son savoir, interroge les textes et s'en sert comme d'une loupe pour saisir quelque chose de la société, quelque chose de souterrain, une plongée dans le non-dit, l'inavouable, l'inconscient, ce territoire que Baudelaire visitait toujours avec quelques délices et où poussaient ses fleurs malades. L. L.

Eric Fournier

La belle Juive : d'Ivanhoé à la Shoah

CHAMP VALLON

TIRAGE : 1 800 EX.

PRIX : 26 EUROS ; 389 P.

ISBN : 978-2-87673-563-7

SORTIE : 19 JANVIER



9 782876 735637

25 JANVIER > **ESSAI** Etats-Unis

Traduire, c'est vivre



« La traduction est l'un des noms de la condition humaine. » C'est la dernière phrase de l'essai de **David Bellos**, *Le poisson et le bananier*. Elle donne le ton de tout ce qui précède : une sorte de gourmandise envers

les langues, les livres, les histoires et ceux qui les écrivent. Car traduire, c'est donner aussi beaucoup de soi. La vie de David Bellos est à l'aune de cette générosité. Professeur de littérature française et comparée à l'université de Princeton, il est connu pour ses biographies de Georges Perec, Jacques Tati, Romain Gary et sa traduction en anglais de *La vie mode d'emploi*. Il traduit également Kadaré non pas de l'albanais mais du français, à partir des versions de Kadaré en français... Une manière de s'inscrire en faux contre le fait qu'une traduction ne saurait tenir lieu d'original. Pour David Bellos, « la première tâche d'une traduction est de représenter ce que veut dire un texte étranger ». Il s'emploie à démontrer quelques idées reçues sur les prétendues vertus de la traduction littérale, sur le fait que traduire c'est trahir, ou sur la domination de l'anglais qu'il ne considère pas comme irrémédiable.

Au fil des chapitres, David Bellos visite tous les domaines de la traduction, des manuels d'utilisation aux chefs-d'œuvre de la littérature. « La traduction représente le sens que revêt un énoncé. » Il souligne au passage que « sans les traducteurs, ce sont les dictionnaires tels qu'on les conçoit dans la culture occidentale qui n'existeraient pas ».

A chaque page, qu'il s'agisse d'Astérix ou d'un article sur le TGV, la traduction ne se résume jamais à la substitution de termes correspondants à la place voulue. C'est pour cela que David Bellos s'insurge contre les puristes du vrai. « Une traduction ne peut pas être juste ou fautive à la manière d'une interrogation scolaire ou d'un extrait bancaire. » En prenant l'exemple de ce figuier qui devient bananier dans une version de l'Evangile selon Matthieu, traduit en malais à partir du hollandais au XVII^e siècle, David Bellos nous propose un formidable livre sur les langues, sur ce que les mots nous disent et sur la façon dont les traducteurs s'y prennent pour nous faire passer le message.

L. L.

David Bellos

Le poisson et le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS

ET ANGLETERRE) PAR DANIEL

LOAYZA ET DAVID BELLOS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22,90 EUROS ; 400 P.

ISBN : 978-2-08-125624-8

Sortie : 25 JANVIER



9 782081 256248

18 JANVIER > **BIOGRAPHIE** France

La chanson de Roland

Avec Roland Barthes, au lieu de la vie, **Marie Gil** nous offre la plus dense et passionnante des biographies de l'auteur de *Mythologies*.



Il pèse sur la vie de Roland Barthes, sur quiconque prétendrait en faire le récit, comme une curieuse malédiction. La biographie d'un maître à penser est une entreprise vouée à la vanité, à une certaine superficialité. La vie de Barthes n'est pas un « storytelling ». Bravant les oukases, certains s'y sont pourtant essayés. Soit, comme chez Eric Marty, Patrick Mauriès ou Chantal Thomas, par la bande, par les contre-allées de la mémoire ; soit plus frontalement, comme dans le cas de la biographie originale que lui a consacrée Louis-Jean Calvet (Flammarion, 1990) ou du récit d'Hervé Algalarrondo, *Les derniers jours de Roland B.* (Stock, 2006). Jamais pourtant on n'avait pu disposer d'une biographie aussi fouillée que celle de Marie Gil sous le beau titre un tantinet énigmatique et parfaitement barthésien, *Roland Barthes, au lieu de la vie*. Professeure à la Sorbonne et à l'université de Franche-Comté, auteure d'un essai sur Péguy (Cerf, 2011), Marie Gil ne craint pas d'écrire à la première personne du singulier pour résoudre

ce qui lui apparaît comme l'une des contradictions inhérentes à son projet. Et surtout pour renverser la doxa biographique selon laquelle la vie est un texte. Ce qui, appliqué à Roland Barthes, à son lent cheminement du sens vers le texte, apparaît comme particulièrement éclairant. On pourra toutefois regretter que l'auteure semble ne jamais tout à fait se départir d'une certaine timidité à affronter plus directement le genre biographique, l'accompagnant d'autant « d'explications de textes » comme autant de repentirs. Pourtant, la vie de Barthes, ces « quatre temps » – ainsi que Marie Gil les définit (la « préhistoire » ou Barthes avant l'écriture, le « moment sociologique », le « moment structuraliste » et le « moment romanesque ») – sont traversés avec une belle détermination, un entêtement prolifique. La dernière page de cet énorme volume refermée, on ne peut plus s'y tromper : la vie de Roland Barthes est un roman. Très exactement, ce roman introuvable, cette « Vita nova » dans lesquels l'essayiste et apprenti romancier épuisa ses dernières années.

O. M.

Marie Gil

Roland Barthes, au lieu de la vie

FLAMMARION

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 27 EUROS ; 576 P.

ISBN : 978-2-0812-4443-6

Sortie : 18 JANVIER



9 782081 244436

19 JANVIER > **ESSAI** France

Les secrets du sacré

Dans un essai richement illustré, **Régis Debray** décèle ce qui fait lien entre le présent et l'immémorial.



On ne se scandalise plus de rien. Ou presque, dans notre âge hypertechnologique, certains actes choquent ou émeuvent pourtant : profanation de cimetière, obsèques nationales ; comme si quelque chose en nous regimbait devant l'idée que tout se vaut. Même les plus athées s'offusqueraient de voir le service des pompes funèbres intégrer celui du ramassage des ordures. Ainsi des lieux et des objets. Il y a bien un je-ne-sais-quoi « qui ne se livre pas au premier coup d'œil » et qui transcende la prose du monde et la géométrie de l'esprit, quelque chose de – lâchons le mot – sacré. Chasser le surnaturel, il revient au galop... Non, sacré n'égale pas religieux. Et évacuer la métaphysique n'équivaut pas à se débarrasser de la croyance. Le sacré sans majuscule est ce dont il est question dans cet essai de Régis Debray : une transcendance sans Dieu, une verticalité qui traverse les âges pour se manifester ici et maintenant. *Jeunesse du sacré* est une enquête sur ce qui fait lien entre le présent et l'immémorial. Son auteur y analyse les ingrédients du

sacré. Tout d'abord, un espace qui circonscrit la sacralité et partant pose une frontière entre le sacré et le profane (*profanum* : devant, hors du temple) : « tout ce qui dramatise l'accès sanctuarise ; tout ce qui le facilite désacralise », toute la différence entre un palais de justice et un supermarché ; ensuite, du temps pour pérenniser, car le sacré ne se décrète pas, pour preuve : l'échec des temples de la déesse Raison voulus par Robespierre, d'où l'importance du rite, cette « machine à remonter le temps et faire le plein » ; et enfin, parce que « l'union fait le sacré », du collectif nécessaire pour être « en communion » et célébrer avec d'autres participants cette chose qui dépasse chacun individuellement.

Aussi peut-on croire à la croyance sans pour autant tomber dans un mysticisme d'arrière-monde. Régis Debray préfère d'ailleurs la notion de « sacral », « une qualité que nous ajoutons – dans un moment de détresse ou par instinct de conservation – à tels ou tels lieu, objet, personne mais qui peut aussi, à tout moment, s'en retirer sans altérer la chose elle-même ». S. J. R.

Régis Debray

Jeunesse du sacré

GALLIMARD

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-07-012437-4

Sortie : 19 JANVIER

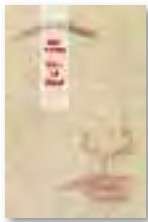


9 782070 124374

RENTRÉE LITTÉRAIRE

19 JANVIER > JEUNESSE France

L'amour est aveugle



Depuis son accident, Maud a le regard vide. Sa cécité la plonge dans le noir au propre et au figuré. Liber est le seul camarade de classe qui vient encore la voir. Une demi-portion pas plus haute que trois pommes, même si

officiellement il affiche 16 ans comme Maud. Il est comme un gamin qui a peur de vivre une histoire d'amour avec une copine « normale ». Maud est la seule avec qui il ose... Loin d'être dupe, la jeune fille l'accueille à coups de « Tu me reluques ? Fous le camp ! ». Il en faut davantage à Liber pour le décourager. En guise de riposte, il lui balance qu'elle a les cheveux « dégueulasses » et qu'il en a marre de la voir inerte sur son lit, comme une « bûche ». Gonflé à bloc, tous les jours il lui propose de nouvelles activités, plus adaptées à son handicap les unes que les autres : cinéma, parties de ping-pong, longues balades en tandem... Devant l'inventivité joyeuse de Liber pour la tirer de sa nuit, peu à peu Maud se laisse apprivoiser. La vie montre à nouveau le bout de son nez, avec force grands fous rires et petits baisers tout aussi fous. Seulement voilà, Liber en pince tellement pour sa dulcinée qu'il n'a plus qu'une idée en tête : lui faire l'amour. Jusqu'au jour où celle-ci arrête leur tandem en plein élan et demande à son ami de ne plus venir la voir pendant deux mois. Un diktat dans lequel Liber voit une épreuve pour chevalier de conte de fées. Il est loin de se douter que Maud songe à mettre fin à ses jours...

Bourré de vitalité et de désinvolture, ce roman évite tous les écueils d'un sujet douloureux. Pourtant les deux jeunes protagonistes n'esquivent jamais l'âpre vérité. Liber se dit qu'« il peut encaisser les horribles cicatrices rouges et boursoufflées de Maud. Mais il ne peut supporter la disparition de son regard ». De son côté, Maud invective Dieu : « Espèce de sourd-muet à la con, dis-moi pourquoi je suis aveugle. » La lucidité et la maturité de Maud, l'optimisme de Liber vont les conduire à trouver un passage dérobé dans le labyrinthe du malheur. **Nadia Marfaing**, professeure d'histoire-géographie qui signe ici son premier roman de littérature jeunesse, a réussi ce tour de force de livrer, à partir d'une histoire qui s'annonçait triste, un récit taillé dans une plume finaude et acérée où fusent à la fois la tendresse et les noms d'oiseaux...

FABIENNE JACOB

Nadia Marfaing

Liber et Maud

L'ÉCOLE DES LOISIRS, « MÉDIUM »

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 10 EUROS ; 195 P.

ISBN : 978-2-211-20568-9

SORTIE : 19 JANVIER



19 JANVIER > HUMOUR Etats-Unis

Jack on the rocks

Totalement déjanté, ce petit volume de **Jack Douglas** est un antidote à la morosité ambiante.



Pourquoi ne pas commencer l'année par un éclat de rire, voire même par plusieurs ? Chez le jeune éditeur Wombat, où l'on est coutumier du fait, voici que paraît un désopilant petit volume signé Jack Douglas (1908-1989).

Camarade de Lenny Bruce, pilote de course, boxeur et batteur de jazz, celui-ci a écrit des textes pour Dean Martin, Jerry Lewis ou Woody Allen. Son *Ne vous fiez jamais à un chauffeur de bus nu* (1960) est ici précédé de *Mon frère était fils unique* (1959). On y entendra parler de Poughkeepsie, d'Ivan le Terrible, de la vodka qui est « un excellent antidouleur, mais aussi l'assassin de toute ambition », de l'Inde et de ses danseuses du ventre ou de la chirurgie arboricole.

Dès les premières lignes de *Ne vous fiez jamais à un chauffeur de bus nu*, son auteur et narrateur ex-

plique avoir d'abord songé à un autre titre : « *Comment devenir millionnaire et parler l'anglais correctement et être beau, sexy, en pleine forme, cultivé et présenter bien et quels vins commander avec quels plats et composer de la musique populaire et apprendre la taxidermie durant votre temps libre* » ! Avant de découvrir, hélas, qu'il existait déjà un ouvrage portant ce titre aguicheur.

Plus loin, on croisera un chanteur folk jouant de la lyre dans son pull à col roulé, un scénariste mesurant 2,61 mètres et comptant six doigts à chaque main, le Marquis de Sade dont le benjamin est devenu voleur de bijoux international, ou encore Bongo, éléphanteau pesant 7 tonnes. Totalement loufoque, l'ensemble devrait être remboursé par la Sécurité sociale. AL F.

JACK DOUGLAS

Ne vous fiez jamais à un chauffeur de bus nu

WOMBAT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRÉDÉRIC BRUMENT

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-919186-11-2

SORTIE : 19 JANVIER



18 JANVIER > BD France

Sous les bidules

Désirée et Alain Frappier retracent le massacre de Charonne par les yeux d'une lycéenne qui en a réchappé.



Octobre noir de Didier Daeninckx et Mako a remis il y a quelques mois en mémoire les massacres d'Algériens du 17 octobre 1961 à Paris. *Dans l'ombre de Charonne* fait aussi revivre par la BD celui qui a fait 9 morts et 250 blessés à la sta-

tion de métro Charonne le 8 février 1962 sous les « bidules » (matraques) des compagnies de district de Maurice Papon, alors préfet de police de Paris lors d'une manifestation syndicale contre les attentats de l'OAS. Ceux-ci s'étaient intensifiés peu avant les accords d'Evian (19 mars) et l'indépendance de l'Algérie dont on fête cette année le cinquantenaire (5 juillet), indignant « une opinion publique française excédée », rappelle l'historien Benjamin Stora en préface. Désirée et Alain Frappier reconstituent l'histoire de la manifestation par les yeux d'une jeune lycéenne communiste de 17 ans, Maryse Douek, qui y a miraculeusement échappé à la mort. Désirée Frappier a côtoyé depuis sa prime enfance celle qui deviendra universitaire et sociologue de l'immigration ouvrière. Les deux auteurs, qui signent là leur première bande dessinée, livrent son témoignage adossé à une enquête historique fouillée, mais aussi le portrait d'une époque et d'une génération de jeunes intellectuels. Le



DÉSIRÉE ET ALAIN FRAPPIER/LES ÉDITIONS DU MAUCONDUIT

dessin d'Alain Frappier s'adapte en souplesse au propos tour à tour personnel ou didactique. Précis pour reconstituer une situation, plus stylisé pour une anecdote ou une conversation, il tend vers l'ambiance des films noirs des années 1950 pour les situations les plus dramatiques. FABRICE PIAULT

Désirée et Alain Frappier

Dans l'ombre de Charonne

MAUCONDUIT

PRÉFACE DE BENJAMIN STORA

TIRAGE : 3 200 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 136 P. N&B.

ISBN : 979-10-90566-00-2

SORTIE : 18 JANVIER





PHOTO MIGUEL MANZO

La tapissière

Comédienne fétiche de Manoel de Oliveira, **Leonor Baldaque** publie un premier roman hors mode sous les auspices des grands auteurs anciens.

Délicate et intense. Chez Leonor Baldaque, la gracilité de la silhouette contraste avec la force déterminée qui émane de son regard châtaigne. Avant ce premier roman, devenue l'une des actrices fétiches de Manoel de Oliveira, elle a tourné un film par an pendant dix ans et avait 19 ans en 1998 quand elle a joué pour la première fois devant la caméra du maître portugais, dans *Inquiétude*. Elle s'apprêtait à ce moment-là à abandonner l'idée de devenir violoncelliste. N'avait pas encore quitté Porto, où elle a grandi, pour Paris où elle a vécu dix ans. Plus tard, en 2002, dans *Le principe de l'incertitude*, la grand-mère de la comédienne, la grande romancière Agustina Bessa-Luis, écrira à la demande de son ami cinéaste un rôle taillé sur mesure pour sa petite-fille.

Dans le dernier film qu'elle a tourné en 2009, *La religieuse portugaise* d'Eugène Green, sa présence légère et dense flottait dans les rues d'une Lisbonne magnifiée. Pour ce rôle, elle a obtenu dans son pays natal le prix de la Meilleure actrice. Mais ce fut sa dernière apparition sur les écrans. Car un mois avant le tournage, elle avait entamé la rédaction de ce qui, deux ans plus tard, est devenu *Vita (La vie légère)*, étrange et beau roman qui semble venir du fond du temps.

Alors que Leonor Baldaque écrivait depuis tou-

jours, en portugais, des romans et des poèmes qui avaient tous jusque-là fini à la poubelle, le français s'est imposé ici comme langue d'écriture, « *la langue de la liberté* » selon elle. Un français appris à l'école dès ses 3 ans, étudié pendant ses études supérieures littéraires, entendu aussi durant le mois d'été qu'elle passait chaque année au Pays basque, durant toute son enfance, en vacances chez sa célèbre grand-mère. De cette aïeule imposante, femme de lettres et de pouvoir, la petite-fille admire la force hors du commun, l'humour mordant, la « *vitalité un peu anormale* » qu'elle a pu observer chez d'autres artistes de cette espèce, et apprécie le privilège d'avoir pu fréquenter son extraordinaire bibliothèque.

De Porto à Rome. Mais Leonor Baldaque ne veut pas être réduite à une position d'héritière, elle qui depuis longtemps trace avec ferveur sa propre route, loin des terres familières. Pour le recueillir qu'elle y a trouvé, elle a ainsi choisi d'habiter Rome depuis une paire d'années. C'est là qu'a pu naître un roman qui célèbre un esprit des lieux, envoûtant et mythologique. Écrit comme on « *lancerait un ballon à ras de terre devant soi* ». Observant un monde dont elle n'est pas allée explorer, dit-elle, la profondeur mais bien plutôt la surface, comme les riches détails d'une tapisserie.

Il n'y a pas vraiment d'histoire dans *Vita* mais

trois personnages, trois jeunes gens, une fille et deux garçons qui « *vont très bien ensemble* », Vita, Millicent et Paul, et un chien. Ils n'ont entre eux aucun rapport de pouvoir, vivent en symbiose avec la nature. « *Rien que des cousins : le sang proche, les ressemblances physiques, un temps commun dans les mêmes bois. Voilà leur enfance, ici même, avant la débandade en direction du monde.* » Autour d'une vieille demeure pleine de couloirs, ils traversent jour et nuit un lieu rêvé près d'un fleuve et de la mer, qui n'existe que dans le livre.

Pas de retour en arrière. Leonor Baldaque raconte qu'elle retravaille beaucoup ses textes. Pour autant, elle ne veut pas faire des romans « *abscons* », cherche au contraire la simplicité, la fluidité. Comme pour la musique, mais aussi la peinture – sa mère est peintre –, elle croit en la nécessité de s'exercer et a copié intensément les grands auteurs. Elle s'avance en littérature avec ses « *amis* », Montaigne et Descartes, mais pour ce livre, elle s'est promenée du côté de la culture anglaise dont elle est aussi nourrie, accompagnée de trois poètes : Wordsworth, Eliot et Milton. Et des textes anciens, grecs et latins, Ovide en particulier, qui fut « *une grande compagnie* » pour ce récit placé sous le signe de la métamorphose. Pour le deuxième roman qu'elle a commencé à écrire, Leonor Baldaque regarde du côté des philosophes, des œuvres « *qui tirent vers le haut* », qu'elle peut lire et relire comme elle passait autrefois des après-midi entiers sur quatre notes au violoncelle. A Rome, elle fréquente beaucoup les musées, s'imprègne. Obsédée par l'idée de le perdre, elle veut prendre le temps. Après la sortie de *La religieuse portugaise*, la comédienne a reçu plusieurs propositions de films qu'elle a toutes déclinées, ressentant alors un « *appel vital* » de l'écriture. « *J'adore les tournages, je m'y amuse beaucoup, mais rien n'est comparable au fait de trouver ses propres mots. Je ne sais pas comment revenir en arrière.* »

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Vita (La vie légère), de Leonor Baldaque, Gallimard, ISBN : 978-2-07-013556-1, 12 euros, sortie le 19 janvier.